



ORGANISME NATUREL ET SOCIAL **selon Rudolf Steiner**

Édité et introduit
par
Sylvain Coiplet

ÉDITION FRANÇAISE
État de l'original allemand au 9 janvier 2024

Conception, traductions et révisions
François Germani

État au 12 décembre 2024
Institut pour une tri-articulation sociale
Atelier francophone

Adresse en ligne du document :
<http://www.triarticulation.fr/Institut/FG/02.htm>



Prévu pour lecture à l'écran ou liseuses « e-ink », par le choix d'une police de 14, le présent document au format PDF est conçu pour une impression optimum au format A5 à l'aide d'un logiciel gérant une impression en livret sur du papier standard A4 qu'il faut ensuite plier en deux, voir relier (avec une bonne aiguille et un gros fil solide) puis massicoter (une bonne règle si possible métallique et un couteau très bien affûté, vont aussi)

Voir la page d'aide à l'impression : <http://www.triarticulation.fr/AM/AideImp.html>

Il peut néanmoins être imprimé en totalité ou partie (de préférence recto verso) au format A4. La police de 14 donne alors des caractères relativement grands (qui peuvent être utiles aux vues déclinantes...).

Il est aussi possible d'obtenir un « cahier » A4 par impression en livret A4 si l'on dispose d'une machine pour papier au format A3 (grosses photocopieuses).

Les gros volumes sont scindés en plusieurs fascicules pour faciliter l'assemblage.

Sinon, nous pouvons aussi le faire pour vous à un prix modique auquel s'ajoutera les frais d'envoi.

Nous consulter.

A propos des publications de l'œuvre de Rudolf Steiner sous forme de conférences

Les œuvres écrites et publiées par Rudolf Steiner (1861-1925) constituent la base de la science de l'esprit d'orientation anthroposophique.

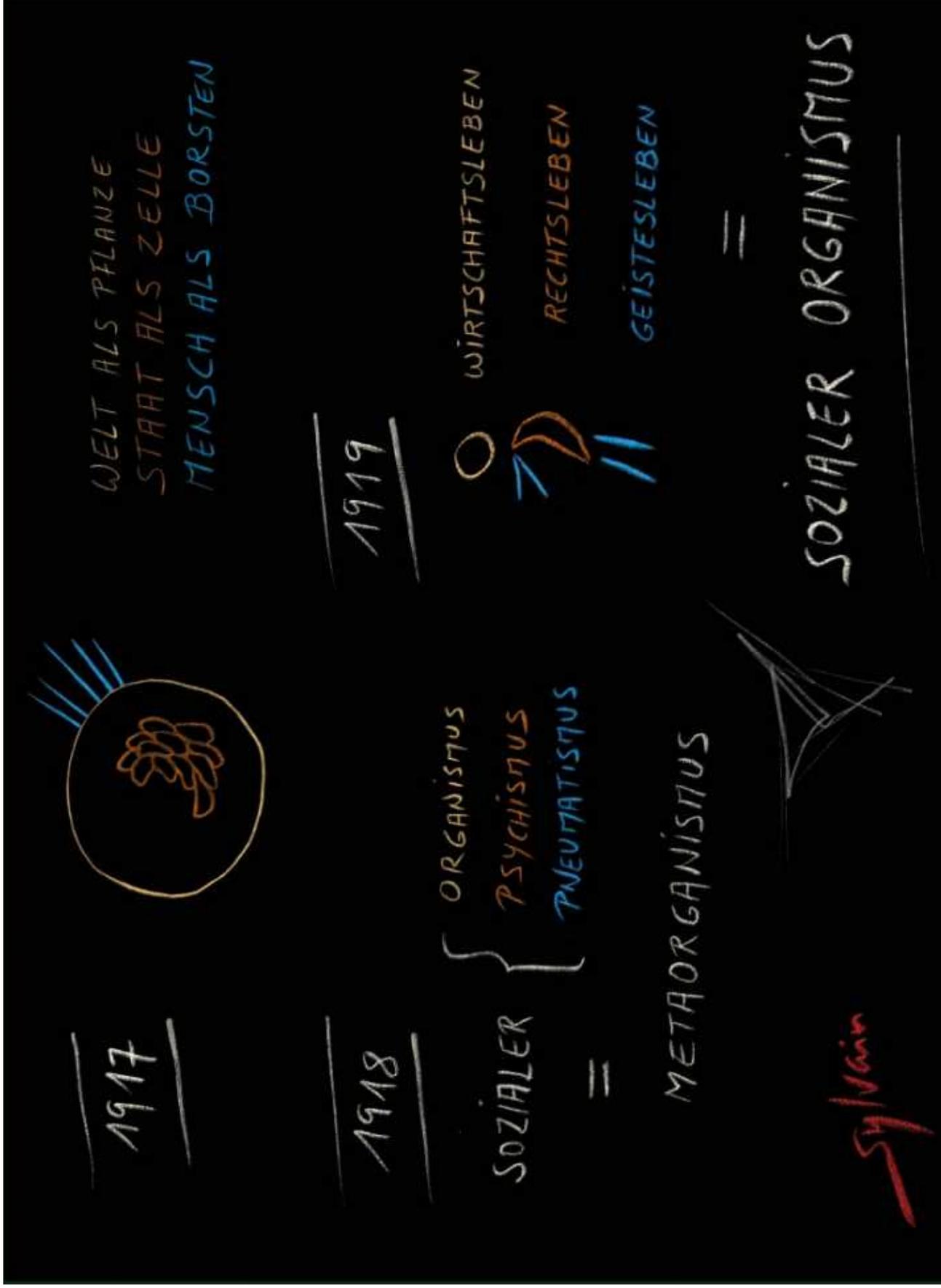
Parallèlement, il a tenu de nombreuses conférences et cours entre 1900 et 1924, aussi bien en public que pour les membres de la Société théosophique, puis anthroposophique. A l'origine, il souhaitait lui-même que ses conférences, toutes tenues librement, ne soient pas consignées par écrit, car elles étaient conçues comme des "communications orales non destinées à être imprimées". Mais après que des transcriptions d'auditeurs incomplètes et erronées aient été réalisées et diffusées, il s'est vu contraint de réglementer la transcription. Il confia cette tâche à Marie Steiner-von Sivers. C'est à elle qu'incombaient la désignation des sténographes, la gestion des transcriptions et la révision des textes nécessaire à l'édition. Comme Rudolf Steiner, par manque de temps, n'a pu corriger lui-même les réécritures que dans de très rares cas, il faut tenir compte de sa réserve à l'égard de toutes les publications de conférences : "Il faudra seulement accepter que des erreurs se trouvent dans les modèles que je n'ai pas relus".

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), la publication d'une édition complète de Rudolf Steiner a été entamée conformément à ses directives. Le présent volume fait partie intégrante de cette édition complète. Si nécessaire, des indications plus précises sur les documents textuels se trouvent au début des notes.

Monde comme
plante
État comme
cellule
Humain comme
soies

Social comme
- organisme
- psychisme
- pneumatisme

Vie de l'économie
Vie de droit
Vie de l'esprit



METAORGANISME

ORGANISME SOCIAL

Table des matières

PRÉFACE.....	6
<i>La comparaison entre organisme humain et social.....</i>	6
<i>Organisme humain ou simple organisme végétal ?.....</i>	8
<i>L'organisme social se tient sur la tête.....</i>	9
<i>La fable d'une quadri-articulation.....</i>	11
<i>Développement organique et métamorphose.....</i>	13
NOTES DE LA PRÉFACE.....	14
L'ORGANISME HUMAIN COMME POINT DE DÉPART DE LA COMPARAI- SON.....	15
06 - Dépendance physique-spirituelle de l'humain.....	16
AVANTAGES ET DÉSAVANTAGE DE PARLER D'ORGANISME SOCIAL....	24
Où l'organisme social fait sens.....	24
L'organisme social est articulé comme l'organisme naturel.....	25
Organisme social articulé comme organisme humain.....	26
Apprendre l'impartialité sur l'organisme humain.....	30
Les membres de l'organisme social se corrigent les uns les autres.....	33
Organisme social comme renversement de l'organisme humain.....	34
L'organisme social se tient sur la tête (humaine).....	38
Organisme social à la place d'homonculus social.....	42
Comparaison d'organismes éveille méfiance.....	43
La comparaison d'organisme seulement rayée dans les "Points germinatifs".	45
Sel, mercure et soufre entre humain et société.....	50
Rythme de droit et devoir.....	51
Balancer entre devoirs et droits comme plateaux de balance.....	51
Où l'organisme social n'appartient pas.....	51
Dans le social, tout est en même temps cause et effet.....	52
Triarticulation sociale comme effet du Je, du corps astral et du corps éthérique	53
Triarticulation sociale comme répercussion sur corps physique, éthérique et astral.....	57
Où l'organisme social propulse un non-sens.....	65
État comme cellule de la plante monde, humain comme soies pour l'état.....	65
Comme organisme, l'État devrait décapiter les humains.....	69
Le monde actuel, socio-politiquement, un organisme.....	71
Spencer : système nerveux et état guerrier le plus accompli.....	76
Spencer: système nerveux et militarisme le plus valable.....	77
Spencer: système nerveux et militaire comme sommet de l'évolution.....	82
L'âme libre dépasse (domine, surplombe) l'organisme monde.....	84
Le pur organisme social comme le pire du wilsonianisme.....	87
L'unité organique ne dit encore rien sur la santé.....	89



La science de la nature cherche la causalité à la place de la santé.....	90
Uexküll : Liberté, Égalité, Fraternité comme cancer social.....	91
L'ORGANISME SOCIAL EST-IL DONNÉ OU À CONQUÉRIR ?.....	93
L'école Waldorf n'est pas une organisation, mais un organisme social.....	93
QUELLE EST LA TAILLE D'UN ORGANISME SOCIAL ?.....	98
Tout est en quelque sorte un organisme.....	98
État comme organisme.....	98
Esprit, État et économie comme organismes.....	98
Esprit, économie et État comme organismes.....	99
Éditeur : organisme d'État comme pseudo organisme.....	99
Seule la Terre entière est un organisme.....	100
Économie mondiale comme organisme économique.....	100
État et peuple, organismes non fermés.....	101
QUELLE EST LA VITESSE D'UNE ÉVOLUTION ORGANIQUE?.....	102
Une évolution organique fait un pas après l'autre.....	102
Évolution française tumultueuse.....	102
Évolution française inorganique.....	106
Un développement organique fait des bonds en avant.....	106
Histoire : sauts à la place d'effets du passé.....	106
Nature et histoire font des sauts continus.....	108
L'histoire fait des sauts comme organisme.....	108
À QUEL POINT UN ORGANISME EST-IL VIVANT ?.....	110
Construction et déconstruction dans la nature.....	110
La mort comme récapitulatif de petits mourirs.....	110
Construction et déconstruction dans l'organisme social.....	113
Déconstruction aussi bien dans l'organisme social que naturel.....	113
Construction et déconstruction dans l'économie.....	114
La vie économique est en déclin naturel.....	114
Progrès de la liberté par régression de l'histoire.....	117
Déconstruction du capital à la place d'accumulation dans le sol.....	118
Déconstruction du capital comme dans chaque vivant.....	120
Déconstruction du capital par le devenir vieux de l'argent.....	121
Don à la place de l'accumulation de capital.....	121
COMBIEN UN ORGANISME EST-IL UNITAIRE ?.....	121
A la construction se montre l'unité, à la déconstruction la différenciation..	121
03 - Unité au printemps, différenciation en automne.....	121
QU'EST-CE QUE LA SCIENCE COMPREND DE L'ORGANISME?.....	132
La science ne voit que la dégradation/déconstruction.....	132
La science de la nature voit seulement l'histoire de la décrépitude.....	132
La science ignore le démantèlement.....	133
QU'EST-CE QUE LES ALLEMANDS COMPRENNENT DE L'UNITÉ ?.....	133
Les Allemands, hélas, ne comprennent rien à l'unité.....	133
Les états sociaux (classes) s'opposent dans l'empire allemand.....	133
Heureusement, les Allemands ne comprennent rien à l'unité	134
Aux allemands n'est pas imposé de former l'unité politique.....	134



PRÉFACE

A l'époque de Rudolf Steiner, il était absolument courant de parler d'un « organisme social », aussi et tout de suite dans la science sociale donnant la mesure à l'époque. Le professeur et président américain Woodrow Wilson en était un exemple typique.¹ Aujourd'hui, cela n'arrive par contre qu'exceptionnellement.

Parmi ces exceptions, appartiennent des contemporains qui aiment parler comme Rudolf Steiner le faisait à l'époque, sans se douter des dégâts qu'ils peuvent causer. Depuis l'Antiquité, les choses les plus contradictoires ont en effet été comprises sous « organisme social ». Rudolf Steiner en était conscient et c'est pourquoi il met lui-même en garde à plusieurs reprises contre les malentendus possibles. On souhaiterait la même prudence de la part de ses successeurs. Entretemps, l'Europe a connu une dictature qui a détruit des millions de vies humaines pour purifier le « corps du peuple allemand ». Cette interprétation nationaliste d'un « organisme social » n'a évidemment rien à voir avec ce que Rudolf Steiner entendait par « organisme social ». Pour ceux qui se réclament de lui, cela va de soi. Mais on ne peut pas attendre cette attitude positive de la part d'autres contemporains. Celui qui insiste aujourd'hui pour parler d'un « organisme social » devrait donc auparavant clarifier exactement ce qu'il entend par là et surtout ce qu'il n'entend pas. Sinon, il ne doit pas s'étonner d'être compté sans autre examen parmi les représentants d'une « unité populaire organique ».

La comparaison entre organisme humain et social

Lors d'une comparaison il ne s'agit pas de la question de la cause et de l'effet. La société se laisserait aussi être comparée à un couteau de poche, comme le proposa Rudolf Steiner une fois pour s'amuser.² Avec cela on ne ferait pas du couteau de poche la cause de la

2

société, mais essaierait seulement d'apprendre quelque chose du couteau de poche pour comprendre la société. Ni plus ni moins.

Lors de la comparaison de la société avec un organisme, cette restriction sera facilement oubliée. D'abord correctement/bien lorsqu'elle est comparée à l'organisme humain. Il ne s'agit pas de chercher la cause de la société dans l'organisme humain, mais d'apprendre quelque chose de l'observation de l'organisme humain qui peut aider à comprendre la société. Comme dans l'Antiquité, la comparaison ne s'est pas arrêtée là. La recherche de la cause et de l'effet dans la société s'y est mêlée et cette question a été tranchée en faveur du subjectivisme, conformément à l'unilatéralité de l'Antiquité. L'humain était déclaré cause de la société. C'est ce qui se cachait derrière la comparaison entre la vie de l'esprit, l'élite dirigeante et la tête humaine. Ce n'était pas seulement une comparaison, mais plutôt l'expression de la conviction que la cause de/pour la vie de l'esprit devait être recherchée



dans la tête de l'humain. La vie de l'économie, c'est-à-dire à l'époque les esclaves, devait se subordonner comme les membres(/les masses des membres ?) se subordonnent à la tête.

Organisme humain		Ordre en états sociaux
Cause	→	
Tête	→	État d'enseignement
Cœur	→	État de défense
Membres	→	État nouricier

Rudolf Steiner, à la différence de la plupart de ceux qui se réclament de lui, ne s'inscrit pas dans cette tradition. Chez lui, la comparaison entre l'organisme humain e social subsiste.

3

Christof Lindenau est typique de l'interprétation erronée de Rudolf Steiner avec sa tentative de fonder la triarticulation de « l'organisme social » à partir de l'anthropologie. Le fait que Lindenau se distancie explicitement de l'ordre des états sociaux n'est en cela que de la poudre aux yeux.³ Il cherche quand même la cause de la société dans la nature humaine. S'il s'agit d'une comparaison entre l'organisme humain et « l'organisme social », c'est le faux questionnement.

Si, au lieu de cette comparaison, il en va de la question après la cause et l'effet, Rudolf Steiner ne fait pas unilatéralement de l'humain la cause de la société comme l'Antiquité, ni inversement de la société la cause de l'humain comme le marxisme vulgaire. Rudolf Steiner parle à la place de cela d'une interaction entre l'humain et la société, où tous deux sont à la fois cause et effet. On devrait ici penser en cercle.⁴ Hans-Georg Schweppenhäuser est l'un des rares à avoir été attentif là dessus et a appelé ce rapport mutuel la « loi de causalité sociologique ». Rudolf Steiner lui-même n'a donné aucun nom à ce rapport. Il ne lui aurait en tout cas jamais donné le nom d'« organisme social », car il n'en va pas ici d'une comparaison.

Organisme humain		Organisme social
	Comparaison	
Cause	→	
	←	Rétroaction

Qu'est-ce qui amène Rudolf Steiner à parler malgré cela d'un « organisme social » ? Qu'est-ce qui se laisse, selon son opinion, apprendre de l'organisme humain pour comprendre la société ?

4

Pour cela on doit savoir que Rudolf Steiner était arrivé à la conclusion que l'organisme humain n'était pas centralisé. On devrait en tirer des leçons/apprendre. Celui qui comprendrait correctement la société devrait s'engager pour qu'aussi les différents membres de l'organisme social - la vie de l'esprit, la vie de droit et la vie



de l'économie - soient rendus à l'indépendance. Si la vie de droit perd son emprise non seulement sur la vie l'économie, mais aussi sur la vie de l'esprit, alors la toute-puissance de l'État et la tendance à la centralisation qui l'accompagne seront surmontées. Mais cela n'en reste pas là. L'indépendance signifie concrètement pour l'un des membres, la vie de l'esprit, qu'elle a à construire sur la liberté de l'individu. Et pour l'autre membre, la vie de l'économie, Rudolf Steiner part à l'inverse d'une mise en réseau mondiale d'associations - sans tenir compte de quelconques frontières nationales. Lorsque Rudolf Steiner parle d'un « organisme social », cela n'a donc rien à voir avec le centralisme et le nationalisme.

Celui qui se donne la peine d'étudier l'histoire des idées de l'« organisme social », il butte aussi bien sur des approches qui vont dans le sens du centralisme que d'autres qui s'opposent explicitement au centralisme. Rudolf Steiner, avec sa comparaison de l'organisme, fait partie des opposants au centralisme.

Parmi les professeurs et les politiciens qui parlaient d'un « organisme social » alors qu'ils ne comprenaient rien à la liberté individuelle et à la fraternité globale, Rudolf Steiner comptait Woodrow Wilson. C'est pourquoi il caractérisa un jour un tel discours sur l'« organisme social » de « pire wilsonianisme ». Rudolf Steiner avait d'ailleurs du reste commencé à critiquer Woodrow Wilson déjà en 1913, donc avant la Première Guerre mondiale. Il le signale lui-même afin d'éviter les malentendus évidents.

5

Organisme humain ou simple organisme végétal ?

Woodrow Wilson ne cherchait toutefois pas à comparer la société à l'organisme humain. Il ne voulait pas interpréter la société de manière mécaniste, mais biologiste. Pour cela, une comparaison avec l'organisme végétal était suffisante.

C'est exactement là-dessus que Rudolf Steiner rend attentif dans sa critique du « wilsonisme ».⁵ En se contentant de comparer la société à une plante, Wilson ne peut pas rendre justice à l'humain avec ce qu'il appelle la société. Dans une telle société, les humains végètent en quelque sorte.

Dans ce contexte, Rudolf Steiner souligne en 1918 la nécessité de compléter un tel « organisme social » par un « psychisme social » et un « pneumatisme social ». Pour désigner l'interaction entre l'organisme, le psychisme et le pneumatisme, il forge le terme de *méta-organisme*. Lorsqu'en 1919, il commence à parler en public d'une triarticulation de l'« organisme social », alors il pense ce méta-organisme avec la triarticulation. Par souci de clarté, il ne parle cependant plus d'« organisme social », de « psychisme social » et de « pneumatisme social », mais de vie l'économie, de vie de droit et de vie de l'esprit.⁶

Métaorganisme	Organisme social
1918	1919
Organisme social	Vie de l'économie
Psychisme social	Vie de droit
Pneumatisme social	Vie de l'esprit



Rudolf Steiner rejette donc la comparaison avec un organisme végétal, la jugeant insuffisante lorsqu'il s'agit de la société dans son ensemble. Il la considère cependant comme utile lorsqu'il s'agit du domaine partiel de la vie de l'économie. Il ne compare à une plante que l'économie mondiale. Dès 1917, il réduit/dégrade les États et leurs économies nationales à de simples cellules de cette plante mondiale.⁷ Le nationalisme a fait son temps/a justement fini de servir. A côté de l'« organisme social » qui, comme l'humain, doit être triarticulé, se trouve donc chez Rudolf Steiner un « organisme social » supplémentaire qui, vu *fonctionnellement*, couvre seulement une partie de la triarticulation sociale, la vie de l'économie, mais qui, du point de vue géographique, couvre le monde entier. Rudolf Steiner s'y réfère en 1922 dans la première conférence de son « Cours d'économie nationale » avec la formule suivante : « La terre entière, conçue comme un organisme économique, est l'organisme social ». ⁸

Organisme végétal	Organisme humain
Comparaison 1917- 1922	Comparaison 1919- 1922
Vie de l'économie	Vie de l'économie
	Vie de droit
	Vie de l'esprit

Cette différence fondamentale entre les deux comparaisons a été négligée par la suite par des auteurs comme Wilhelm Schmundt et Herbert Witzmann, ce qui a malheureusement conduit à des confusions lourdes de conséquences. Contrairement à ce que supposent ces auteurs, il ne s'agit pas dans le « Cours d'économie nationale » d'une prétendue « triarticulation intra-économique »⁹, mais d'une comparaison d'organismes entièrement autre, qui n'a rien à faire avec de la triarticulation.

L'organisme social se tient sur la tête

Rudolf Steiner avait jadis à lutter avec de tous autres problèmes. Sa triarticulation de « l'organisme social » a été confondue avec l'ordre des classes/états sociaux de l'Antiquité. La raison de cette confusion n'était pas seulement le fait que l'ordre des états sociaux concerne trois classes, mais aussi et tout de suite la comparaison à l'organisme.

On peut se demander pourquoi Rudolf Steiner a pris le risque d'être mal compris. N'aurait-il pas été préférable à l'époque de s'engager pour une triarticulation sociale sans trop parler d'un « organisme social » ? En fait, oui/déjà. Et Rudolf Steiner est lui-même arrivé à cette conclusion au début de l'année 1919, après ses premières conférences publiques sur la triarticulation sociale.¹⁰ A cause de cela, il a presque entièrement supprimé la comparaison entre organisme humain et organisme social de son livre « Les points essentiels de la question sociale », qui se base sur ces conférences. Mais presque, justement. Ce qui reste, c'est la référence à la triarticulation de l'organisme humain qu'il a élaborée pour la première fois en



Si l'on examine les transcriptions de ces conférences publiques pour voir comment Rudolf Steiner compare concrètement l'« organisme social » à l'organisme humain, on est confronté à une grande surprise. Rudolf Steiner n'y compare pas la vie de l'esprit à la tête humaine, mais au métabolisme humain.¹²

Organisme humain		Organisme social
	Comparaison	
Système nerveux	~	Vie de l'économie
Système rythmique	~	Vie de droit
Système métabolique	~	Vie de l'esprit

8

Avec une telle comparaison, Rudolf Steiner se démarque en effet de tout ce qui était habituel depuis l'Antiquité. Nous avons pu clarifier qu'à l'époque, il ne s'agissait pas seulement d'une comparaison, mais plutôt de la recherche d'une cause pour l'« organisme social ». Il s'avère maintenant qu'une pure comparaison donne vraiment de tous autres résultats.

L'Antiquité se caractérisait aussi par son mépris du travail physique. Bien que l'esclavage était déjà sur le recul à l'époque de Rudolf Steiner, l'éducation classique assurait encore la conservation de cette attitude intérieure. Rudolf Steiner y fait allusion lorsqu'il met en garde, dans cette conférence publique, contre un « organisme social » faussement compris :

« Maintenant si l'on voulait jouer à l'analogie, on pourrait croire que ce qui est soumis à certaines lois en tant que vie spirituelle, en tant que culture spirituelle dans l'organisation sociale, aurait des lois qui pourraient être comparées aux lois du système spirituel, du système nerveux et sensoriel. Le système qui, dans l'humain, est considéré comme le plus grossier, comme le plus matériel à proprement parler, c'est-à-dire le système métabolique, pourrait probablement être comparé par un simple jeu d'analogie à ce qu'on appelle la vie économique grossière et matérielle. Celui qui peut maintenant considérer les choses pour elles-mêmes, qui rejette loin de lui un simple jeu d'analogie, sait que ce qui est réel est précisément inversé par rapport à ce qui ressort d'un simple jeu d'analogie »¹³.

Ce renversement, Rudolf Steiner le dessine au tableau lors d'une conférence ultérieure devant les membres de la Société anthroposophique et le précise sans ambiguïté :

« La tête de l'organisme social est le système économique. Le système rythmique, le système circulatoire, le système pulmonaire-cardiaque, c'est le système étatique. Et le système métabolique, c'est enclos dans l'organisation spirituelle »¹⁴.

9

Rudolf Steiner le mène avec ironie au point :

« Vous ne comprendrez correctement l'organisme social par rapport à l'humain que si vous placez l'humain sur la tête »¹⁵.



Les auditeurs de ses conférences publiques n'étaient apparemment pas disposés à se placer sur la tête. Au lieu d'écouter plus exactement, ils ont automatiquement déduit de la comparaison des organismes que Rudolf Steiner devait avoir représenté l'ancien ordre des états sociaux. Il leur était ainsi facile de rejeter la triarticulation sociale comme un réchauffé de l'Antiquité. Le cercle restreint des auditeurs de Rudolf Steiner, composé des membres de la Société anthroposophique, rejetait aussi à l'époque en grande partie la triarticulation sociale. La question sociale leur paraissait sans doute trop « grossière » et « matérielle ».

Lorsque, dans les années 1970, une partie, certes encore trop petite, du public anthroposophique commença enfin à s'intéresser à la question sociale, les nouveaux représentants de la triarticulation de l'« organisme social » mirent certes en garde contre la confusion avec l'ordre des états sociaux. Mais presque tous se livraient exactement au « pur jeu d'analogie » contre lequel Rudolf Steiner avait mis en garde.

Comment Rudolf Steiner parvient-il à un résultat aussi éloigné avec sa comparaison des organismes ? La raison réside dans sa conception de l'organisme humain. Selon lui, les processus de dégradation prédominent dans le système nerveux, et donc dans la tête, tandis que les processus de construction ont leur centre de gravité dans le métabolisme. La vie de l'esprit, tout comme le métabolisme, construit, à savoir des capacités. Par la vie de l'esprit, l'humain nourrit pour ainsi dire l'« organisme social », lui apporte quelque chose de l'extérieur. Les capacités propres de l'« organisme social », ce qu'il apporte lui-même, sont les bases naturelles de la vie de l'économie. De ce point de vue, la vie de l'économie peut être comparée à la tête et au système nerveux.¹⁵

10

Une manière assez peu conventionnelle de valoriser aussi bien la vie de l'esprit que la vie de l'économie. Quoi qu'il en soit, la question de la construction et de la déconstruction est au point central de la comparaison des organismes chez Rudolf Steiner.

La fable d'une quadri-articulation

En 1917, Rudolf Steiner évoque comme suit l'interaction nécessaire entre la vie de droit, la vie de l'économie et la vie de l'esprit :

« Une sorte de sénat, élu parmi les trois corps, auquel incombe l'ordre des affaires politico-militaires, économiques et juridiques-pédagogiques, s'occupe des affaires communes, dont font également partie, par exemple, les finances communes ».

Cette déclaration de Rudolf Steiner a été récemment utilisée par un collègue pour comparer ce sénat au je humain et pour parler dans ce contexte de la nécessité d'une *quadri-articulation*. Cette expression est trompeuse dans la mesure où Rudolf Steiner ne présente pas ce sénat comme un membre autonome, mais comme composé de représentants des trois membres de « l'organisme social ». Malgré le Sénat, on en reste donc à une triarticulation. Le sénat montre tout au plus qu'il s'agit ici d'une triarticulation et non d'une tripartition.



Mais puisque le je humain a été mis en avant, la question se pose toutefois de quel est son rapport avec la triarticulation de l'« organisme social ». Rudolf Steiner indique chez l'être humain une quadri-articulation : en corps physique, corps éthérique, corps astral et je. N'aurait-il pas dû transposer cette quadriarticulation à l'« organisme social » ?

11

Or, Rudolf Steiner lui-même s'est exprimé, même si ce n'est à ma connaissance qu'une seule fois, sur le lien entre le je humain et la triarticulation de vie de l'esprit, vie de droit et la vie de l'économie. Il ne s'agit toutefois pas d'une comparaison avec l'« organisme social », mais de la question tout à fait différente de la cause du social. Il s'agit donc de cette question à laquelle l'Antiquité a répondu en termes d'ordre en états sociaux. Rudolf Steiner appelle cette question le « côté volonté » de la triarticulation, mais il y répond autrement que l'Antiquité. Il décrit ici le je humain comme la cause de la vie de l'esprit.¹⁷

Organisme humain		Côté volonté du social
Cause	→	
Je	→	Vie de l'esprit
Corps astral	→	Vie de droit
Corps éthérique	→	Vie de l'économie

Dans ce « côté volonté » de la triarticulation, le je humain ne se tient donc pas comme un quatrième dans le faisceau/lot en dehors de la triarticulation, ou même au-dessus de la triarticulation, mais comme une partie intégrante/constitutive de cette triarticulation.

La plupart des représentants de la triarticulation feraient bien de s'avouer qu'il ne s'agit pas pour eux d'une comparaison avec l'organisme, comme le fait Rudolf Steiner, mais de ce côté actif de la triarticulation. En conséquence correcte, ils devraient cesser de parler d'une triarticulation de l'« organisme social », afin de ne plus détourner l'attention de ce que Rudolf Steiner lui-même entendait par là.

L'expression « triarticulation du social » ou « côté volonté de la triarticulation » serait plus appropriée.

12

Il existe en effet aussi le « côté perception de la triarticulation », parce que ce que l'humain a placé dans le monde agit en retour sur lui comme donné. De manière étonnante la vie de l'esprit se répercute selon Rudolf Steiner, sur le corps physique de l'humain. Le je humain, en revanche, reste non touché.¹⁸

Organisme humain		Côté perception du social
	←	Rétroaction
Corps physique	←	Vie de l'esprit
Corps éthérique	←	Vie de droit



Corps astral	←	Vie de l'économie
--------------	---	-------------------

La quadri-articulation de l'humain en corps physique, corps éthérique, corps astral et je ne conduis donc pas à une quadri-articulation de l'« organisme social », mais à deux triarticulations opposées de vie de l'esprit, vie de droit et vie de l'économie, qui se recouvrent seulement partiellement.

Développement organique et métamorphose

Revenons maintenant à la question de la construction et de la déconstruction, que Rudolf Steiner prend comme point de départ de sa comparaison des organismes. Cette question est aussi décisive lorsqu'il s'agit de savoir ce que Rudolf Steiner entend par « développement organique ».

Tandis qu'aux disposés conservateurs, seul un développement réfléchi vaut pour organique, Rudolf Steiner voit un développement organique comme une suite de métamorphoses ou de révolutions. Une fois de plus, c'est une gifle pour le sens commun/la saine raison analytique humaine. Pour cela, Rudolf Steiner peut ici se rattacher à Goethe avec sa plante originelle.¹⁹

13

Rudolf Steiner a pu faire cependant aussi une observation similaire sur l'humain. Celui-ci ne se développe pas de manière continue, mais traverse toujours de nouveau par des révolutions.²⁰ La pédagogie Waldorf fondée par Rudolf Steiner se base sur cette constatation. Au premier abord, les critiques lui reprochent de s'être fixé sur un rythme de sept ans. Mais Rudolf Steiner indique lui-même qu'il est possible de s'en écarter pour des raisons individuelles ou géographiques. Les critiques feraient donc bien d'examiner eux-mêmes si leur refus de principe ne cache pas une peur des révolutions dans l'évolution et par cela un conservatisme grossier.

Mais la suggestion de Rudolf Steiner est encore plus décisive : dans un développement organique, il ne faut pas seulement tenir compte de la phase de croissance et de construction, mais aussi de la phase de dégradation/déconstruction qui suit.

Après l'échec du mouvement de la triarticulation de 1919, dû en premier lieu au manque d'intérêt des membres du mouvement anthroposophique, Rudolf Steiner revient à en parler encore une fois en 1923. Seulement, il le déguise en une réflexion/considération sur les saisons. Selon lui, la science s'est laissée inspirer dans son désir d'unité par la construction écrasante au printemps. Si les anthroposophes veulent contribuer à la triarticulation sociale, ils doivent contrebalancer la fête de Pâques par une fête automnale qui inspire les humains à considérer la vie sociale non seulement comme une unité, mais aussi de manière différenciée.²¹ Les anthroposophes ont donc besoin de méthodes d'éducation toutes particulières.

Les interprétations de la triarticulation sociale qui se sont imposées de plus en plus après la Seconde Guerre mondiale montrent malheureusement que la question de la différenciation entre vie de l'esprit, vie de droit et vie de l'économie n'a toujours pas été traitée suffisamment avec soin,



mais on se précipite plutôt sur la question de leur interaction. La plupart du temps, le résultat est d'autant plus médiocre. Avec cela, le mouvement pour une triarticulation sociale - ou ce qu'il en reste - ne pourra pas faire grand-chose contre les tendances actuelles à la centralisation.

Sylvain Coiplet, 9 janvier 2024

NOTES DE LA PRÉFACE

Les numéros de source entre crochets renvoient aux listes bibliographiques.

1 - Voir Woodrow Wilson. La nouvelle liberté. New York et Garden City : Doubleday, Page and Company 1 1913, p. 45-48, source [2].

2 - Voir la citation « L'État, en tant qu'organicisme, devrait décapiter les gens », page 114.

3 - Voir Christof Lindenau. La triarticulation sociale : la voie vers une société apprenante. Un projet d'impulsion sociale anthroposophique. Stuttgart : Verlag Freies Geistesleben 11983, p. 84, source [1].

4 - Voir la citation « Dans le social, tout est à la fois cause et effet », page 86.

5 - Voir la citation « Pur organisme social comme pire Wilsonianisme », page 146.

6 - Voir la citation « Organisme social articulé comme un organisme naturel », page 39.

7 - Voir la citation « L'État comme cellule de la plante mondiale, l'homme comme soie pour l'État », page 108.

8 Voir la citation « L'économie mondiale comme organisme économique » à la page 173.

9 - Voir Herbert Witzmann. Sozial-organik - Ideen zu einer Neugestaltung der Wirtschaft (Organique sociale - Idées pour une nouvelle organisation de l'économie). Pforzheim : Gideon Spicker Verlag 1 1998, p. 42, source [3].

10 - Voir la citation « La comparaison des organismes suscite la méfiance », page 71.

11 - Voir la citation « L'organisme social est structuré comme un organisme naturel » à la page 39.

12 - Voir la citation « L'organisme social comme inversion de l'organisme humain », page 56.

13 Voir la citation « L'organisme social comme inversion de l'organisme humain », page 56.

14 - Voir la citation « Comparaison de l'organisme social avec l'organisme humain



».

15 - Voir la citation « L'organisme social repose sur la tête (humaine) », page 62.

16 Voir la citation « La comparaison des organismes suscite la méfiance », page 71.

17 - Voir la citation « La triarticulation sociale comme effet du moi, du corps astral et du corps éthérique » à la page 88.

18 - Voir la citation « La triarticulation sociale en tant que répercussion sur les corps physique, éthérique et astral », page 95.

19 - Voir la citation « La nature et l'histoire font continuellement des bonds » à la page 191.

20 - Voir la citation « L'histoire, en tant qu'organisme, fait des bonds » à la page 193.

21 - Voir la citation « L'unité au printemps, la différenciation en automne » à la page 221.

18

Pour orientation

Mes interventions sont marquées par un retrait et en italique latérale. Cela concerne aussi bien les introductions et les notes que les résumés des différentes citations. En revanche, les textes de Rudolf Steiner ne comportent pas de guillemets ni d'autres marques. Les questions des participants et les interjections sont mises en italique afin de les distinguer des réponses de Rudolf Steiner.

Sylvain Coiplet

19

20

L'ORGANISME HUMAIN COMME POINT DE DÉPART DE LA COMPARAISON

21

Lorsqu'il parle d'un organisme social, Rudolf Steiner renvoie explicitement ou implicitement à son livre «Des énigmes de l'âme». Il y décrit l'organisme humain d'une manière qui n'est pas centrée sur le cerveau. Plus précisément, le cerveau n'est pas le centre, mais seulement l'un des trois centres de l'organisme humain. Le cerveau n'est que le centre de la vie nerveuse-sensorielle. La vie rythmique et la vie métabolique ne sont pas contrôlées par le cerveau, mais elles se contrôlent elles-mêmes.

Rudolf Steiner remet ainsi en cause la distinction habituelle entre nerfs sensibles et nerfs moteurs. Pour Rudolf Steiner, les nerfs moteurs sont aussi des nerfs sensibles qui rendent seulement conscient le moteur, la volonté. Le moteur lui-même fait partie de la vie métabolique. C'est là que se trouve l'essence de l'affirmation de Rudolf Steiner sur l'organisme humain, ce que l'humain devrait comprendre pour mieux comprendre le social.

Cette autonomie de ces trois domaines de la vie ne s'arrête pas aux frontières de l'organisme humain. Au contraire, la vie nerveuse-sensorielle, la vie rythmique et la vie méta-



bolique entretiennent des relations indépendantes avec le monde extérieur. C'est aussi cet aspect qu'il convient d'avoir aujourd'hui lorsque Rudolf Steiner parle de ce qu'on appelle les relations internationales et souligne qu'à côté des relations interétatiques proprement dites, il faut construire des relations inter-spirituelles et inter-économiques autonomes.

22

06 - Dépendance physique-spirituelle de l'humain

Source [GA 21] p. 150-163,5/1983,1917 « Von Seelenrätseln (Des énigmes de l'âme) », œuvre écrite

Trad. F. G. v. 02/20241204

À puissance d'esquisse, j'aimerais maintenant présenter aussi ce qui s'est donné à moi sur les relations de ce qui est d'âme au physique-corporel. J'ai volontiers la permission de dire que je décris avec cela les *résultats* d'une recherche spirituelle-scientifique durant trente années. Pour la première fois dans les dernières années, il m'est devenu possible de saisir, ce qui venant en question ainsi, en pensées exprimables par des mots, que je puisse amener ce à quoi j'avais tendu à une sorte de conclusion provisoire. De cela aussi j'aimerais m'autoriser à présenter ici les résultats les évoquant seulement. Leur justification peut absolument être donnée avec les moyens scientifiques disponibles aujourd'hui. Ce serait l'objet d'un ouvrage de riche étendue qu'à cet instant les circonstances ne me permettent pas d'écrire.

Si l'on cherche après la relation du psychisme/de ce qui est d'âme au corporel, alors on ne peut pas poser à la base le membrement/l'articulation de l'expérience/du vécu d'âme en représenter, juger et dans les manifestations de l'aimer et du haïr, donnée [...] par Brentano. Cette articulation conduit lors de la recherche de ces relations à un tel déplacement de tous les rapports venant en considération que l'on ne peut arriver/parvenir à des résultats conformes aux choses. On doit, lors d'une considération de la sorte, partir du membrement : représenter, sentir, vouloir, récusé par Brentano. Si maintenant on rassemble tout ce qui est psychique/d'âme qui est expérimenté/vécu comme représenter et que l'on cherche après les processus corporels avec lesquels ce psychisme/ce qui est d'âme est à placer en relation, ainsi on trouve le rapport/pendant correspondant dans ce qu'on peut se rattacher en cela dans une très large mesure avec les résultats

23

de la psychologie physiologique actuelle.

La contrepartie corporelle au psychique/à ce qui est d'âme du représenter, on a à la voir dans les processus du système nerveux avec leurs prolongements/appareillages dans les organes des sens d'un côté, et dans l'organisation intérieure corporelle de l'autre côté. Ainsi on aura tant à penser différemment de maintes choses du point de vue anthroposophique, que le fait la science actuelle : une base de sorte excellente est disponible dans cette science. Cela ne se tient pas ainsi, quand on veut de déterminer les contreparties corporelles pour le sentir et le vou-



loir. En rapport à cela, on doit se frayer le chemin correct d'abord à l'intérieur des résultats de la physiologie actuelle. Est-on parvenu à ceux-là, on trouve ainsi que, comme le représenter avec l'activité des nerfs, le sentir doit amener en relation avec ce rythme de vie qui a son centre dans l'activité de respiration et est en pendant avec elle. On a en cela à prendre en compte qu'avec le but envisagé du rythme respiratoire, on doit poursuivre tout ce qui s'y rattache, jusque dans les parties les plus périphériques de l'organisation. Pour atteindre des résultats concrets sur ce domaine, les expériences de la recherche physiologique doivent être poursuivies dans une direction qui aujourd'hui est encore diversement inhabituelle. C'est en premier, lorsqu'on accomplit cela, que disparaîtront toutes les contradictions qui se donnent tout d'abord quand ressentir et rythme de respiration sont amenés ensemble. Ce qui tout d'abord pousse à contradiction lors d'un examen de plus près pour preuve pour cette relation.

Du large domaine qui doit être poursuivi ici, qu'en soit seul soulevé un exemple. L'expérience/le vécu du musical repose sur un sentir. Mais le contenu d'une forme musicale vit dans le représenter qui est communiqué/médié par les perceptions de l'ouïe. Par quoi apparaît l'expérience de sentir/sensation musicale ?

24

La représentation de la structure tonale qui repose sur l'organe de l'ouïe et sur le processus nerveux n'est pas encore cette expérience musicale/ce vécu musical. Ce dernier apparaît en ce que dans le cerveau le rythme respiratoire dans son prolongement jusque dans cet organe se rencontre avec ce qui est accompli par l'oreille et le système nerveux. Et l'âme vit maintenant non dans le pur entendu et représenté, mais elle vit dans le rythme respiratoire; elle expérimente ce qui est déclenché dans le rythme respiratoire par ce qui dans une certaine mesure dans le système nerveux se produisant bute à cette vie rythmique. On doit seulement voir la physiologie du rythme respiratoire sous sa lumière correcte, ainsi on viendra largement à la reconnaissance du principe suivant : l'âme expérimente sentant en ce qu'elle s'appuie sur le rythme respiratoire, comme dans le représenter sur les processus nerveux. — Et en rapport au vouloir, on trouve que cela s'appuie de façon similaire sur des processus métaboliques/d'échange de substances. De nouveau, il doit là être tiré au regard, tout ce qui de ramifications et prolongements des processus d'échange de substances vient en considération dans l'organisme entier. Comment alors, quand quelque chose sera «représenté», un processus nerveux se déroule, sur base duquel l'âme se devient consciente de son représenté, comme plus loin alors, quand quelque chose sera «ressenti», une modification du rythme respiratoire se déroule par laquelle un sentiment/une sensation surgit/se vit vers en haut dans l'âme : ainsi, quand quelque chose sera «voulu», un processus métabolique/d'échange de substance va de soi qui est la base corporelle pour ce qui est le vécu comme vouloir dans l'âme. — Maintenant dans l'âme, une expérience éveillée pleinement consciente est seulement disponible pour le représenter transmis/médié du/par le système nerveux. Ce qui est communiqué/transmis/médié, par le rythme respiratoire, cela vit, dans la conscience ordinaire, dans cette force qu'ont les représentations de rêve. À cela appartient tout ce qui est de la sorte de la sensation, aussi tous les affects, toutes les passions, et ainsi de suite.



Le vouloir qui est appuyé sur des processus métaboliques/d'échange de substance, ne sera vécu consciemment en aucun degré plus élevé que dans cet entièrement sourd qui est disponible dans le sommeil.

25

Dans une considération/observation plus exacte de ce qui vient ici en question, on remarquera qu'on expérimente le vouloir tout autrement que le représenter. Ce dernier on l'expérimente comme on voit quelque peu une surface recouverte de couleur ; le vouloir ainsi qu'une surface noire à l'intérieur d'un champ coloré. On « voit » à l'intérieur de la surface, sur laquelle n'est aucune couleur, justement quelque chose parce que dans le contraste à l'entourage/l'environnement duquel se dégagent des impressions de couleurs, de cette surface aucune de telles impressions ne viennent : on « représente le vouloir/place le vouloir devant » parce qu'à l'intérieur des expériences représentatives/de représentation de l'âme s'insère à différents endroits une absence de représentations/un non-représenter (Nicht-Vorstellen) qui s'intercale dans l'expérience pleinement consciente semblable aux interruptions de la conscience dans le sommeil, adjointes au cours conscient de la vie. De ces différentes sortes du vécu conscient, se donne la diversité de l'expérience de l'âme en représenter, sentir et vouloir. — Dans son ouvrage « Leitfaden der physiologischen Psychologie » (Manuel/fils conducteurs de psychologie physiologique), Theodor Ziehen est amené à des caractérisations, pleines de significations, du sentir et du vouloir. Ce livre est en maintes relations un modèle valable pour la façon de voir de science de la nature actuelle du rapport de physique et psychique.

Le représenter, dans ses différentes formations, est placé à la vie des nerfs dans une relation qu'on doit aussi reconnaître du point de vue anthroposophique. Sur le sentir quand même, Ziehen dit (comparer avec 9e leçon du livre cité): « La psychologie ancienne considère presque sans exception près les affects comme les manifestations d'une faculté/d'un patrimoine particulier et autonome de l'âme. Kant avait placé le sentiment du plaisir et du déplaisir, en tant que facultés particulières de l'âme entre la faculté de connaître et celle de désirer; il avait accentué expressément que ne serait pas possible une dérivation supplémentaire d'une base commune de ces trois facultés de l'âme. Vis-à-vis de cela, nos considérations

26

jusqu'à présent, nous ont déjà appris que les sentiments de plaisir et de déplaisir n'existent pas dans une telle autonomie qu'ils apparaissent bien plus comme particularités ou caractéristiques de sentiments et représentations apparaissant comme dites tonalités du ressenti. » Cette façon de penser n'accorde donc au sentiment aucune autonomie dans la vie de l'âme ; elle voit en lui seulement une des particularités du représenter. La conséquence en est, qu'elle laisse non seulement la vie de représentation, mais aussi celle des sentiments, appuyés sur des processus nerveux. Pour elle la vie des nerfs est le corporel auquel se rattache/sera approprié l'ensemble de ce qui est d'âme. Cette façon de penser repose quand même au fond sur ce que d'une façon inconsciente est déjà pensé d'avance ce qu'elle veut trouver. Elle laisse valoir seulement comme d'âme ce qui est se tient en rela-



tion avec des processus nerveux et doit, pour cette raison, considéré ce qui ne se laisse pas approprier à la vie des nerfs, le sentir, comme n'ayant aucune existence autonome, comme pure caractéristique du représenter.

Celui qui ne s'amène pas de cette manière avec ses concepts dans une fausse direction, à lui pourra premièrement se donner, par une impartiale observation de l'âme, l'indépendance de la vie du sentiment de la plus déterminante façon, deuxièmement lui sera procuré par l'estimation objective des connaissances physiologiques, le discernement que le sentiment est à approprier au rythme respiratoire, comme cela a été suggéré plus haut. — La pensée scientifique dénie au vouloir toute puissance d'essence autonome au sein de la vie de l'âme. À celui-ci ne vaut pas une fois comme le sentiment la caractéristique du représenter. Mais ce déni repose aussi seulement sur ce qu'on veut approprier tout ce qui est d'essence psychique/d'âme aux processus du système nerveux (comparer avec la 15e leçon du «Manuel de Psychologie physiologique», de Theodor Ziehen). Mais maintenant, on ne peut pas tirer le vouloir, dans sa spécificité sur de simples processus nerveux. Tout de suite quand on en élabore cela avec une clarté ayant force de modèle comme le fait Theodor Ziehen, on peut être contraint à la vue que l'analyse des processus d'âme dans

27

leur relation à la vie corporelle «ne donne aucune occasion/motif à l'adoption d'un patrimoine/d'une faculté particulière du vouloir». Et quand même : l'observation impartiale de l'âme nous oblige à la reconnaissance de la vie volitive autonome et le discernement objectif des résultats physiologiques montre que le vouloir en tant que tel ne doit pas être placé en relation avec des processus nerveux, mais avec des processus métaboliques. — Quand on veut créer des concepts clairs sur ce domaine, alors on doit voir les résultats de la physiologie et de la psychologie à la lumière qui est exigée par la réalité ; mais pas ainsi que cela se passe diversement dans l'actuelle physiologie et psychologie, dans un éclairage qui prend souche d'opinions, de définitions préconçues, oui même de sympathies et antipathies théoriques.

Avant tout, il est à saisir, acéré de l'œil, le rapport de l'activité des nerfs, du rythme respiratoire et de l'activité métabolisme. Car ces formes d'activités ne reposent pas l'une à côté de l'autre, mais s'imbriquent l'une dans l'autre, s'interpénètrent et s'entremêlent. L'activité du métabolisme est disponible dans l'ensemble de l'organisme ; elle pénètre les organes du rythme et ceux de l'activité nerveuse. Mais dans le rythme, elle n'est pas la base corporelle du sentir, dans l'activité des nerfs pas celle du représenter ; mais dans les deux est à lui approprier l'efficacité permettant le rythme et les nerfs. Ce qui existe dans le nerf comme activité métabolique, seul un préjugé matérialiste peut le placer en relation avec le représenter. La contemplation prenant racine dans la réalité dit quelque chose de tout autre. Elle doit reconnaître que du métabolisme est disponible dans le nerf, aussi loin que le vouloir le pénètre. Il en est justement ainsi pour le rythme dans l'appareil corporel. Ce qui en lui est activité métabolique a à faire avec le vouloir disponible dans cet organe. On doit amener en rapport l'acti-



tivité métabolique avec le vouloir et l'advenir rythmique avec le sentir quels que soient les organes dans lesquels

28

se manifeste le métabolisme ou le rythme. Mais dans les nerfs quelque chose de tout autre va de soi que métabolisme et rythme. Les processus corporels dans le système nerveux qui donnent la base au représenter sont difficiles à saisir physiologiquement. Car là où a lieu une activité des nerfs, là, le représenter de la conscience ordinaire est disponible. Le principe vaut aussi à l'envers : là où n'est pas représenté, là ne peut jamais être trouvé de l'activité nerveuse, mais seulement de l'activité métabolique dans les nerfs, et de manière évocatrice de l'advenir rythmique.

La physiologie ne viendra jamais à des concepts qui sont conformes à la réalité pour la théorie des nerfs/la neurologie, aussi longtemps qu'elle n'envisage pas que la véritable activité des nerfs ne peut absolument pas être l'objet de l'observation des sens physiologiques. L'anatomie et la physiologie doivent venir à la connaissance qu'elles peuvent seulement trouver l'activité des nerfs par une *méthode de l'exclusion*. Ce qui dans la vie des nerfs *n'est pas* observable sensoriellement, mais dont ce qui est conforme aux sens donne la nécessité de son être disponible et aussi la particularité de son efficacité, c'est activité des nerfs. On vient à une représentation positive sur l'activité nerveuse lorsqu'on voit en elle cet advenir matériel, tel qu'au sens du premier chapitre de cet écrit, où la pure essence spirituelle-psychique/âme du contenu vivant de représentation est atténuée et ramenée/descendue paralysée au représenter non vivant de la conscience ordinaire. Sans ce concept, qu'on doit introduire dans la physiologie, n'existera en celle-ci aucune possibilité de dire ce qu'est l'activité des nerfs. La physiologie s'est élaboré des méthodes qui actuellement recouvrent plutôt ce concept que ne le manifeste. Et aussi la psychologie s'est barré le chemin en ce domaine. Qu'on voit seulement comment, par exemple, la psychologie de Herbart a œuvré en ce sens. Elle a jeté son coup d'œil seulement sur la vie des représentations, et voit dans sentir et vouloir seulement des effets de

29

la vie des représentations. Mais ces effets se liquéfient/dissipent devant la connaissance, si on n'oriente pas en même temps le coup d'œil impartial sur la réalité du sentir et du vouloir.

Par une telle dissipation on ne vient à aucun ordonnancement conforme à la réalité du sentir et du vouloir aux processus corporels. — Le *corps comme tout*, et non purement l'activité des nerfs enfermée en lui, est la base physique de la vie de l'âme. Et comme la dernière, pour la conscience ordinaire, se laisse décrire par représenter, sentir et vouloir, ainsi la vie corporelle par l'activité des nerfs, l'advenir rythmique et des processus métaboliques. — Aussitôt apparaît là la question : comment s'ordonnent dans l'organisme, d'un côté la simple perception sensorielle dans laquelle se déroule seulement l'activité des nerfs, et comment la faculté de mouvement de l'autre côté dans laquelle débouche/conflue le vouloir ? L'observation impartiale montre que toutes deux n'appartiennent pas à l'organisme



dans le même sens qu'activité des nerfs, advenir rythmique et processus métaboliques. Ce qui se déroule dans le sens est quelque chose qui n'appartient pas immédiatement à l'organisme. Dans les sens, le monde extérieur, comme en des golfes, se prolonge dans l'essence de l'organisme. En ce que l'âme enserre l'advenir se déroulant dans les sens, elle ne prend pas part à un advenir organique interne, mais au prolongement d'un advenir extérieur dans l'organisme. (Lors de ma conférence au congrès philosophique de Bologne, en 1911, j'ai présenté ces rapports épistémologiquement)** (Ed. Anthroposophiques Romandes Philosophie et Anthroposophie. GA 35.) — Et dans un processus de mouvement, on n'a pas à faire, physiquement aussi, avec quelque chose qui repose essentiellement dans l'organisme ; mais avec une efficacité de l'organisme dans des rapports d'équilibre et de forces dans lesquels l'organisme se trouve placé vis-à-vis du monde extérieur.

À l'intérieur de l'organisme, au vouloir, est seulement à approprier un processus métabolique ; mais l'événement/l'advenir déclenché

30

par ce processus est en même temps une essence agissante à l'intérieur des conditions/rapports d'équilibre et de forces du monde extérieur ; et l'âme dépasse, en ce qu'elle s'active voulant, le domaine de l'organisme et vit/participe avec son faire à l'advenir du monde extérieur. La distinction/l'articulation des nerfs en nerfs sensitifs et nerfs moteurs est à l'origine d'une grande confusion pour l'observation de ces choses. Bien que non fondée sur une observation objective, cette classification/ce membrement/cette articulation est profondément ancrée dans les représentations physiologiques actuelles. Ce que la physiologie avance sur le terrain de la dissection des nerfs, ou de la déconnexion pathologique de certains nerfs, prouve non ce qui résulte de l'expérience ou de l'expérimentation, mais quelque chose de tout à fait différent. Cela prouve que la différence que l'on admet entre nerfs sensitifs et nerfs moteurs n'existe pas du tout. Les deux sortes de nerfs sont bien plus de même essence. Ledit nerf moteur *ne sert pas dans le sens* au mouvement, comme l'admet cette théorie du membrement, mais comme *porteur de l'activité des nerfs*, il sert à la perception intérieure de ce processus métabolique qui repose à la base du vouloir, tout de suite ainsi que le nerf sensitif sert à la perception de ce qui se déroule à l'intérieur d'un organe des sens. Avant que la neurologie ne travaille cette relation avec des concepts clairs, une correcte ordonnance de la vie de l'âme à la vie corporelle ne viendra pas en état.

De la même façon qu'on peut chercher psycho-physiologiquement les relations de la vie de l'âme se déroulant en représenter, sentir et vouloir à la vie du corps, ainsi on peut aspirer anthroposophiquement après la connaissance des relations qu'a ce qui est d'âme de la conscience ordinaire à la vie de l'esprit. Et là on trouve par les méthodes anthroposophiques, décrites dans cet et d'autres de mes écrits, que pour le représenter, comme dans le corps, l'activité des nerfs se trouve une base/un fondement dans le domaine de l'esprit.

31

De l'autre côté, détournée du corps, l'âme est en relation avec une spirituelle puis-



sance d'essence/être qui est la base pour le représenter de la conscience ordinaire. Mais cette spirituelle puissance d'être peut seulement être vécue/expérimentée par connaissance contemplative/visionnaire. Et elle sera vécue ainsi en ce que son contenu se présente comme imaginations articulées à la conscience contemplative. Comme d'après le corps le représenter repose sur l'activité des nerfs; ainsi flue à partir de l'autre côté une spirituelle puissance d'être qui se dévoile en imaginations. Cette spirituelle puissance d'être est ce qui est appelé dans mes écrits le corps éthérique ou corps de vie. (Ce en quoi, lorsque j'en parle, j'attire toujours l'attention sur ce qu'on ne devrait pas buter sur l'expression «corps» justement aussi peu sur l'autre «éther»; car, ce que j'expose, montre clairement qu'on ne devrait pas interpréter, ce qui est pensé, dans un sens matérialiste). Et ce corps de vie (dans le 4e volume de la première année de la revue «Das Reich» j'ai aussi utilisé le terme «corps des forces formatrices») est le spirituel d'où procède/flue, depuis la naissance (respectivement la conception) jusqu'à la mort, la vie des représentations de la conscience ordinaire. — Le sentir de la conscience ordinaire repose du côté du corps sur l'advenir rythmique. Du côté spirituel cela flue d'une spirituelle puissance d'être qui est trouvée à l'intérieur de la recherche anthroposophique par des méthodes que je caractérise dans mes écrits comme celles de l'inspiration.

(Ce en quoi on aimerait de nouveau prendre en compte qu'à l'intérieur de ce concept, je comprends seulement ce qui est décrit par moi ; de sorte qu'on ne devrait confondre avec ce qui souvent est compris de profanes en ces mots.) À cette conscience visionnaire, se manifeste reposant à la base de l'âme, à saisir par inspiration, spirituellement à puissance d'être ce qui est propre à l'humain comme entité spirituelle au-delà de la naissance et de la mort.

32

C'est dans ce domaine que l'anthroposophie entreprend ses investigations spirituelles-scientifiques sur la question de l'immortalité. *De même que la partie périssable de l'entité humaine sentante se manifeste dans le corps par l'advenir rythmique, de même le noyau spirituel et immortel de l'entité psychique/u noyau d'être de l'âme apparaît-il dans le contenu de l'inspiration propre à la conscience contemplative.* — Le vouloir qui, d'après le corps, repose sur les processus métabolismes, émane/flue de l'esprit pour la conscience contemplative à travers ce que j'appelle dans mes écrits les véritables intuitions. Ce qui se manifeste dans le corps par l'activité dans une certaine mesure plus basse du métabolisme, correspond en l'esprit un plus élevé : ce qui s'exprime par des intuitions. De là vient le représenter, qui repose sur l'activité des nerfs, corporellement presque pleinement à présentation ; le vouloir a dans les processus métaboliques qui lui sont subordonnés corporellement seulement un très faible reflet. Le véritable représenter est le *vivant*, le tributaire du corps est l'atténué/le paralysé. Le contenu est le même. Le vouloir véritable, aussi celui qui se concrétise dans le monde physique, se déroule dans des régions que sont seulement accessibles à la contemplation intuitive ; sa contrepartie corporelle n'a presque rien à faire avec son contenu.

Dans ce spirituel à puissance d'essence/d'être qui se manifeste à l'intuition, est



contenu ce qui se prolonge/se dresse par-dessus des incarnations antérieures/passées dans les suivantes. Et dans le domaine venant en considération ici c'est où l'anthroposophie s'approche des questions des vies terrestres répétées et des questions de destinée. Comme le corps se vit en activité des nerfs, advenir rythmique et processus métaboliques, ainsi l'esprit de l'humain dans ce qui se manifeste en imaginations, inspirations et intuitions. Et comme le corps dans son domaine laisse faire l'expérience/vivre avec d'après deux côtés l'essence de son monde extérieur, notamment dans les processus sensoriels et du mouvement, ainsi l'esprit d'après un côté dans lequel il vit *imaginativement* la

33

vie de l'âme représentative aussi dans la conscience ordinaire, et d'après l'autre côté en ce qu'il façonne dans le vouloir des impulsions *intuitives* qui se concrétisent/réalisent par des processus métaboliques. Si l'on regarde vers le corps, ainsi on trouve l'activité des nerfs qui vit en tant qu'essence de représentation ; si l'on regarde vers l'esprit, ainsi on perçoit le contenu d'esprit des imaginations qui justement se déverse dans cette essence/cet être de représentation. Brentano éprouve d'abord le côté spirituel à la vie d'âme représentative ; c'est pourquoi il caractérise cette vie comme une vie d'image (advenir imaginaire). Mais lorsque n'est pas purement vécu un intérieur d'âme propre, mais par le jugement, un à reconnaître ou un à rejeter, ainsi s'ajoute au représenter une expérience/un vécu d'âme découlant de l'esprit, dont le contenu demeure inconscient tant qu'il s'agit seulement de la conscience ordinaire; parce que dans les imaginations, il consiste en une spirituelle puissance d'essence/d'être reposant à la base d'un objet physique, qui ajoute seulement à la représentation *que son contenu existe*.

C'est pour cette raison que Brentano dans sa classification scinde la vie de représentation, dans le *pur représenter* qui vit seulement l'étant intérieurement imaginativement ; et dans le *juger* vit imaginativement le donné de dehors, s'amenant à la conscience seulement comme approbation/reconnaissance ou désapprobation/rejet. Vis-à-vis du *sentir*, Brentano ne lorgne pas vers le fondement corporel, l'advenir rythmique, mais il transpose seulement cela dans le domaine de son attention qui se présente des seules inspirations demeurées inconscientes dans le domaine de la conscience ordinaire sous la forme d'aimer et de haïr. Mais le vouloir, il échappe totalement à son attention, parce que celle-ci veut seulement s'orienter aux phénomènes intérieurs *dans l'âme*, alors que le vouloir contient quelque chose qui *n'est pas* enfermé dans l'âme, mais vit/expérimente avec l'âme un monde extérieur. La classification de Brentano des phénomènes de l'âme repose donc

34

sur ce qu'il articule celle-ci d'après des points de vue qui expérimentent leur vrai éclairage que si l'on dirige le coup d'œil vers le noyau spirituel de l'âme, et qu'il veut quand même atteindre les phénomènes de la conscience ordinaire avec cela.

35

36



AVANTAGES ET DÉSAVANTAGE DE PARLER D'ORGANISME SOCIAL

37

Le chapitre suivant, «Là où l'organisme social a un sens», présente les avantages d'une comparaison entre l'organisme humain et l'organisme social. Ce qui est frappant, c'est que Rudolf Steiner se limite à sa propre approche. Il s'agit donc d'apprendre de l'organisme humain que les organismes ne sont pas totalement centralisés, mais qu'ils sont constitués de systèmes différenciés qui ont chacun leur centre en eux-mêmes. Et cette nécessaire décentralisation est aussi valable pour l'organisme social.

Rudolf Steiner reste étonnamment réticent lorsqu'il s'agit d'associer concrètement les systèmes sociaux aux systèmes humains correspondants. Cette affectation n'est le plus souvent qu'indiquée. Là où elle est mise en œuvre, elle ne répond pas consciemment aux attentes spontanées. Mais le problème était que trop d'auteurs avant lui avaient essayé et péché sur de telles assignations concrètes. Si Rudolf Steiner voulait s'en tenir à sa préoccupation principale et mettre la décentralisation au premier plan, il devait se retirer lui-même et mettre en garde les autres contre un usage trop intrusif de la comparaison avec l'organisme.

Les nombreux exemples cités par Rudolf Steiner de tentatives infructueuses de parler d'un organisme social sont repris dans le chapitre suivant, «Là où l'organisme social fait des bêtises», à partir de la page 107. En revanche, il ne mentionne pas d'exemples positifs, dans la mesure où ils iraient aussi dans le sens de la décentralisation. Il y en a eu. Mais si on les étudie de plus près, on s'aperçoit vite qu'ils n'auraient en fait rien pu contribuer à la compréhension de l'organisme social au sens de Rudolf Steiner.

38

Où l'organisme social fait sens

Dans l'appel «Au peuple allemand et au monde de la culture !», qui précède de quelques mois son œuvre principale sur la triarticulation sociale, «Les points essentiels de la question sociale», Rudolf Steiner compare l'organisme social à l'organisme humain. Une affectation concrète des systèmes respectifs reste suggérée, mais elle va au moins jusqu'à ce que quiconque classerait spontanément la tête humaine dans la vie sociale de l'esprit pourrait s'interroger en lisant attentivement.

L'organisme social est articulé comme l'organisme naturel.

Source [GA 23] p. 160-161, 6/1976,02.02.1919, Dornach « Die Kernpunkte der sozialen Frage », œuvre écrite

Trad. F. G. v.02/20241204

Résumé

L'organisme social, comme l'organisme humain, est articulé en trois systèmes relative-



ment autonomes. La vie de l'économie est aussi indépendante de la vie de droit que le système cérébral du système respiratoire. La vie de l'esprit est tout aussi indépendante.

L'organisme social est articulé comme le naturel. Et comme l'organisme naturel doit prendre soin du penser par la tête et non par le poumon, ainsi est nécessaire l'articulation de l'organisme social en systèmes, dont aucun ne peut assumer la tâche de l'autre, mais chacun, sous préservation de son autonomie, doit œuvrer ensemble avec les autres.

39

La vie économique peut seulement prospérer quand elle se forme de ses propres forces et lois comme membre autonome de l'organisme social, et quand cela n'apporte pas par cela du désarroi dans sa structure, qu'elle se laisse aspirer par un autre membre de l'organisme social, celui qui œuvre politiquement.

Ce membre actif politiquement doit beaucoup plus exister en pleine autonomie à côté de l'économique, comme dans l'organisme naturel le système respiratoire à côté du système tête. Leur collaboration guérissante ne peut être atteinte par ce que deux membres seront soignés par un seul organe de législation et d'administration, mais que chacun a son propre législatif et administratif, qui collaborent vivants. Car le système politique doit détruire l'économie, quand il veut l'assumer ; et le système économique perd ses forces de vie, quand il veut devenir politique.

À ces deux membres de l'organisme social, doit, en pleine autonomie et formé à partir de ses propres possibilités de vie, intervenir un troisième : qu'à la production spirituelle à laquelle appartient aussi la part spirituelle des deux autres domaines, qui doit leur être livré par le troisième membre avec régulation et administration propre, mais qui ne pourra être administré et influencé par eux autrement que les organismes membres existants l'un à côté de l'autre d'un organisme d'ensemble naturel ne s'influencent mutuellement.

Remarque

Dans la version finale des «Points clés de la question sociale», Rudolf Steiner reprend et approfondit cette comparaison. En ce qui concerne la question de l'affectation concrète entre les systèmes humains et sociaux, on en reste à l'allusion inconfortable que je viens d'évoquer.

40

Organisme social articulé comme organisme humain

Source [GA 23] p. 056-063, 6/1976, 28.04.1919, Stuttgart « Les points fondamentaux de la question sociale », œuvre écrite

Trad. F. G. v. 02/20241204

Résumé

Tout comme l'organisme humain, l'organisme social n'est pas absolument centralisé, mais se compose de trois systèmes relativement autonomes ayant chacun leur propre relation avec le monde extérieur. La science de la nature peut attendre cette prise de



conscience, mais pas la science sociale, car il faut agir en conséquence. Il ne s'agit pas seulement d'une nouvelle science sociale, mais de la création des nouveaux instincts sociaux correspondants, car les anciens instincts ne le permettent pas. Il ne s'agit pas simplement de transférer l'organisme humain à l'organisme social, mais d'apprendre de l'organisme humain et de continuer à apprendre de l'organisme social. La vie de l'économique est aussi relativement indépendante de la vie de droit que le système nerveux-sensoriel l'est des poumons. La vie de l'esprit est tout aussi indépendante.

J'ai la permission, pour dire clairement ce qui ici, comme impulsions conductrices 0
d'une observation englobante et multi-face sur la question sociale, devrait être ca- 2
ractérisé, de partir d'une comparaison. Mais il sera à faire attention qu'avec cette
comparaison ne soit pas pensé autre chose que justement une comparaison. Une
telle peut faciliter la compréhension humaine, pour tout de suite l'amener dans
cette direction qui est nécessaire pour se faire des représentations sur la guérison
de l'organisme social. Celui qui, partant du point de vue pris ici, doit observer le
plus complexe des organismes naturels, l'organisme humain, il doit d'abord orien-
ter son attention sur ce que l'ensemble de l'entité de cet organisme humain a

41

trois systèmes efficaces, l'un à côté des autres, dont chacun agit avec une certaine
indépendance. Ces trois systèmes efficaces les uns à côté des autres, on peut
quelque peu les caractérisés de la manière suivante.

Dans l'organisme humain naturel, œuvre comme un domaine, ce système qui
comprend en soi la vie nerveuse et la vie des sens. On pourrait aussi l'appeler
d'après le membre le plus important de l'organisme où sont, dans une certaine
mesure, centralisées vie des nerfs et vie des sens, l'organisme tête.

Comme second membre de l'organisation humaine, on a à reconnaître quand on 0
veut acquérir une véritable compréhension pour elle ce que j'aimerais appeler le 3
système rythmique. Il consiste en respiration, circulation sanguine, de tout ce qui
s'exprime en processus rythmiques de l'organisme humain.

Comme troisième système, on a alors à reconnaître tout ce qui comme organes et 0
activités est en rapport avec le métabolisme proprement dit. 4

Dans ces trois systèmes est contenu tout ce qui entretient de façon saine, quand 0
c'est organisé l'un sur l'autre, le processus d'ensemble de l'organisme humain*. 5

[* Cette articulation pensée ici n'est pas telle celle de membres du corps démar-
quables spatialement, mais telle des activités (fonctions) de l'organisme. «Orga-
nisme tête» est seulement à utiliser si l'on est conscient que dans la tête est cen-
tralisée en première ligne la vie des nerfs et des sens. L'activité rythmique et l'ac-
tivité métabolique sont quand même aussi disponibles dans la tête, comme dans
les autres membres du corps l'activité neuro-sensorielle. Malgré cela, les trois
sortes d'activités sont, d'après l'activité de leur essence, strictement séparées les
unes des autres.]

Dans mon livre «Des énigmes de l'âme», j'ai essayé de caractériser cette triarticu- 0
lation 6

42



de l'organisme humain naturel, au moins tout d'abord de manière esquissée en plein accord avec ce que la recherche en science de la nature peut déjà dire actuellement. Il est clair pour moi que, dans un avenir très proche, la biologie, la physiologie, l'ensemble de la science de la nature, en rapport à l'humain, inciteront à une telle conception de l'organisme humain qui entrevoit comme ces trois membres : système-tête, système de circulation ou système poitrine et système d'échange de substances, maintiennent le processus d'ensemble dans l'organisme humain parce qu'ils œuvrent dans une certaine autonomie ; qu'il n'existe pas de centralisation absolue de l'organisme humain, qu'aussi chacun de ces systèmes a un rapport particulier, existant pour soi, au monde extérieur.

Le système de la tête par les sens, le système circulatoire ou rythmique par la respiration, et le système métabolique par les organes de la nutrition et du mouvement.

En ce qui concerne les méthodes de science de la nature, même au sein des cercles 0 de science de la nature eux-mêmes, on n'est pas encore tout à fait aussi loin pour 7 amener ce que j'ai évoqué ici, ce que j'ai cherché à exploiter pour les sciences de la nature à partir de l'arrière-plan de sciences de l'esprit, à une reconnaissance générale à un degré tel que cela peut sembler souhaitable pour le progrès de la connaissance. Mais, cela signifie que nos habitudes de pensée, toute notre façon de représenter le monde, ne sont pas encore tout à fait appropriées à ce qui, par exemple, se présente dans l'organisme humain comme l'essence intérieure de l'effet/l'action de la nature. On pourrait volontiers dire maintenant : eh bien, la science de la nature peut attendre, elle se hâtera de proche en proche vers ses idéaux, elle en viendra déjà à reconnaître une telle approche comme étant la sienne. Mais en rapport à l'observation/la contemplation et surtout l'action/l'effet sur l'organisme social on ne peut pas attendre. Là, pas seulement chez n'im-
porte

43

quels spécialistes, mais dans chaque âme humaine - car chaque âme humaine prend part à l'efficacité pour l'organisme social — doit au moins être disponible une connaissance instinctive de ce qui est nécessaire à cet organisme social. Une pensée et un sentiment sains, une volonté et un désir sains, en rapport au façonnement de l'organisme social peuvent seulement se développer si l'on est au clair, que c'est plus ou moins instinctivement, que cet organisme social, s'il devait être sain, doit être justement triarticulé ainsi que l'organisme naturel.

Depuis que Schäffle a écrit son livre sur la construction de l'organisme social, une 0 tentative a été faite pour trouver des analogies entre l'organisation d'un être na- 8 turel - disons, l'organisation de l'être humain - et la société humaine en tant que telle.

On a voulu établir ce que sont les cellules de l'organisme social, ce que sont les structures cellulaires, ce que sont les tissus et ainsi de suite! Récemment encore un livre a donc été publié par Meray, « Weltmutation » (« Mutation du monde »), dans lequel certains faits et lois de science de la nature sont simplement transférés - comme on le pense - à l'organisme social humain. Ce qui est pensé ici n'a ab-



solument rien à faire avec toutes ces choses, avec toutes ces joueries d'analogies. Et qui pense qu'il serait aussi fait un tel jeu d'analogie dans ces considérations entre l'organisme naturel et le sociétal, celui-là prouvera seulement qu'il n'a pas pénétré dans l'esprit de ce qui est pensé ici. Car ici, il ne sera pas aspiré à transplanter sur l'organisme social une quelque vérité allant pour des faits de science de la nature; mais à ce qui est pleinement autre chose : que la pensée humaine, le sentiment humain apprenne à ressentir ce qui est le possible de la vie à l'observation/à la contemplation de l'organisme conforme à la nature

44

et puisse alors appliquer cette manière d'éprouver/de sentir sur l'organisme social. Quand on transfère simplement sur l'organisme social ce que l'on croit avoir appris à l'organisme naturel, comme cela se passe souvent, on montre seulement qu'on ne veut pas acquérir la faculté de considérer l'organisme social comme justement aussi indépendant, justement aussi pour lui-même, de rechercher ses propres lois comme on le tient pour nécessaire pour la compréhension de l'organisme naturel. À l'instant où l'on se confronte vraiment objectivement, comme le chercheur à la nature se confronte à l'organisme naturel, à l'organisme social dans son indépendance, pour ressentir ses propres lois, en cet instant s'arrête tout jeu d'analogie vis-à-vis du sérieux de la contemplation.

On pourrait aussi penser que la présentation donnée ici serait basée sur la croyance que l'organisme social devrait être « construit » à partir d'une théorie modelée sur la science de la nature. Mais cela repose aussi loin que seulement possible de ce dont nous parlons ici. Il devrait être indiqué sur quelque chose entièrement différent. La crise historique actuelle de l'humanité exige que certaines sensations surgissent en chaque être humain particulier, que la stimulation à ces sensations soit donnée ainsi par le système éducatif et scolaire comme celles pour l'apprentissage des quatre sortes de calculs.

Ce qui a donné jusqu'à présent les anciennes formes de l'organisme social sans prise en compte consciente dans la vie de l'âme humaine ne sera plus efficace à l'avenir. Il appartient aux impulsions d'évolution qui veulent entrer à neuf dans la vie humaine à partir du présent, que les sentiments évoqués seront promus/exigés ainsi par les humains particuliers comme depuis longtemps sera promue/exigée une certaine formation scolaire. Que l'on doive apprendre à sentir sainement, comment les forces de l'organisme social devraient agir,

45

afin que celui-ci s'avère viable, cela sera exigé de l'être humain à partir de maintenant. On devra s'acquérir/s'approprier un sentiment qu'il est malsain, antisocial de ne pas vouloir se placer dans cet organisme avec de telles sensations.

On peut aujourd'hui entendre parler de « socialisation » comme de ce qui est nécessaire à l'époque. Cette socialisation ne sera pas un processus de guérison, mais un processus de charlatanisme dans l'organisme social, peut-être même un processus de destruction, quand dans les cœurs humains, dans les âmes humaines, n'emménage pas au moins la connaissance instinctive de la nécessité de la triarticulation de l'organisme social. S'il devait agir sainement, cet organisme social de-



vrait former légitimement trois tels membres.

L'un de ces membres est la vie de l'économie. Ici devrait être commencé avec son 1 observation, parce qu'il s'est donc tout à fait visiblement formé dans la société hu- 1 maine, comme dominant toute vie restante, par la technique moderne et le capitalisme moderne. Cette vie économique doit être un membre pour soi, indépendant à l'intérieur de l'organisme social, aussi relativement indépendant que le système nerveux-sensoriel est relativement indépendant dans l'organisme humain. Cette vie de l'économie a à faire avec tout ce qui est la production de marchandises, la circulation de marchandises et la consommation de marchandises.

Comme deuxième membre de l'organisme social est à regarder la vie du droit pu- 1 blic, la véritable vie politique. À elle appartient ce que l'on pourrait décrire 2 comme la vie réelle de l'État au sens de l'ancien État de droit. Pendant que la vie de l'économie a à faire avec tout ce dont l'humain a besoin à partir de la nature et de sa propre production, avec des marchandises, la circulation de marchandises et la consommation de marchandises, ce deuxième membre de l'organisme social peut seulement avoir à faire avec tout ce qui se rapporte au rapport de l'humain à l'humain à partir de soubassements purement humains.

46

Il est essentiel, pour la connaissance des membres de l'organisme social, que l'on sache quelle différence existe entre le système de droit public, qu'il peut seulement avoir à faire, à partir de soubassements humains, avec le rapport d'humain à humain, et le système économique, qu'il a seulement à faire avec la production de marchandises, la circulation de marchandises, la consommation de marchandises. On doit différencier sentant ceci dans la vie, afin qu'en conséquence de ce sentiment, la vie de l'économie se sépare de la vie de droit, comme dans l'organisme naturel humain l'activité du poumon pour le traitement de l'air extérieur se sépare des processus dans la vie nerveuse-sensorielle.

Comme troisième membre, qui doit se placer tout aussi indépendant à côté des 1 deux autres membres, on a à saisir dans l'organisme social ce qui s'étend sur la vie 3 spirituelle. On pourrait dire encore plus précisément, parce que peut-être la description « culture spirituelle » ou tout ce qui s'étend sur la vie spirituelle n'est pas tout à fait exact : tout ce qui est basé sur la dotation/les talents naturels de l'individu humain particulier, qui doit entrer dans l'organisme social sur la base de cette dotation naturelle, aussi bien spirituelle que physique de l'individu humain particulier. Le premier système, le système de l'économie, a à faire avec tout ce qui doit être là afin que l'humain puisse réguler son rapport matériel au monde extérieur. Le second système a à faire avec ce qui doit être là dans l'organisme social à cause du rapport d'être humain à être humain.

Le troisième système a à faire avec tout ce qui doit éclore/germer et être intégré dans l'organisme social à partir de l'individualité humaine particulière.

47

Remarque

Dans un article rédigé quelques mois plus tard par Rudolf Steiner pour l'hebdomadaire



«Triarticulation de l'organisme social», fondé entre-temps, il évite d'établir une distinction concrète entre les systèmes humains et sociaux. Son but n'est pas de rechercher la «cellule sociale» ou les «organes sociaux», mais de faire en sorte qu'«une saine contemplation de l'organisme humain puisse éduquer sa pensée de la manière dont elle est nécessaire à une façon de voir réaliste de la vie sociale».

Apprendre l'impartialité sur l'organisme humain

Source [GA 24] p. 099-104, 2/1982, 11.1919 - Essai « Les racines de la vie sociale » extrait de « En application de la triarticulation de l'organisme social », œuvre écrite

Trad. D. Kmiecik, revue par F. G., v. 01/20241204

Dans mon ouvrage « Les points essentiels de la question sociale », la comparaison de l'organisme social avec l'humain naturel a bien été admise ; mais en même temps, on y attire l'attention sur combien il serait fourvoyant de croire que l'on pût transposer les intuitions intellectuelles auxquelles on s'est habitué de l'un sans plus sur l'autre. Celui qui envisage l'activité d'une cellule ou d'un organe dans le corps humain selon les vues de science de la nature et recherche ensuite la « cellule sociale » ou « l'organe social », pour caractériser l'édification et les conditions de vie de « l'organisme social », celui-là ne tombera que trop facilement dans un jeu d'analogies chimérique.

Il en va autrement, si l'on attire l'attention, comme dans les « Points essentiels », sur le fait qu'à une saine observation de l'organisme humain, on peut éduquer son penser de manière telle que celle dont on a besoin pour une conception

48

de la vie sociale conforme à la réalité. Par une telle éducation, on sera qualifié pour apprendre à ne pas juger des faits sociaux avec des opinions préconçues, mais d'après leur propre légité. Et ceci est nécessaire avant tout à notre époque. Car actuellement, pour ce qui est du jugement social, on est bien profondément fiché dans des opinions partisans. Celles-ci ne sont pas formées à partir de ce qui se fonde dans les conditions de vie de l'organisme social, mais à partir des sentiments obscurs de quelques humains particuliers, et notamment de groupes d'humains. Si l'on voulait transposer la manière de juger que l'on applique dans les programmes des partis sur l'investigation de l'organisme humain, on devrait alors bientôt reconnaître que l'on n'en stimulerait pas la compréhension, mais que l'on créerait le même obstacle.

Dans l'organisme, l'air inhalé doit constamment être transformé en un air inutilisable. L'oxygène doit être transformé en acide carbonique. C'est pourquoi il doit y avoir là des structures qui remplacent ce qui est transformé et rendu inutilisable par quelque chose d'utilisable. Celui qui applique son jugement, formé conformément à la réalité sur l'organisme humain, au moyen d'une considération sans préjugés sur l'organisme social, celui-là découvre alors qu'un membre de cet organisme, le circuit économique, lorsqu'il est organisé précisément ensuite et conformément à sa nature, doit constamment faire naître des rapports qui doivent être de nouveau rééquilibrés par d'autres institutions. On peut aussi peu exiger d'une structure d'organe, qui est ordonnée dans l'organisme humain de sorte qu'elle



rende inutilisable l'oxygène inhalé, qu'elle le rende réutilisable, de même on ne doit pas présumer du circuit économique qu'en lui-même puissent naître des institutions, qui agissent en compensant ce qu'à partir de la vie même, il doit engendrer d'*entrave à la vie*.

49

Cette compensation peuvent seulement effectuer, à côté du circuit économique, un organisme de droit qui se configure à partir de sa propre entité, et une vie de l'esprit, croissant indépendamment de l'organisation de l'économie et de celle du droit, se fonde librement à partir de ses propres racines. En ne jugeant que superficiellement, la question se pose de savoir si la culture de la vie de l'esprit ne doit pas être reliée aux rapports de droit existants. Certainement, qu'elle doit l'être. Mais c'est quelque chose d'autre, si les humains, qui cultivent la vie de l'esprit, sont indépendants de la vie de droit; et c'est encore autre chose si, à partir des institutions de la vie de droit, cette culture même survient. On découvrira alors que l'idée de la triarticulation de l'organisme social est de celles qui rendent facilement des objections possibles, si l'on s'en tient aux opinions préconçues, mais que les objections s'anéantissent d'elles-mêmes, quand on les pense jusqu'au bout.

Le circuit économique a sa propre loi de vie. Par elle, il crée des situations, qui détruisent l'organisme social, lorsque dans celui-ci cette loi opère seule. Mais si l'on veut remédier à ces situations par des institutions *économiques*, alors on détruit le circuit économique lui-même. Dans le circuit économique moderne, des dommages ont apparu par la gestion capitaliste privée des moyens de production. Si l'on veut extirper les dommages par l'institution *économique* d'une gestion communautaire des moyens de productions, alors on détruit l'économie moderne. Mais on agit à l'encontre de ces dommages lorsqu'à côté du circuit économique, on crée un système de droit indépendant et une libre vie de l'esprit. Les nuisances qui résultent *constamment* de la vie de l'économie disparaîtront dès leur naissance. Il n'en ira pas quelque peu comme si les dommages devraient d'abord résulter, et les êtres humains devraient souffrir ensuite au milieu de ces dommages, avant qu'elles ne disparaissent.

50

Mais par les organisations existantes à côté des institutions économiques, les inconvénients en sont déviés.

Les opinions de partis des temps récents ont détournées le jugement des conditions de vie de l'organisme social. Elles l'on conduit dans les courants des passions de groupes humains. Il est urgemment nécessaire que ces opinions de partis reçoivent une correction, à partir d'un côté sur lequel les humains peuvent s'approprier une impartialité. Ils seront en état de faire cela lorsque la vie des pensées se corrigera d'elle-même à l'observation de tels rapports, qui exigent impartialité de par leurs propres êtres. L'organisme naturel pose de telles exigences.

Qui applique *seulement* les représentations utilisées en science de la nature pour cette correction, celui-là n'ira pas bien loin. Car il manque à ces représentations, sous de nombreuses relations, cette force d'impact qui pénètre suffisamment en profondeur dans les faits de la nature. Mais lorsqu'on tente de s'en tenir, non pas



à ces représentations, mais à la nature elle-même, alors on sera dans la situation d'y aller rechercher plutôt l'absence de prévention/l'impartialité, qu'au sein des façons de voir des partis. En dépit de la bonne volonté de nombreux chercheurs scientifiques/de la nature, pour sortir du matérialisme régnant dans les mentalités des penseurs, les représentations actuelles en usage en science de la nature sont traversées d'impacts matérialistes. Une considération conforme à l'esprit de la nature peut se débarrasser de ces impacts. Et *celle-ci* pourra fournir la base pour un apprentissage du penser, qui dans ses résultats sera aussi à la hauteur de la saisie de l'organisme social.

L'idée de la triarticulation de l'organisme social ne transporte pas simplement des connaissances du domaine de la nature, dans le domaine social. Elle ne veut retirer de l'observation de la nature que l'énergie/la force de prendre en considération sans prévention le monde des faits sociaux. Cela, c'est ce que devraient penser ceux qui enseignent d'une façon superficielle

51

que cette idée parle d'une triarticulation de la vie sociale, semblablement comme on peut parler d'une triarticulation de l'organisme naturel humain. Celui qui prend au sérieux cette dernière, selon ce qui lui est propre, celui-là s'apercevra justement par elle que l'une ne peut pas être transposée simplement dans l'autre. Mais de par la manière de prendre en considération les choses, qu'il est contraint d'utiliser pour l'organisme naturel, il se forgera l'orientation du penser qui lui permettra de se retrouver correctement dans les faits sociaux.

On croira qu'au travers d'une telle sorte de façon de voir les idées sociales se retrouvent refoulées dans le domaine des « théories grises ». On est en droit peut-être de dire qu'on a une telle opinion aussi longtemps que l'on regarde ce « refoulement » de l'extérieur. Alors on ressentira comme « gris », ce qu'indistinctement l'on voit dans le lointain. Et au contraire, on ressentira la richesse des couleurs de ce que l'on enfante de « près » avec passion. Mais que l'on s'approche donc plus près du « gris ». On trouvera alors quelque chose qui s'agite semblablement à la passion. Mais cela s'ouvrira sur tout ce qui est réellement humain, ce que l'on perd de vue justement à partir des points de vue des opinions de partis ou de groupes.

Et c'est plus amèrement encore que le temps presse actuellement, de se rapprocher de ce qui est réellement humain. Car les positions sur lesquelles campent les groupes humains qui se sont séparés les uns des autres, ont déjà provoqué assez de dommages. Et le discernement devrait mûrir que ce ne sont pas de nouvelles positions qui pourraient réparer ces dommages, mais l'observation de ce qu'exige l'histoire elle-même dans l'instant présent de l'évolution de l'humanité. Il est *facile/reposant proche* de voir les dommages et d'exiger leur abrogation conformément à un programme ; mais il est nécessaire de pénétrer jusqu'aux racines de la vie sociale et, au travers de leur guérison, de provoquer/effectuer celle de ses fleurs et de ses fruits.

52



Source [GA 332a] p. 109-111, 2/1977, 26.10.1919, Zurich Réponse à une question après une conférence publique

Trad. F. Germani - v. 03 - 20241205.

Je me suis, dans mon livre « Les noyaux germinatifs de la question sociale », gardé contre ce qu'on considère ce que j'ai dit sur la similarité entre l'organisme humain particulier et l'organisme social en rapport à la triarticulation de l'organisme social comme un oiseux jeu d'analogie. Je ne voulais véritablement pas faire un quelque jeu d'analogie comme Meray ou plus anciennement Schäffle entre l'organisme humain et l'organisme social. Mais ce que j'ai expliqué dans mon livre « Des énigmes de l'Âme », qu'une véritable observation de la nature vient à considérer l'organisme humain comme une collaboration de trois membres autonomes, cela exige une pensée et une manière de regarder qui, alors féconde pourra être utilisé aussi sur l'organisme social, mais pas par transfert, mais tout de suite par observation non prévenue du social comme de l'organisme naturel. Là est maint qu'on peut apprendre à l'un ou à l'autre.

N'est-ce pas, les humains aimeraient regarder l'organisme social ainsi que là des institutions sont contenues, que donc tout sera fait de la meilleure manière. Il n'est jamais demandé si cela est aussi possible. Les gens aimeraient fonder une vie de l'économie dans laquelle sont des institutions par lesquelles jamais ne peuvent apparaître des dommages. On ne considère pas que dans la vie il s'agit justement de vie et non d'abstractions ! Dans l'humain, dans l'organisme naturel, est par exemple l'institution que nous inspirions l'oxygène ; celui-là sera transformé en acide carbonique. L'acide carbonique joue un rôle dans l'organisme humain

53

par certains organes, qui l'amènent ainsi en liaison avec d'autres substances, que certaines fonctions de l'organisme humain puissent aller de soi. Oui, là doivent être là certains organes, lesquels font l'une. Ne serait là qu'elle, ainsi des dommages surviendraient dans l'organisme. Ces dommages on doit aussi les laisser survenir, mais dans leur apparition ils devront être empêchés. Cela est l'essence du vivant. Ceux-là qui disent : nous avons un organisme économique, façonnons-le ainsi, qu'il fonctionne par lui-même ; alors, nous avons besoin, à côté de celui-là, d'un organisme de droit ou d'esprit – ceux-là parlent exactement comme ceux qui disent : ce serait donc bien mieux de la part du créateur ou des forces de la nature quand on aurait simplement besoin de manger une fois dans la vie et qu'alors l'organisme humain serait organisé ainsi que cela n'est pas toujours à nouveau détruit et toujours de nouveau mangé à neuf. - Quand il s'agit du vivant, il s'agit de montée et descente/croissance et décroissance des processus. Une vie de l'économie, qui est économiquement correctement organisée, cela laisse apparaître des dommages tout de suite par sa compétence ; et dans l'apparition, dans le status nascendi, on doit en même temps annuler ces dommages. Cela on ne le peut pas par l'organisme de l'économie lui-même, mais par le se tenir à côté d'organismes de droit et d'esprit. Ceux-là doivent être là afin qu'ils équilibrent les dommages de l'organisme de l'économie dans leur apparition. Cela est le caractère du vivant, que les choses se



tiennent en intense interdépendance/relation réciproque.

Une telle observation est bien sûr plus incommode, mais en est une qui compte avec les réalités, qui ne veut pas réformer l'organisme de l'économie ainsi qu'il se retient lui-même, se détruit lui-même. Il est facile de dire tel et tels dommages sont apparus de la production moderne, donc on la supprime, en institue une autre. - Il ne s'agit pas de simplement exiger une quelque chose, mais d'étudier les possibilités d'une existence vivante.

54

Et une possibilité est celle que dans ce membre-là cela appelle d'un côté certaines choses qui, si elles poursuivaient le processus unilatéral, conduiraient de ce système d'organe à la mort de l'organisme concerné. D'autres membres de l'organisme œuvrent contre et déjà dans le status nascendi, dans le contexte d'apparition, sera exercé correction par l'autre. Ainsi, les trois membres doivent exercer le corriger l'un l'autre. Ainsi, c'est penser conformément à la réalité. Et qui veut aujourd'hui vraiment s'occuper avec la question sociale, celui-là doit s'habituer à une pensée à la mesure de la réalité. Nous faisons voile dans les pires contextes quand la pensée tordue, caricaturée, qui n'a pas à faire avec réalité, fait le programme à partir des passions, émotions humaines, prend partout place. Mais une pensée conforme à la réalité créera de la réalité. C'est pourquoi il s'agit tout d'abord de gagner une pensée conforme à la réalité.

55

Remarque

Mais ceux qui ne se limitent pas à l'œuvre écrite, mais prennent aussi en compte les comptes rendus des conférences publiques sur lesquels Rudolf Steiner s'est fondé dans son livre «Points fondamentaux de la question sociale», sont surpris. Là Rudolf Steiner a longuement abordé la question de l'appariement concret entre les systèmes humains et sociaux. Mais le résultat est très différent de ce qu'on suppose habituellement. Comparer la vie spirituelle dans l'organisme social avec le système nerveux et sensoriel de l'organisme humain, il le tient pour un pur jeu d'analogie.

Organisme social comme renversement de l'organisme humain

Source [GA 328] p. 025-030,1/1977, 05.02.1919, Zurich - Conférence publique

Trad. F. G. v. 02/20241205

Pour faire saisir ce que je crois avoir tout de suite discerné comme le nerf d'une observation englobante, diversifiée sur la question sociale, j'ai peut-être la permission de partir d'une comparaison. Mais je vous prie de tenir compte de ce qu'il ne s'agit là de rien d'autre que d'une comparaison, de quelque chose qui est propre à soutenir la compréhension humaine, pour l'amener tout de suite dans cette direction qui est nécessaire si on veut se faire des représentations sur la guérison de l'organisme social. Celui qui, à cet égard, doit considérer l'organisme naturel le plus compliqué, l'organisme humain, il doit diriger son attention sur ce que toute l'entité de cet organisme humain repose sur ce qu'il présente trois systèmes agissant côte à côte en une structure interne. On peut caractériser approximativement



ces trois systèmes agissant côte à côte de la manière suivante.

On peut dire : dans l'organisme humain naturel agit le système qui enferme en lui la vie neuro-sensorielle. On pourrait aussi le nommer, d'après le membre le plus important de l'organisme où la vie neuro-sensorielle est, dans une certaine mesure, centralisée, l'organisme de la tête.

Comme deuxième membre de cette organisation humaine, on a à reconnaître, si 06 l'on veut acquérir une compréhension véritable de l'organisation humaine, ce que j'aimerais nommer le système rythmique, qui est lié à la respiration, à la circulation du sang, à tout ce qui s'exprime dans les processus rythmiques de l'organisme humain.

Comme troisième système, on a alors à reconnaître tous les organes et les activités 07 qui sont liés au métabolisme/à l'échange de substance proprement dit. Dans ces trois systèmes est contenu tout ce qui, lorsque chacun d'eux est adapté aux deux autres, entretient le processus global qui se déroule dans l'organisme humain.

J'ai tenté, en plein accord avec tout ce que la recherche de science de la nature 08 peut déjà dire aujourd'hui, de caractériser — au moins d'abord à la manière d'une esquisse — cette tri-articulation* (*NDT 1ere trad. Française Nous adoptons ici une suggestion de C. Lazaridès.*) de l'organisme humain naturel dans mon livre 'Des énigmes de l'âme'. Il m'est très clair que tout ce que la biologie, la physiologie, la science de la nature produiront dans les temps tout proches en rapport à l'humain conduit tout de suite vers une considération telle de l'organisme humain qu'elle décèle comment ces trois membres — système de la tête, système de la circulation ou de la poitrine et système du métabolisme — maintiennent le processus global de l'organisme humain tout de suite par le fait que ces trois membres agissent dans une certaine autonomie, qu'il

n'y a pas de centralisation absolue de l'organisme humain, que de plus chacun de ces trois systèmes a un rapport spécifique, existant pour soi, au monde extérieur : le système de la tête par les sens, le système circulatoire ou système rythmique par la respiration et le système du métabolisme par les organes de la nutrition.

En rapport aux méthodes de science de la nature, nous ne sommes pas encore tout 09 à fait assez avancés pour en arriver déjà à ce que soit véritablement reconnu à l'intérieur des cercles de science de la nature, comme cela peut paraître souhaitable pour le progrès de la connaissance, ce que je viens d'indiquer et que j'ai tenté de représenter pour la science de la nature à partir de fondements puisés à la science de l'esprit.

Mais cela signifie que nos habitudes de pensée, toute notre façon de nous représenter le monde, ne sont pas encore pleinement adaptées à ce qui se présente par exemple dans l'organisme humain comme la réalité interne de l'agir de la nature. En un certain sens, on pourrait dire : eh bien, la science de la nature peut attendre, elle poursuivra de proche en proche ses idéaux, elles viendra bien déjà à reconnaître comme la sienne une telle manière de voir. Mais en rapport la considération



et notamment l'action de l'organisme social, on ne peut pas attendre. Là ne doit pas seulement chez n'importe quel spécialistes, mais là doit dans chaque âme humaine — car chaque âme humaine prend part à l'efficacité de l'organisme social — exister au moins une connaissance instinctive de ce qui est nécessaire à cet organisme social. Un penser et un ressentir sains, un vouloir sain et des exigences saines en ce qui concerne la forme à donner à l'organisme social, peuvent se développer seulement si l'on est au clair, ne serait-ce que de façon plus ou moins instinctive, sur ce que cet organisme social, s'il devait être sain, doit être justement aussi tri-articulé que l'organisme naturel.

58

Là j'en suis au point où je dois particulièrement me prémunir contre le risque¹⁰ d'être mal compris. Depuis que Schäffle a écrit son livre sur l'édifice de l'organisme social, a toujours de nouveau et à nouveau été tenté d'établir des analogies entre l'organisation d'un être naturel, disons l'organisation de l'être humain, et la société humaine en tant que telle. Que n'a-t-on pas là tenté pour établir ce qui est la cellule dans l'organisme social, ce que sont des agencements de cellules, ce que sont des tissus et ainsi de suite ! Encore il y a peu est même paru un livre de Meray, "La mutation universelle", dans lequel certains faits de science de la nature et certaines lois de science de la nature sont simplement transposées sur, comme on le pense, organisme de la société humaine. Avec toutes ces choses, avec toutes ces amusettes analogiques, ce qui est penser ici n'a rien à faire.

Et celui qui à la fin de ces conférences dira : Ah ! ah ! voilà qu'on a ici une fois de plus affaire avec ce genre de jeu d'analogies entre l'organisme naturel et l'organisme social prouvera seulement par là qu'il n'a pas pénétré dans le véritable esprit de ce que je veux dire ici. Car je ne veux pas transplanter sur l'organisme social une quelconque vérité allant à des faits relevant de la science de la nature, mais je veux que le penser humain, le ressentir humain, apprennent ainsi à l'observation de l'organisme conforme à la nature qu'il puisse ensuite appliquer aussi sa méthode sa manière de ressentir à l'organisme social. Lorsqu'on transpose simplement à l'organisme social ce qu'on croit avoir appris à propos de l'organisme naturel comme Schäffle l'a fait, comme d'autres l'ont fait, comme cela est fait à nouveau dans le livre sur "La mutation universelle", on montre seulement par là que l'on ne veut pas acquérir les facultés permettant de considérer l'organisme social comme justement ainsi indépendant, justement ainsi pour soi, de chercher après ses

59

lois propres comme on le fait pour l'organisme naturel. C'est donc seulement pour me faire comprendre que j'ai tiré la comparaison avec l'organisme naturel. Car à l'instant où l'on procède réellement ainsi que le fait le chercheur en science de la nature devant l'organisme naturel, que l'on se place objectivement devant l'organisme social dans son autonomie pour en connaître les lois propres — à cet instant tout jeu d'analogies cesse face au sérieux de l'observation.

Je veux aussitôt remarquer comment ce jeu d'analogies doit cesser. La considéra-¹¹tion/contemplation de l'organisme social — toutefois on a là affaire à un être en



devenir/un devenant, à un être qui ne fait en réalité encore que naître/apparaître —, aussi loin qu'il devrait être sain, conduit en tout cas à trois membres de cet organisme social ; mais on reconnaît les deux autonome pour soi quand on peut prendre les choses de façon objective. On reconnaît d'un côté les trois membres de l'organisme humain, de l'autre côté, objectif pour soi, les trois membres de l'organisme social. Si l'on cherchait des analogies, alors on procéderait peut-être de la manière suivante. On dirait : le système tête ou neuro-sensoriel humain, est pendant à la vie de l'esprit de l'être humain, aux facultés spirituelles ; le système de la circulation régule le pendant de ce système spirituel avec le système le plus grossier, le système matériel, le système du métabolisme.

Le système du métabolisme est considéré comme le système le plus grossier de l'organisme humain, en raison de certains sentiments que l'on éprouve tout bonnement à partir de certains soubassements. Si l'on se livrait à un jeu de l'analogie, que serait maintenant ce qui serait le plus proche ? Ce qui repose au plus proche, ce serait de dire : eh bien, l'organisme social se décompose lui aussi en trois membres. En lui se déroule la vie de l'esprit de l'être humain. Ce serait un membre. En lui se déroule la vie politique à proprement parler — nous parlerons bientôt

60

de cette articulation —, mais en lui se déroule aussi la vie de l'économie. Maintenant si l'on voulait se livrer au jeu de l'analogie, on pourrait croire que ce qui, dans l'organisme social, est soumis, en tant que vie de l'esprit, en tant que culture de l'esprit, à certaines lois, aurait des lois telles qu'elles se laisseraient comparer avec les lois du système spirituel, du système neuro-sensoriel. Ce système qui est considéré en l'être humain comme le système le plus grossier, comme le système véritablement matériel, justement le système du métabolisme, un jeu de pure analogie le comparerait probablement avec ce que l'on appelle la grossière, matérielle vie de l'économie. Celui qui peut maintenant observer les choses pour elles-mêmes, qui tient loin de lui un pur jeu d'analogies, sait que la réalité est tout de suite à l'opposé de ce qui sort d'un simple jeu d'analogies. Pour l'organisme social, les lois de la vie reposent à la base ainsi qu'en vis-à-vis de la production et la consommation économiques, vis-à-vis de la circulation économique des marchandises, comme dans l'organisme humain naturel, des lois reposent à la base de la vie neuro-sensorielle, tout de suite sont système d'esprit. Toutefois, ce qui est la vie du droit public, la vie politique au sens propre, la vie que l'on pense fréquemment comme englobant beaucoup trop de choses, que l'on peut désigner comme la vie de l'Etat proprement dite, cela se laisse comparer maintenant au système rythmique situé entre les deux systèmes naturels — le système du métabolisme et le système neuro-sensoriel —, le système régulateur, le système de la respiration et du cœur. Mais se laisse seulement comparer parce que justement, de même que le système circulatoire ou rythmique est placé dans l'organisme humain au milieu entre le système du métabolisme et le système des nerfs, de même le système du droit public se trouve entre le système économique et la vie propre de la culture de l'esprit. Et cette vie de la culture de l'esprit, cette vie de l'esprit dans l'organisme

61



social, cela a maintenant non des lois qui se laissent penser analoges aux lois des aptitudes innées de l'être humain, les lois de la vie neuro-sensorielle humaine, mais ce qui est vie de l'esprit dans l'organisme social, cela a des lois qui se laissent seulement comparer aux lois du système le plus grossier de l'être humain, le système du métabolisme.

C'est cela à quoi conduit une observation objective de l'organisme social. Mais cela¹² doit aussi être présupposer au départ, afin que n'intervienne aucun malentendu en rapport à ces points, afin que l'on ne croie pas que serait simplement transposé une réalité physiologique ou biologique sur l'organisme social. L'organisme social doit, mais absolument indépendant pour soi, être considéré, si devait se passer des éclosions pour sa prospérité, sa guérison.

Remarque

Cette inversion entre l'organisme humain et l'organisme social avait d'ailleurs été évoquée peu auparavant par Rudolf Steiner dans une conférence devant des membres de la Société anthroposophique.

L'organisme social se tient sur la tête (humaine)

Source [GA 188] p. 172-177, 2/1967, 25.01.1919, Dornach Conférence devant les membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. v. 03/20241205

Je vous ai dit hier : on a à différencier trois membres dans la nature humaine. Comment on les nomme, est une chose en soi. Nous le nommons aujourd'hui l'humain des nerfs et sens, l'humain du rythme, l'humain du métabolisme. Nous avons trois choses à différencier en rapport à une structure sociale vraiment ordonnée organiquement : le spirituel, le pur étatique régulant,

62

le gestionnaire-économique. L'humain se touche à cette vie sociale, l'humain se tient dedans. Mais il se tient dans une certaine mesure déjà inversement dans sa triarticulation que la triarticulation sociale n'est. Faites attention à cela : il est toujours nécessaire d'indiquer que l'on ne construirait, ne cherche donc pas d'analogie, n'indique pas de telles choses en concepts abstraits, mais pratique une véritable recherche spirituelle. Ainsi n'arrive aussi à rien, celui qui compare l'hiver de la Terre à la nuit ou avec le sommeil, et l'été avec la veille, pendant que pour la Terre l'été représente justement le sommeil, et l'hiver la veille. Rien n'obtient celui qui pense l'évolution de l'humanité en analogie avec l'évolution de l'humain individuel. Pendant que l'humain individuel avance de l'enfance jusqu'à la vieillesse, l'humanité avance à reculons de la vieillesse dans l'enfance. Une véritable recherche montre justement quelque chose de tout à fait autre que ce que les humains songent de manière fantasque. Seulement donc, ne pas filer des analogies, mais envisager les choses comme elles sont ! Lorsque nous prenons en considération l'humain triarticulé, alors nous avons tout d'abord le spirituel de l'humain dans la sphère neuro-sensorielle. Alors, nous avons le médian dans la sphère rythmique, l'inférieur dans le métabolisme. Vous pouvez lire cela plus précisément dans mon livre « Des énigmes de l'âme ». Mais j'ai rendu attentif là-dessus :



dans le métabolisme est en fait l'empreinte du plus haut, le spirituel. Le métabolisme exprime en cela, si nous voyons le spirituel, l'intuition, le rythmique exprime l'inspiration et la vie neuro-sensorielle l'imagination. L'humain est un être triarticulé. Mais aussi l'organisme social correct, vers lequel l'humanité actuelle conflue dans la cinquième période post-atlantéenne, est triarticulé. Seulement, nous avons là, en ce que nous observons cette triarticulation, à ne pas laisser la chose suivante hors d'attention.

63

Où réside en fait chez l'humain, ce sur quoi il est lorgné dans l'organisme humain – pas dans l'humain entier, mais dans l'organisme humain entier ? Oui, là-dessus le monde a maintenant une fois un avis inextricable, et le véritable avis, le vrai avis, il paraît inextricable aux humains. Le physiologue contemporain bon teint se pense, comme je le disais déjà hier : les humains mangent, enfournent ainsi les aliments en soi ; alors l'organisme se choisit de ces aliments, ce dont il a besoin, les autres il les pousse dehors. Il transforme cela en soi-même, et cela va ainsi, n'est-ce pas, jour après jour. Maintenant, je vous ai dit hier que ce métabolisme signifie ainsi absolument seulement le métabolisme quotidien, et que de ce métabolisme ne dépend pas du tout immédiatement l'autre métabolisme, qui conduit l'humain par-dessus des premières dents aux dents définitives, alors de nouveau sur la maturité sexuelle et ainsi de suite. Ce métabolisme, qui se déploie sur les grands espaces de temps entre naissance et mort, il ne dépend pas aussitôt de lui, de l'enfourner et transformer d'aliments et ainsi de suite, mais d'autres lois et d'autres élaborations de substances en sont la base.

J'ai donc déjà indiqué là-dessus hier. Mais que signifie donc absolument cette nourriture quotidienne, que nous nous incorporons ? Là, nous arrivons sur un chapitre, où l'on doit maintenant revenir dans une vive opposition avec la science ordinaire actuelle.

S'il vous plaît, je ne veux pas maintenant vous entraîner au « ne pas manger », s'il vous plaît, ne tirez pas de conclusions controversées, insensées, des choses qui sont dites pour la volonté/l'amour de connaître, pas pour que quelqu'un en tire toutes sortes de folies comme conséquences !

Mais pourquoi mangeons-nous donc en fait ? Mangeons-nous pour que nous ayons en nous ce qui est hors de nous ? Non, mais nous mangeons afin que les différentes substances, qui parviennent en nous, produisent des expressions particulières de forces,

64

et notre organisme se défend contre ces expressions de forces, et pour cette défense nous devons avoir l'impulsion par le manger. Vous pouvez vous le représenter en image : en ce que vous prenez l'aliment en vous, vous causez en vous de petites explosions, vous avez besoin de ces explosions, par ce qu'elles doivent vous détruire à nouveau, vous déparalyser, vous anéantir, et dans cet anéantissement se développe en fait votre force intérieure. L'humain a besoin d'impulsion, d'excitation, et ce que nous est l'alimentation, est essentiellement excitation. Car ce que nous sommes comme humain, cela nous le recevons dans le fait, de manière pleine



de mystère, d'entièrement ailleurs.

Vous vous rappelez, je disais déjà souvent : la tête est en fait creuse. En cela elle peut absorber du monde entier ce qui est productif dans l'humain. Et cette production, elle est dans une certaine mesure soutirée de la tête. Ainsi, la tête vient de nouveau à ses droits. La tête est donc en fait dans beaucoup de rapport la partie la moins importante : elle est le dernier reliquat de la précédente incarnation. Elle est ce qui, par exemple sans l'activité rythmique, ne pourrait pas penser. On croit toujours, la tête penserait. En réalité, elle ne pense pas, mais elle reflète seulement les pensées. Mais par cela, elle vient de nouveau à son honneur qu'en fait elle est le productif. Et pour déployer cette production, l'humain est dépendant de ce qu'en dehors du rythme en lui, règne encore aussi le métabolisme, qui est le continuel inspireur. Le métabolisme est donc le continuel inspireur, par lui, l'humain entre en relation avec le monde extérieur.

Mais comment est-ce maintenant avec l'organisme social ? En vérité, c'est en effet l'inverse. Ce qui est interne chez l'humain, ce que l'humain porte intérieurement en lui, parce ce qu'il a sa tête creuse, qui là a besoin de la stimulation du dehors par le métabolisme,

65

c'est ainsi la base pour l'organisme social comme pour nous les aliments. Ce qui est pour nous ce que nous mangeons, c'est pour l'organisme social ce que les humains produisent par leur vie des nerfs et des sens.

Donc l'État, ou mieux dit : l'organisme social, est un être organique, lequel, si j'ai la permission d'utiliser l'expression, mange ce que les humains imaginent, ce que les humains inventent, ce qui vient de la spiritualité humaine.

Retirez la force fondamentale originelle, la particularité fondamentale originelle de la spiritualité humaine, à savoir la liberté, la liberté individuelle, ainsi c'est exactement comme si vous vouliez laisser grandir les humains sans leur donner à manger. Les humains individuels libres, qui se placent dans une structure oppressive et font leur libre spiritualité stérile, laissent justement dépérir la structure sociale, ainsi qu'un humain doit dépérir à qui vous ne donnez pas d'aliments. Ce que les têtes humaines introduisent dans le monde, ce sont les aliments pour l'organisme social.

Ainsi que l'on peut dire : le productif à partir de la sphère neuro-sensorielle est l'aliment pour l'organisme social. – Ce qui chez l'humain est le système rythmique, cela exprime dans l'organisme social tout ce qui en fait doit être attribué à l'État, comme je le disais déjà hier : tout ce qui se rapporte à la régulation, à la légalité extérieure, donc à la légalité étatique. Et qu'est-ce qui est maintenant le productif dans l'État ? Ce qui provient dans un sens large des fondements naturels, la vie de l'économie. C'est dans une certaine mesure la tête de l'État. La vie de l'économie, les fondements naturels, tout ce qui est produit, c'est dans une certaine mesure la tête. C'est le contraire de chez l'humain individuel. Si bien que nous pouvons justement aussi bien dire : comment l'humain est productif par ses nerfs et sens,

66



ainsi l'organisme social est productif par ses fondements naturels. Et comme l'humain reçoit son métabolisme de la nature, ainsi l'organisme social reçoit sa nourriture à partir de la tête humaine.

Vous comprenez l'organisme social en rapport avec l'humain seulement correctement lorsque vous posez l'humain sur la tête. Là dans la tête humaine est en fait le bien-fonds/le foncier de l'humain. L'humain pousse de haut en bas, l'organisme étatique pousse de bas en haut. Il a sa tête en bas, si l'on veut déjà bien le comparer à l'humain, et se tient sur la tête et a ses jambes en haut. Il reçoit sa nourriture des humains individuels isolés. Ainsi doit-on comprendre intérieurement ce qu'est l'organisme social. Le jeu d'analogie ne convient pas ; mais le coup d'œil sur la réalité vraie, sur la vraie réalité, c'est de cela qu'il s'agit.

N'est-ce pas, nous avons à enregistrer dans le cours du 19e siècle, tout de suite en ce que se fit valoir cette importante coupure au milieu du 19e siècle, à vrai dire le penchant au matérialisme, la désaffection au spirituel. Ce fut les hautes eaux du matérialisme. Que s'est-il en fait passé là en rapport à la conception du monde humaine ? Oui, en rapport avec la conception humaine du monde s'est passé que les humains ont perdu l'esprit du suprasensible. Ils ont perdu justement ce qui aurait dû être fourni comme production par leur tête creuse ; ce qui doit entrer dans la tête creuse, les humains ont perdu cela.

Ils veulent seulement s'abandonner au hasard des expérimentations en rapport avec toutes les découvertes. Si fier, si orgueilleux que l'on soit sur les acquis de la deuxième moitié du 19e siècle, étudiez l'histoire : vous verrez, comment eux-mêmes, les grands acquis, ne reposent pas sur des initiatives directes de la tête, mais sur des constellations

67

qui sont intervenues dans le déroulement de l'expérimentation. On a perdu le Dieu, on a perdu l'esprit, en ce que l'on ne tend pas à la rencontre de l'esprit avec la tête.

Qu'est-ce qu'en serait donc la contre-image dans l'organisme social ? Là, on perdrait les fondements naturels, là on se chamaillerait justement, sans faire attention aux fondements naturels. C'est en fait le caractère du débat social dans la deuxième moitié du 19e siècle et jusqu'à aujourd'hui, aujourd'hui le plus âprement. Car aujourd'hui, les gens parlent d'institutions sociales, de socialisation de l'économie humaine et semblable : tout de suite ainsi ils laissent de côté les fondements naturels particuliers à ce débat, l'art et la manière dont doit être produit, dont les matérialistes laissent de côté, ce que la tête devrait faire dans l'humain. Si le temps matérialiste perd l'esprit de la conception du monde, ainsi l'organisme social correspondant perd la matière particulière de l'économie, de la cohérence sociale. Et dans le devenir social existe le grand danger qui traduit la perte de l'esprit dans la vision du monde matérialiste : la perte d'une production satisfaisant autant que possible l'humanité, un possible discernement dans le productif.

Maintenant, à la compréhension de la structure sociale on ne peut pas venir si on ne s'entraîne pas à la triarticulation de l'humain et apprend en cela, comment on doit façonner le rapport de la science des humains à la science sociale. Sinon on



évalue en effet tout faux.

Remarque

La comparaison entre l'organisme humain et l'organisme social est reprise à plusieurs reprises par Rudolf Steiner dans les conférences qu'il a prononcées devant des membres de la Société anthroposophique.

68

Organisme social à la place d'*homonculus social*

Source BGA 189] p. 098-100, 3/1980, 02.03.1919, Dornach Conférence devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. v. 03/20241205

[098] Lorsque l'on jette un coup d'œil aujourd'hui sur ce qui s'est déjà réalisé dans telle ou telle structure d'État, sur cette réalisation à laquelle aspirent aussi des têtes pensantes socialistes et intentionnées, ainsi on a la sensation que ce que les humains éprouvent comme une superstition moyenâgeuse s'est de l'autre côté profondément niché dans leurs âmes. C'est, comme si les âmes humaines avaient une certaine envie de superstition, et si la superstition vous était une fois débarrassée d'un côté, il se tourne vers elle de l'autre côté. C'est pourquoi on est si volontiers vis-à-vis de maint existant dans la vie sociale, comme aussi vis-à-vis ce que veulent tout de suite des têtes intentionnées socialistes, rappelé à la scène de la deuxième partie du « Faust » de Goethe, où Wagner crée l'homoncule. L'homoncule doit justement être assemblé mécaniquement d'ingrédients d'après des principes de raison analytique. Les alchimistes, que l'on considère comme des gens superstitieux, se représentaient, que l'on ne pouvait cela sans plus, et par cela se posaient cette fabrication artificielle d'un petit humain, l'homoncule, en opposition à l'éclosion d'un véritable organisme humain. On ne peut pas assembler un [099] véritable organisme humain à partir d'ingrédients ; on doit amener les conditions, sous lesquelles il puisse dans une certaine mesure se constituer de lui-même. Les superstitions alchimiques dans le domaine de science de la nature présumaient avoir surmonté les humains.

Mais la superstition dans le domaine social est là florissante.

69

Elles essayent, à partir de toutes sortes d'ingrédients de la volonté humaine de fabriquer un ordre de société artificiel.

Cette manière de penser est diamétralement opposée à celles qui est représentée ici à partir des sous-basements (spirituels-scientifiques. Cette manière de penser qui est représentée ici, elle aspire à barrer toutes les superstitions sociales et partir répondre pratiquement en cela à la question : quelles conditions doivent être créées, pas en ce que l'un ou l'autre puisse à partir de son intelligence particulière réaliser un quelconque idéal socialiste, mais en ce que les humains entre eux dans la vie sociale, dans la coopération mutuelle, amènent la nécessaire organisation sociale.

Mais là, on trouve qu'en fait cet organisme social, tout comme l'organisme naturel, doit être constitué de trois membres se tenant relativement autonomes en soi.



Tout de suite comme la tête humaine, principal porteur des organes des sens, se tient par les organes des sens dans un rapport particulier à la vie extérieure, comme il est centralisé pour soi, comme également le rythmique, le système poumon et respiration tout comme le métabolisme sont centralisés pour eux-mêmes, et comme ces trois coopèrent dans une relative autonomie, ainsi il est une nécessité fondamentale, que l'organisme social soit triarticulé, et que ces trois membres soient relativement indépendants les uns des autres. À côté les uns des autres doivent pouvoir agir l'organisme de l'esprit autonome placé en lui-même, l'organisme de l'État politique autonome placé en lui-même dans un sens strict et la vie de l'économie autonome placée en elle-même — chacun de ces corps/collectivités est nanti de sa propre législation et administration, qui doivent se donner de ses propres conditions et forces. Cela semble être abstrait, mais cette triarticulation est tout de suite l'élément, qui articule la masse-globale [100] de l'humanité ainsi qu'un organisme social sain peut se donner

70

de la coopération de tous les membres. Il ne peut donc s'agir, d'inventer, comment doit se façonner l'organisme social. Dans le domaine social, notre pensée ne va pas en fait si loin, que nous puissions sans plus indiquer une structure à l'organisme social.

Un humain individuel peut réaliser une structure de l'organisme social aussi peu à partir de lui-même, que l'humain individuel, qui sans rapport avec la société ne pourrait grandir sur une île déserte, ne pourrait apprendre à partir de lui la langue.

Tout le social apparaît dans la collaboration, mais en règle générale sur cette triarticulation/triarticulé construite collaboration vraiment harmonique des humains.

Remarque

Pourquoi Rudolf Steiner, pour autant que je peux le voir jusqu'à présent, ne parle-t-il de l'inversion entre l'organisme humain et l'organisme social seulement encore dans les conférences destinées aux membres de la Société anthroposophique, se laisse peut-être expliquer par le passage suivant où il conseille aux membres de la Société anthroposophique de faire preuve de prudence. Comparer l'organisme social à l'organisme humain ne peut pas seulement contribuer à la compréhension de l'organisme social. Cela peut aussi conduire à des malentendus si l'on n'y prend pas garde.

Comparaison d'organismes éveille méfiance

Source BGA 190] p. 032-034, 3/1980, 22.03.1919, Dornach - Conférence devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. v. 02/20241205

[032] Aujourd'hui encore, nous voulons considérer encore une fois l'organisme so-01 cial et d'ailleurs ainsi que nous l'amenions en parallèle avec

71

l'organisme naturel humain. Lorsqu'un tel parallèle est fait, on doit le prendre comme un moyen de mieux comprendre maintes choses en rapport à l'organisme



social. Mais de l'autre côté, vous n'avez pas la permission vis-à-vis du monde extérieur d'être trop envahissant avec de tels parallèles parce que celle-ci a actuellement une forte méfiance contre de tels parallèles et croit qu'on voudrait mener un jeu oiseux avec des analogies. Alors les gens veulent rejeter la chose. Ce sera pour vous particulièrement nécessaire à prendre en compte. Spirituellement-scientifiquement le parallèle que nous avons déjà souvent tiré et que nous allons suivre sous un certain point de vue, conduisant absolument au but, est absolument éclairant. Il éclaire maints phénomènes sociaux dans le présent. Mais j'aimerais vous demander de le tenir plus à l'arrière-plan jusqu'à ce que les préjugés contre une parallélisation de l'organisme naturel humain avec l'organisme social qui courent le pays se soient écoulés. Moi-même aussi j'utilise donc ce parallèle vis-à-vis du monde extérieur. Mais je me garde de mener un jeu oiseux d'analogies. Je l'ai fait ainsi dans mes conférences à Zurich, je le fais dans l'écrit qui paraîtra maintenant sur la question sociale. Mais cette prudence n'est pas toujours utilisée par des connaisseurs de la façon de voir le monde anthroposophique. C'est pourquoi j'exhorte expressément à la prudence.

Maintenant, avec cette restriction, nous voulons aujourd'hui encore une fois regarder l'organisme social d'un certain point de vue. L'organisme naturel ordinaire, nous le partageons donc en trois membres, dans le système de la tête, nous pouvons aussi dire système neuro-sensoriel, dans le système des poumons et du cœur, nous pouvons aussi dire système rythmique et dans le système du métabolisme comprenant le système des échanges de substances. Toute activité de l'organisme humain est épuisée/rendue dans ces trois systèmes. Ce qui se passe dans le corps humain peut être amené [031] sous une de ces trois

72

catégories. Il est valable de constater que chacun de ces systèmes a un lien propre, existant pour lui-même avec le monde extérieur. Tout de suite par cela on voit que ce n'est absolument pas arbitraire de membrer/articuler l'organisme naturel humain en ces trois systèmes. Le système neuro-sensoriel se tient en lien par les sens avec le monde extérieur, le système de respiration par des organes de respiration, le système du métabolisme par des organes de nutrition. Chacun de ces systèmes se tient pour soi dans une relation particularisée avec le monde extérieur.

02003 - Maintenant, justement ainsi nous pouvons affecter l'organisme social en trois membres - en un premier, deuxième et troisième membre -, ainsi qu'ils soient indépendants/autonomes. Chez l'organisme social nous avons alors à distinguer trois membres le système économique, le système de l'État ou système de droit et le système de l'organisation spirituelle.

I. Système de la tête

Système de l'économie

Système nerveux-sensoriel

II. Système du cœur et des poumons

Système de l'état



Système rythmique

III Système du métabolisme

Organisation spirituelle

Je vous prie d'absolument prendre en compte ce que je viens d'écrire au tableau, 04 car c'est très important. La tête de l'organisme social est le système économique. Le système rythmique, celui de la circulation et des poumons, c'est le système de l'État. Et le système du métabolisme, c'est clos dans l'organisation spirituelle (NDT On pourrait aussi parler de "décidé" au sens qu'une décision "enclôt" toujours les éléments qui y mènent). C'est pourquoi je dis toujours : si on veut se représenter la chose correctement ainsi on doit se représenter vis-à-vis de l'organisme naturel humain, que l'organisme social se tient sur la tête.

73

Quand on mène un jeu d'analogie oiseux alors on croira qu'à l'organisation spirituelle correspondrait le système tête chez l'humain. Ce n'est pas le cas. L'organisation spirituelle correspond au système du métabolisme. Nous pouvons dire, l'organisme social se nourrit de ce que les humains fournissent spirituellement dans l'organisme [034] social. L'organisme social a sa dotation de tête (NDT Les "talents" de naissance chez l'individu) dans la base de nature (NDT Tout ce que la nature offre). Quand un certain peuple vit dans une région riche en minerais, en ressources diverses enfouies dans le sol, en terrains fertiles, nous pouvons dire que cet organisme social est doué, il peut même l'être jusqu'à en être génial. Lorsque le sol est stérile, dépourvu de richesses naturelles, l'organisme social correspondant pourra être qualifié de stupide, de déshérité.

Donc vous ne devez pas simplement "analogiser", mais vous devez tout de suite, si 05 vous formez les parallèles, aller sur le correct. Vous savez donc qu'on doit aussi aller du pur jouer avec des concepts, chercher le correct sur d'autres domaines à partir de l'expérience spirituelle-scientifique. Quand les humains mènent purement un jeu d'analogies, ainsi ils diront par exemple : on peut comparer l'état de veille de l'humain, avec la Terre en été; l'état de sommeil, avec la Terre en hiver. Vous savez que ce serait entièrement faux. Je vous ai déjà souvent expliqué que lorsqu'on tire ce parallèle des saisons et de la vie humaine, ainsi on doit tout de suite admettre l'inverse, l'été comme l'état de sommeil de la Terre et l'hiver comme état de veille. Aini vous devez considérer la vie de l'économie comme la tête de l'organisme social. Et ce que les humains fournissent spirituellement - bien remarqué, dans l'effet sur l'organisme social - vous devez le considérer comme la nourriture/ l'aliment de l'organisme social.

74

La comparaison d'organisme seulement rayée dans les "Points germinatifs"

Source BGA 192] p. 047-052, 2/1991, 23.04.1919, Stuttgart - Conférence devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. v. 03/20241205

[047] Ainsi l'humain est cet être triarticulé. Il développe des facultés en soi, qui in-



troduisent ce reflet du suprasensible dans le monde. Il développe une vie qui forme le pont entre la vie prénatale et la vie post-mortem et vit dans tout ce qui a seulement ses racines dans la vie entre naissance et mort, ce qui se présente extérieurement dans l'organisme étatique, de droit et ainsi de suite. Et en ce qu'il s'immerge dans la vie de l'économie, et en ce qu'il est en mesure de planter une moralité dans cette vie de l'économie, le fraternel, il développe des germes pour la vie post-mortem. Cela est l'humain triple.

Et pensez-vous maintenant cet humain triple depuis le quinzième siècle dans une phase d'évolution telle, qu'il doit développer consciemment tout ce qui autrefois était instinctif. Par cela, il est aujourd'hui placé dans la nécessité que sa vie sociale extérieure lui offre des points de repère, qu'il se tienne dedans avec son humanité triple dans un organisme triple. Nous pouvons seulement nous tenir correctement dans l'organisme social en trois membres, parce ce que nous unifions en nous trois membres différents de l'être, le prénatal, le « vivant terrestre », le post-mortem. Si non nous arrivons en tant qu'humains conscients dans une dissonance avec le reste du monde. Et nous y viendrons toujours plus et plus, si nous n'aspirions pas ensuite à former ce monde environnant comme organisme social triarticulé.

75

Voyez-vous, là la chose s'est intériorisée. Je cherche à montrer, comment s'offre le doigt à la recherche spirituelle-scientifique, pour trouver l'organisme social triarticulé ; comment il doit être trouvé à partir de la nature humaine elle-même. Aux simples pensées, de ce que j'ai maintenant développé, à celles-ci maints humains sont déjà parvenus. Mais je me suis toujours gardé dans des conférences publiques et aussi autrement, de ce que, lorsque je donne aussi des points de repère pour ces pensées, on les [048] confonde avec les pensées du vieux Schäffle. « De l'édification de l'organisme social », ou le dilettantisme du livre paru récemment de Meray sur « Mutations du monde, ou des choses semblables (NDT Voir http://www.universalis.fr/encyclopedie/organicisme/#i_1632) De tels jeux d'analogies, le scientifique de l'esprit ne les mène pas ; ils sont au plus infructueux. Ce que j'aimerais, aussi lorsque je parle sur l'organisme social, c'est que l'humain exerce/entraîne ses pensées. L'exercice général des pensées n'est aujourd'hui pas une fois si loin, que serait compris dans la science de la nature ce que j'ai exposé dans mon livre « Des énigmes de l'âme » après une recherche de trente cinq ans, où j'ai montré, que l'être humain entier se compose des trois membres : vie neurosensorielle, vie rythmique, vie métabolique. La vie neurosensorielle peut aussi être nommée vie de la tête, la vie rythmique peut aussi être nommée vie respiratoire, vie du sang, la vie du métabolisme est ce qui englobe constructivement le reste de l'organisme. Tout comme cet organisme humain est triarticulé et chaque membre centré en soi, ainsi l'organisme social doit montrer aussi que chacun de ses membres œuvre pour l'ensemble justement parce qu'il est centré en soi. La physiologie et biologie actuelle croit que l'humain est un être centralisé comme un tout. Ce n'est pas vrai. Même jusque dans la communication vers l'extérieur, l'humain est un être triarticulé : la vie de tête se tient autonome en liaison avec le monde extérieur par le monde des sens,

76



la vie respiratoire est attachée avec le monde extérieur par l'air, la vie de métabolisme à nouveau se tient en relation avec le monde extérieur par des ouvertures indépendantes. De cette manière, l'organisme social aussi doit être triarticulé, chaque membre centré en soi. Comme la tête ne peut respirer, mais reçoit par le système rythmique ce qui est dispensé par la respiration, ainsi l'organisme social ne doit pas vouloir développer quelque peu lui-même une vie de droit, mais doit recevoir le droit de l'organisme de l'état.

Mais je disais : on n'a pas la permission de confondre ce qui est expliqué ici avec un pur jeu d'analogie, qui alors s'introduit, quand on cherche toutes sortes d'hypothèses. La science de l'esprit est une véritable [049] recherche et elle part des phénomènes. Lorsque l'on est scientifique de l'esprit, les autres humains pensent seulement que l'on pense quelque chose. Avant que l'on devienne correctement chercheur spirituel, on commence seulement, à observer ce monde spirituel. On doit tout d'abord se déshabituer le penser ; ça vaut pour le monde physique. Naturellement, ne pas se déshabituer pour toute la vie, mais purement pour la recherche spirituelle.

Je vous ai dit, on abouti en règle général sur le contraire, lorsque l'on veut caractériser le monde spirituel d'après des analogies de la vie sensorielle. Rappelez-vous à un exemple. La recherche spirituelle montre qu'en fait la Terre est un organisme ; que ce que les géologues, les minéralogistes trouvent n'est qu'un système osseux, que la Terre est vivante, qu'elle dort et veille comme l'humain. Mais maintenant, on ne peut pas aller extérieurement par un jeu d'analogies. Lorsque vous demandez extérieurement à un humain : quand veille la Terre et quand dort la Terre ? – alors, il dira très certainement qu'elle veille en été et dort en hiver. C'est le contraire de ce qui est vrai. La vérité réside en ce que de fait la Terre dort en été et est éveillée en hiver.

77

On arrive naturellement sur cela quand on recherche/investige vraiment dans le monde spirituel. C'est le jeu mystique, qui induit si facilement la recherche spirituelle en erreur, que, lorsque l'on introduit quelque chose du monde physique dans le monde spirituel, on arrive la plupart du temps au contraire ou sur des quarts de vérité. On doit justement investiguer chaque cas particulier.

Il en est aussi ainsi avec le jeu d'analogies, que les gens pratiquent entre les trois membres de l'organisme individuel et les trois membres de l'organisme social. Que dira celui qui pratique ce jeu d'analogies ? Il doit dire : dehors est une vie de l'esprit, art, science. Il va mettre cela en parallèle avec ce que produit la tête humaine, avec la vie neuro-sensorielle. Comment devrait-il autrement ! Alors, s'il laisse valoir ce que j'ai expliqué dans mon livre « Des énigmes de l'âme » comme le plus matériel de la vie de métabolisme, il amènera en rapport à la vie économique. C'est le plus contraire, qui puisse en sortir. Et l'on n'arrive à aucune branche verte, lorsque l'on veut considérer la chose ainsi. C'est pourquoi, pour arriver à la vérité, on doit se déshabituer de tout jeu avec [050] des analogies. Ceux qui se tiennent en dehors de la science de l'esprit croient qu'on arrive à des choses par un jeu analogique de pensées. C'est le plus trompeur. Cela ne convient pas quand on met en parallèle la



vie de l'esprit la plus extérieure avec la vie de la tête. Cela ne convient pas, lorsque l'on tient ensemble la vie de l'économie avec la vie métabolique. Aussitôt que l'on veut aborder la chose, ça ne convient pas. Lorsque l'on recherche vraiment, on obtient ainsi un résultat très paradoxal. Lorsque l'on compare l'organisme social avec l'organisme humain, alors on ne s'en sort que si l'on pense l'organisme social mit à l'envers : lorsque l'on compare la vie de l'économie avec la vie neuro-sensorielle humaine. Alors toutefois, on peut comparer la vie de l'État avec le système rythmique.

78

Mais vie physique de l'esprit, cela on doit comparer avec le métabolisme, car là existent des lois semblables.

Car ce qui existe comme bases naturelles est pour la vie de l'économie, est pour l'organisme social tout à fait de la même signification que les qualifications humaines, que l'humain apporte avec lui par la naissance. Comme l'humain dans la vie individuelle dépend de l'éducation, de ce qu'il apporte avec lui, ainsi l'organisme économique dépend de ce que la nature lui livre en conditions préalables à la vie de l'économie. Les préalables à la vie de l'économie, le sol et ainsi de suite, sont la même chose que les dons/talents individuels, que l'humain apporte avec lui dans la vie individuelle. Combien de charbon, combien de métaux sont sous la terre, si un sol fécond ou infécond est disponible, ce sont en quelque sorte les dons/talents de l'organisme social.

Et dans le même rapport dans lequel se tient le système métabolique de l'humain à l'organisme humain et ses fonctions, dans ce rapport se tiennent les apports/productions de la vie de l'esprit à l'organisme social. L'organisme social mange et boit ce qui lui est conduit en forme d'art, science, idées techniques et ainsi de suite. De cela, il s'alimente/se nourrit. C'est son métabolisme. Un pays, qui a des conditions naturelles désavantageuses pour sa vie de l'économie, est comme un humain, qui est mal [051] doté. Et un pays, qui ne peut pas conduire ses habitants à l'art, à la science, à des idées techniques, est comme un humain, qui doit mourir de faim, parce qu'il n'a pas à manger. – C'est la réalité, c'est la vérité. L'organisme social mange nos produits spirituels et les boit. Et les qualifications, les dons de l'organisme social, ce sont les conditions naturelles. La comparaison de l'organisme spirituel avec la vie de la tête (*NDT On pourrait peut-être aussi traduire « vie cérébrale »*) n'a une signification qu'aussi longtemps que l'on pratique un jeu d'analogie. On arrive alors en premier sur le correct

79

qui peut aider, quand l'on sait que la chose est ainsi, que les lois sont ainsi, que je l'ai exposé. On peut savoir : les lois du métabolisme humain sont celles-ci. Mais en cela, on doit mettre la même pensée en œuvre, que l'on met en œuvre sur l'organisme social, et là on en reçoit le supplémentaire facilement. Pratiquer des choses spirituelles sans de tels fils conducteurs est extraordinairement difficile et fastidieux. Parce qu'aujourd'hui, parce que parfois un jeu d'analogies est pratiqué, existe une forte répulsion contre cette parallélisation de l'organisme social avec l'organisme humain, j'ai seulement rayé cela de mes livres ; mais j'essayais au



moins de l'esquisser, parce que pour ceux, qui pensent la chose sainement, cela peut être à nouveau une grande aide.

Ainsi, vous voyez qu'aujourd'hui nous sommes dans une situation particulière en tant qu'humains. La science de la nature, laquelle a fait ces grands progrès, laquelle a tant influencé les habitudes de pensée des humains, qu'au fond toute la pensée sociale, chez les gens qui pensent le social, sera orienté par les sciences de la nature, même s'ils ne le savent pas – la science de la nature n'est pas capable de juger l'humain d'une manière correcte. Elle dit par exemple des non-sens flagrants : lorsque vous sentez quelque chose, la sensation serait aussi transmise par le système nerveux. C'est un pur non-sens. La sensation est transmise justement ainsi par le système respiratoire, le système rythmique, que les pensées par le système neuro-sensoriel. Et la volonté est transmise par le système métabolique, pas du tout par le système nerveux de manière élémentaire. Seule/en premier la pensée de la volonté est transmise par le système nerveux. Le système nerveux participe seulement si vous avez comme humain une claire conscience de la volonté. En ce que vous pensez avec votre volonté, le système nerveux participe. Parce que l'on ne sait pas cela, il en a résulté ce terrible fourvoyant de l'actuelle physiologie et anatomie,

80

que l'on différencie nerfs sensitifs et nerfs moteurs. Il n'y a aucune contre-vérité plus flagrante que cette différenciation entre nerfs sensitifs et nerfs moteurs dans le corps humain. Les anatomistes sont toujours dans l'embarras, s'ils discutent de ce chapitre, mais ils n'en sortent pas. Ils sont dans un terrible embarras, parce qu'anatomiquement ces deux sortes de nerfs ne se distinguent pas. C'est une pure spéculation. Et tout ce qui se rattache par recherches au Tabes, c'est absolument tout sans arrêt (NDT Fin ?). Les nerfs moteurs ne se différencient pas des nerfs sensitifs, parce que les nerfs moteurs ne sont pas là pour mettre les muscles en mouvement. Les muscles sont mis en mouvement par le métabolisme. Et pendant que vous percevez la vie extérieure par les sens par le détour des dits nerfs sensitifs, vous percevez vos propres mouvements, les mouvements de vos muscles avec les autres nerfs. La physiologie actuelle ne les nomme nerfs moteurs qu'à tort.

De tels jugements préconçus sont dans la science et corrompent ce qui passe dans la conscience populaire et agissent encore plus corrupteurs que ce que l'on pense habituellement.

Mais la science de la nature n'est pas si loin, de discerner cet humain triarticulé. Dans la science de la nature, on peut attendre si des visions théoriques deviennent populaires une paire d'années plus tôt ou plus tard. Cela ne change rien au bonheur des humains.

Mais la pensée n'est pas disponible pour comprendre cet humain triarticulé. Mais la même manière de penser doit être disponible pour comprendre l'organisme social dans sa triarticulation. Là, la chose devient grave. Nous sommes aujourd'hui au moment où *doit* être compris/saisi.

81



Remarque

La réponse de Rudolf Steiner à une question de Roman Boos apporte core d'autres éclaircissements sur l'inversion entre l'organisme humain et l'organisme social. Rudolf Steiner introduit ici non seulement l'inversion que nous connaissons déjà entre l'organisme humain et l'organisme social, mais aussi un troisième aspect qui pourrait apporter un éclairage nouveau à certaines de ses affirmations sur le rapport entre l'individu et la société.

Sel, mercure et soufre entre humain et société

Source [GA 332b] p. 052,1/2020, 1919, Dornach Enregistrement de procès-verbal « Entretiens de janvier

Trad. F. G. v. 03/20241205

[052] Question : peut-on mettre en rapport les trois vieux principes avec les trois membres de l'organisme social en ce que l'on prend le droit comme « sel », l'économie comme « mercure » et la vie spirituelle comme « soufre » ?

Rudolf Steiner : « Là, on doit être prudent.

sel - dans l'humain particulier tête, dans le corps social économie,

mercure dans l'humain particulier à la poitrine, dans le corps social droit

soufre dans l'humain articulier humain du bas ; dans le corps social culture de l'esprit

En dehors de cela, on doit encore prendre en considération le rapport de l'humain particulier et du corps de la société l'un à l'autre, et cela signifie :

sel — corps de la société soufre — individu, mercure est là entre.

Le corps social se tient sur la tête. Les productions des têtes humaines particulières sont cela qu'est pour l'individu manger et boire. La production originelle est ce qui pour l'individu les talents. Par son système tête, l'humain alimente le

82

Membre spirituel de l'organisme social. L'ordre de droit correspond par là à l'humain poitrine, pour qu'il agisse régulant entre les deux autres— quand pas aussi rythmiquement. »

Remarque

En affirmant que l'ordre juridique correspond à l'humain-poitrine, certains ont été tentés de chercher des éléments rythmiques dans la vie de droit. L'affirmation de Steiner selon laquelle l'ordre de droit a un effet régulateur, « quand aussi pas rythmique », aurait pu leur épargner cette recherche.

Dans les deux citations suivantes, Steiner semble d'abord se contredire, mais apporte en même temps la réponse à la manière dont l'ordre de droit « régule ». Chacun a à la fois des droits et des devoirs. L'ordre de droit tente toutefois d'équilibrer les droits et les devoirs de telle sorte que l'on puisse parler - au sens figuré - d'un mouvement de balancier ou d'un rythme.



Rythme de droit et devoir

Source [GA 337b] p. 216,1/1999,10.10.1920, Dornach - Soirée de questions à l'occasion du premier cours universitaire anthroposophique

Trad. F. G. v. 02 - 20241205

Le contexte démocratique dans la vie de l'État [...] ; dans la vie de l'État [c'est] le sens à mesure de sensation des droits et des devoirs [qui fonde la constitution]. [...] Avec ce rythme des droits et des devoirs, nous avons une double respiration, comme nous avons une expiration et une inspiration dans la vie humaine. C'est ce qui a à pulser dans la vie de l'État [...].

83

Balancer entre devoirs et droits comme plateaux de balance

Source [GA 338] p. 091, 4/1986,14.02.1921, Stuttgart Cours de formation pour orateurs et représentants actifs de la pensée de triarticulation

Trad. F. G. - v. 01 - 20241024

On parle de la vie de l'État en laissant son âme osciller d'un plateau à l'autre de la balance : Devoirs - droits, devoirs - droits !

Remarque

La compréhension de cette dualité de la vie de droit pourrait nous protéger de la tentation d'imaginer une triarticulation de la vie de droit et de faire de Rudolf Steiner l'avocat incontesté de la séparation des pouvoirs entre législatif, exécutif et judiciaire.

84

Où l'organisme social n'appartient pas

Il s'agit à présent d'exposés de Rudolf Steiner, qui n'ont qu'un lien apparent avec sa comparaison entre l'organisme humain et l'organisme social. Cette apparence est donnée par le fait qu'il s'agit ici aussi du «pendant de l'humain avec le social». Seulement Rudolf Steiner ne fait là aucune comparaison. Il répond plutôt à la question de savoir si l'humain doit être considéré comme la cause du social ou, inversement, comme un simple effet du social. Quelles sont les causes et les effets? Ceux qui affirment: «L'humain est le produit des conditions» ont-ils raison? Ou bien ont-ils raison ceux qui disent: «Les conditions sociales sont telles que les humains les ont faites»?

Rudolf Steiner ne prend pas parti pour l'un ou l'autre camp, il leur donne raison. Leur erreur est de penser que les deux sont incompatibles. Pour être à la hauteur de la réalité, il faut «penser en cercle», «danser avec ses pensées». L'humain et les conditions sont à la fois cause et effet. Mais ce qui est curieux, c'est que, selon Rudolf Steiner, la cause et l'effet ne sont pas comme des images en miroir. Du côté du social se trouvent, comme nous le savons, la vie de l'esprit, la vie de droit et la vie de l'économie. Mais du côté de l'humain, il n'y a plus de système métabolique, de système rythmique et de système nerveux. Au lieu de cela, selon que l'humain est une cause ou un effet, son je, son corps astral, son corps éthérique ou son corps physique jouent des rôles différents.

85



Nous avons donc affaire ici avec deux relations différenciées du social avec l'humain quadriarticulé.

Dans la première relation il s'agit de comment le social est créé par le travail de l'humain à son je, corps astral et corps éthérique, c'est-à-dire par son être intérieur. Rudolf Steiner parle ici du côté de la volonté du social. Le corps physique est à la tête/chapote l'extérieur/dehors.

Dans la seconde relation il s'agit de l'aspect perceptif/du côté perception du social. Elle naît de la rétroaction ultérieure de cette génération/rétroaction active sur le corps astral, corps éthérique et corps physique de l'humain, désormais donnée à l'extérieur. Devant cette rétroaction, le je reste intact/non touché. Je n'ai pas encore pu trouver jusqu'à présent quelque chose de comparable chez Rudolf Steiner. Cela correspond certes au questionnement de la sociologie moderne, qui tente de comprendre l'humain comme le résultat du social. La réponse de Steiner explose toutefois le cadre dans lequel se meut cette sociologie, pour autant qu'elle englobe le prénatal et le postnatal.

Dans le social, tout est en même temps cause et effet

Quelle [GA 305] S. 228-230,3/1991, 29.08.1922, Oxford Oxford Holiday Conference

Trad. F. G., v. 0? - 20241205.

Les gens ont dit : l'être humain est le produit des circonstances ; il est ce que sont les conditions sociales, les institutions sociales autour de lui. D'autres ont dit : les conditions sociales sont ce que les humains les ont faites. Toutes ces doctrines parlent avec la même sagesse que quelqu'un qui dit ou demande : l'être humain est-il le produit de sa tête ou de son estomac ? Mais l'humain physique n'est le produit ni de sa tête, ni de son estomac, il est le produit d'une perpétuelle activité changeante

86

entre la tête et l'estomac. Ils doivent toujours agir ensemble. La tête est cause et effet ; l'estomac est cause et effet. Et en approfondissant davantage l'organisation humaine, nous trouvons même que l'estomac est fait par la tête ; car durant la vie embryonnaire, c'est d'abord la tête qui se forme, ensuite seulement l'estomac ; et ensuite, c'est à nouveau l'estomac qui fait l'organisme. Il ne faut donc pas demander : les circonstances, le milieu sont-ils cause que l'humain soit ainsi ? ou bien sont-ce les humains qui ont fait le milieu, les conditions ? Nous devons y voir clairement que chaque chose est cause et effet, que tout s'interpénètre, et qu'aujourd'hui nous devons avant tout poser la question suivante : quelles institutions sont nécessaires pour que les humains puissent, au point de vue social, avoir les pensées correctes ? Et quoi comme pensées doivent être la pour que, dans le penser aussi, ces institutions sociales correctes prennent naissance ?

12025 - Lorsque c'est la vie pratique extérieure qui importe, les humains ont en effet justement cette vue : d'abord ceci, ensuite cela. Mais de cette façon, on n'avance pas dans le monde. On n'avance que quand on pense en cercle. Mais la plupart des humains pensent : En voilà un dans la tête duquel tourne une roue de moulin. Ils ne peuvent pas penser en cercle. Il faut le faire ; lorsqu'on regarde les circonstances extérieures, il faut se représenter qu'elles sont faites par les hommes, mais aus-



si qu'elles font les humains ; ou bien, lorsqu'on regarde les actions humaines, qu'elles font les conditions extérieures, mais qu'elles sont aussi, d'autre part, portées par les conditions extérieures. Et ainsi il nous faut constamment danser deci, delà, avec nos pensées, si nous voulons avoir la réalité. [Et c'est ce que les hommes ne veulent pas. Lorsqu'ils organisent quelque chose, ils veulent avant tout un programme : premièrement, deuxièmement, troisièmement — jusqu'à douzièmement si on veut, et douze est le dernier, et un est le premier. Mais ainsi la vie est absente. Car tout programme est ainsi fait qu'on peut aussi le retourner, commencer à douze et aller jusqu'à un, tout comme l'estomac nourrit l'organisme, et quand les nerfs qui se trouvent sous le cervelet ne sont pas comme il faut, on ne peut pas respirer convenablement.]

Tout comme la chose se retourne dans la vie, on doit aussi veiller dans la vie sociale à ce que tout se retourne.

87

Triarticulation sociale comme effet du Je, du corps astral et du corps éthérique

Source [GA 199] p. 200-206, 2/1985, 03.09.1920, Dornach Conférence devant les membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. v. 03/20241205

Prenez simplement ce qui suit, que personne aujourd'hui se dit, mais pourrait se dire. Autour de nous, humains, se déploie un règne animal. Ce règne animal manifeste des êtres dans les formes les plus diversifiées. Regardons une fois en esprit l'ensemble du règne animal diversifié se déployant autour de nous. Oui, quand là est une table, chacun se représente : là sont en quelque sorte disponibles des forces qui ont donné sa forme à cette table. Lorsque là le règne animal se déploie alentour, alors chacun devrait aussi se représenter que là, résident dans l'environnement tout comme l'air est là, ces forces, qui donnent ces formes aux êtres du règne animal. Nous vivons tous dans les mêmes règnes. Le chien, le cheval, le bœuf, l'âne, ils ne vont donc pas dans un autre monde que celui dans lequel nous allons aussi alentour. Et les forces, qui donnent à l'âne sa force d'âne, elles agissent aussi sur nous, les humains ; véritablement, elles œuvrent aussi sur nous les humains, et pourtant – excusez-moi, si on l'exprime radicalement – nous ne recevons pas la forme d'âne. Il y a donc aussi des éléphants dans notre environnement, et nous ne recevons pas la forme d'éléphant. Mais toutes les forces, qui créent ces formes, elles sont autour de nous. Pourquoi ne recevons-nous donc pas la forme d'âne ou la forme d'éléphant ? Parce que nous avons d'autres forces qui agissent à leur rencontre. Nous recevons déjà les formes d'âne et d'éléphant, si nous n'avons d'autres forces, qui agissent à leur rencontre. Car c'est bien comme ça : lorsque nous nous trouvons comme humain en face d'un âne, là notre corps éthérique reçoit continuellement la

88

tendance à devenir aussi un âne. Il a continuellement l'effort/l'aspiration d'adopter la forme de l'âne. Et seulement parce que nous avons un corps physique, qui a sa forme solide, par cela nous empêchons notre corps éthérique, de prendre la



forme d'âne. Et à nouveau, lorsque nous sommes devant un éléphant, notre corps éthérique veut adopter la forme d'éléphant, et seulement par le fait, que notre corps physique à sa forme solide, le corps éthérique est empêché de devenir un éléphant, et ainsi un cerf-volant ou un bousier et notre corps éthérique veut tout devenir. L'ensemble des formes sont dans nos corps éthériques d'après leur aménagement, et nous pouvons comprendre ces formes seulement en ce que nous les recopions dans une certaine mesure intérieurement. Et notre corps physique nous empêche seulement de devenir tout cela. Ainsi que nous pouvons dire : nous portons, en fait, tout le règne animal dans notre corps éthérique. Humains, nous ne le sommes que dans notre corps physique. Nous portons en nous tout le règne animal dans notre corps éthérique. Et à nouveau, nous sommes entourés du même domaine de forces qui forme les formes des plantes. Tout comme notre corps éthérique a des dispositions à prendre toutes les formes animales, notre corps astral a des dispositions à recopier toutes les formes végétales. Là, c'est déjà plus agréable, de faire des comparaisons, car le corps éthérique est animé (NDT animé d'âme) de la tendance, lorsqu'il voit un âne de devenir un âne ; le corps astral veut purement devenir le chardon, que l'âne mange. Mais ce corps astral est tout à fait animé (NDT idem) de la tendance, à se soumettre à ces forces qui trouvent leur expression extérieure dans les formes des plantes. Ainsi que nous pouvons donc dire, le corps astral réagit sur le complexe de forces qui façonne le monde des plantes.

Règne minéral : là est de nouveau un complexe de forces, qui façonne les différentes formes du règne minéral. Cela agit dans notre Je. Chez le Je, là, vous avez cela bien visible, car vous ne pensez donc que le règne minéral. Jusqu'à saturation, avec l'intellect, il est toujours dit que l'on peut seulement comprendre la mort. Ainsi donc,

89

ce qui est dans Je, comprend la mort. Ainsi que dans ce complexe de forces qui forme le règne minéral, vit notre Je. Le corps physique ne vit en tant que tel en fait dans aucun règne, il a un règne pour lui, vous savez donc cela. Dans mon « Esquisse d'une science de l'occulte » règne minéral, végétal et animal, sont exposés pour eux-mêmes et cela signifie que le corps physique humain a un règne pour lui. Mais le règne animal est en fait attribué au corps éthérique, le règne végétal, de ce point de vue, au corps astral, le minéral au Je. Maintenant, vous savez autre chose de mes différents livres. Vous savez qu'il est travaillé à ces différents corps pendant la vie. Je l'ai donc exposé : comment est travaillé au Je, au corps astral, au corps éthérique, même au corps physique. Je l'ai exposé là tout d'abord, j'aimerais dire, dans une intention humaine humaniste. Voulons-nous maintenant une fois l'exposer d'un autre point de vue.

Prenez une fois les concepts minéraux, que l'humain utilise habituellement (NDT aufnehmen). Il vit/expérimente donc la vie extérieure ainsi qu'il la vit/expérimente en des concepts, des formes minérales. Seuls des esprits éclairés, comme Goethe, s'élaborent vers en haut aux formes formatrices, à la morphologie des plantes, à la métamorphose. Là se transforment les formes. Mais l'avis ordinaire demeurant encore aujourd'hui vit seulement dans les formes minérales solides.



Mais quand maintenant le Je élabore ces formes, lorsqu'il se les élabore vers le haut, que se passe-t-il ? Oui, alors la vie spirituelle devient la vie de l'esprit consciente, l'un des domaines de l'organisme social triarticulé. La vie spirituelle est ce que le Je forme, en ce qu'il s'élabore lui-même intérieurement. Toute la vie spirituelle est donc élaboration formatrice intérieure du Je. Ce que le Je gagne du règne minéral et remanie à nouveau en art, religion, science et ainsi de suite, c'est monde spirituel, c'est du règne minéral remanié, du domaine spirituel.

90

Qu'est-ce qui apparaît maintenant parce que le corps astral, qui est donc dans des profondeurs inconscientes chez la plupart des humains, a en fait toujours la tendance, à devenir toutes les formes de plantes possibles ? Si vous remaniez ce qui vit là dans le corps astral, lorsque cela rayonne s'élevant en des formes demi-instinctives, demi-conscientes, dans la conscience, qu'apparaît-il alors ? Alors apparaît le domaine du droit ou de l'État.

Et quand vous ce qui, qui est maintenant retourné à l'intérieur de la vie extérieure, à ce que l'humain vit dans le corps éthérique de l'animalité, lorsque vous saisissez cela, qui est là d'humain à humain, alors vous obtenez le troisième domaine de l'organisme social triarticulé. Si nous restions seulement plantés chez le corps éthérique, comme il nous est disponible, par notre naissance, alors nous aurions dans ce corps éthérique seulement la tendance à être bientôt un âne, bientôt un bœuf, bientôt une vache, bientôt un papillon, bientôt être l'un ou l'autre, nous reproduirions tout le monde animal. Seulement, nous ne reproduisons pas purement le monde animal, mais nous retravaillons le corps éthérique comme humains. Nous faisons cela dans la vie sociale, en ce que nous vivons ensemble. Lorsque nous nous tenons vis-à-vis d'un âne, le corps éthérique veut devenir un âne, lorsque nous nous tenons vis-à-vis d'un humain, on ne peut pas absolument dire, sans formuler un profond outrage, dire que l'on voudrait là aussi devenir un âne. N'est-ce pas, lorsque l'on se tient devant un humain, ça ne va pas, au moins dans la vie normale, là on doit devenir autre chose. J'aimerais dire, là on voit la transformation, et là agissent ces forces, qui jouent dans la vie économique. Ce sont les forces, lorsque l'humain se tient vis-à-vis de l'humain dans la fraternité. En cette façon de se faire face fraternellement, œuvrent les forces, qui sont maintenant élaboration du corps éthérique, ainsi de par l'élaboration du corps éthérique, apparaît le troisième domaine, le domaine de l'économie/de la gestion.

91

Règne animal : corps éthérique – domaine économique

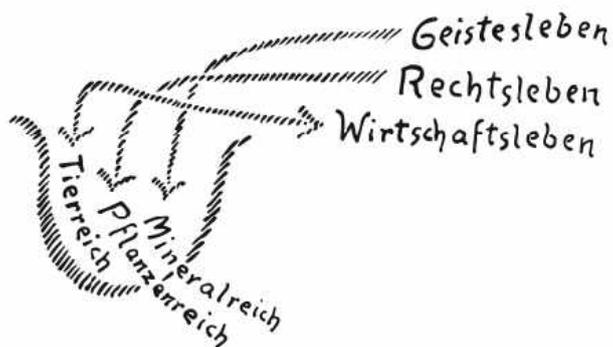
Règne végétal : corps astral – domaine du droit ou d'état

Règne minéral : Je – domaine spirituel

Et ainsi que l'humain est pendant d'un côté par son corps éthérique avec la vie animale, ainsi il est pendant d'un autre côté, dans l'environnement extérieur, ensemble avec le domaine économique de l'organisme social. Nous pouvons dire : là, l'humain est vers l'intérieur, c'est-à-dire spirituellement, vu vers l'intérieur ; tout d'abord vu du corps physique vers le corps éthérique, nous trouverions, lorsque



nous pénétrons dans l'humain, le règne animal. Lorsque nous sortons, dans l'environnement, nous trouvons la vie économique.



Lorsque nous pénétrons dans l'humain et recherchons, ce qu'il est par son corps astral, alors nous trouvons le règne végétal. Dehors, dans la cohabitation sociale le règne végétal répond à la vie de droit. Lorsque nous pénétrons dans l'humain, nous trouvons le Je correspondant au règne minéral. Dehors dans

92

l'environnement, répondant au minéral, la vie spirituelle. Ainsi que l'humain dans sa constitution est pendant avec les trois règnes naturels. En ce qu'il travaille à tout son être, il devient un être social.

Voyez-vous, on ne peut pas du tout arriver à une compréhension du social, si l'on n'est pas en situation de monter au corps éthérique, corps astral et Je, car on ne reçoit aucun rapport de l'humain avec le social, si l'on ne monte pas. Lorsque l'on part de la pure science de la nature, là on reste planté au « human instinct for mimicry » (NDT : « instinct humain à l'imitation » - https://books.google.fr/books?id=qtSF8UV7L_gC&pg=PA30&lpq=PA30&dq=%22human+instinct+for+mimicry%22+HUXLEY&source=bl&ots=3lggiBSviQ&sig=ACfU3U3sfXMje6UOnR5Db2eM-2UB9YKc6g&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwjYopzd0NfwAhWPsBQKHxbJA28Q6AEwAXoECAEQAQ#v=onepage&q=%22human%20instinct%20for%20mimicry%22%20HUXLEY&f=false), au patrimoine d'imitation ; on ne peut pas plus loin, on fait du monde entier un enfantillage en pensée, parce que l'enfant a encore le plus souvent en lui des forces naturelles. Veut-on monter plus loin, alors on a besoin justement du discernement dans la science de l'initiation, que l'humain est pendant avec le corps éthérique par le règne animal, avec le corps astral par la plante, avec le Je par le minéral, et qu'il atteint/obtient la vie spirituelle par ce dont il est redevable à l'observation du minéral, atteint/obtient la vie de droit et d'état par la transformation de ce qu'il porte d'instincts profonds, a de parenté à l'environnement du règne végétal, que ce profond instinct correspond à la vie de droit et d'état. C'est pourquoi la vie étatique a tout d'abord tant d'instinctif, si elle n'est pas traversée avec des flux de science spirituelle du droit. Alors, nous avons le domaine économique, qui prit fondamentalement, est transformation de chacune des expériences intérieures qui sont vécues dans le corps éthérique.

Seulement ces expériences/vécus ne sont pas à peu près élevées de dedans vers dehors par la science de l'initiation, car Huxley ne vient pas d'une manière quelconque, par la science de l'initiation, à fonder le rapport/pendant de l'humain avec la vie de l'économie, mais il observe l'extérieur, il observe ce qui est là dehors



corps éthérique, règne animal, lui est non clair. Il observe ce qui est extérieur. Là, il ne peut toutefois aller plus loin que jusqu'à ce qui est le plus primitif, l'élémentaire, la force d'imitation.

Nous en voyons que, si les humains voulaient continuer, à partir de la science de la nature, à gagner une pensée sociale, ils resteraient plantés à des absurdités, et il devrait apparaître quelque chose de tout à fait terrible. Il devrait apparaître une vie sociale [206] de par toute la Terre, qui apporterait les conditions les plus primitives, qui reconduiraient l'humanité à une cohabitation infantine. Le mensonge deviendrait de proche en proche une évidence, pour la raison toute simple que les humains ne pourraient pas autre chose, quand aussi ils le voudraient. Ils seraient âgés de trente, quarante, cinquante ans, certains même encore plus vieux, mais devraient se comporter, s'ils voulaient seulement saisir avec la conscience ce qui s'en suit de la science de la nature, comme des enfants. Ils ne pourraient développer que les instincts d'imitation. On a donc aujourd'hui vraiment diversement la sensation que seuls les instincts d'imitation sont développés. Nous voyons là, comment de nouveau n'importe où, un nouveau mouvement de réforme radicale surgit. Mais il n'a en fait en soi que les instincts d'imitation d'un quelconque philistin d'université. Et ainsi beaucoup de ce qui se comporte actuellement illustre, lorsqu'on l'éclaire avec les mots courants hypocrites, se comporterait tout autrement à la lumière de la façon de voir initiatique. [Mais aujourd'hui, on comprend en fait seulement autant du monde, que ce qui peut être vu par la façon de voir initiatique, quand on ne veut pas progresser de la science ordinaire officielle à la science de l'initiation, à la science qui crée à partir des impulsions intérieures de l'être-là (NDT Dasein)].

Triarticulation sociale comme répercussion sur corps physique, éthérique et astral

Source [GA 199] p. 213-223, 2/1985, 04.09.1920, Dornach - Conférence devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. v. 03/20241205

[213] Si nous regardons sur ce que l'humain tel qu'il est aujourd'hui est dans une certaine mesure en arrière/à reculons, à l'encontre de la nature, ainsi nous trouvons : il est fondé avec son corps éthérique dans le monde animal, avec son corps astral dans le monde des plantes, avec son Je dans le monde minéral. Mais il transforme déjà ceux de ses membres existants, il transforme son corps éthérique, et par cela apparaît autour de lui dans la vie en commun humaine, ce dans quoi il est de nouveau fondé avec son corps éthérique dans la vie extérieure, dans l'organisme social : la vie de l'économie. Il est fondé avec son corps astral dans le domaine du droit dans l'organisme social, et il est avec son Je dans le domaine de l'esprit de l'organisme social. Nous nous tenons donc comme humains d'un côté "articulés ensemble" avec les trois règnes de la nature, et nous tenons de l'autre côté comme humains "articulés dedans" dans la vie sociale d'après ses trois différents membres,



le membre d'esprit, le membre de droit et le membre d'économie.

Corps physique

Corps éthérique : monde animal domaine de l'économie

Corps astral : monde végétal domaine de droit

Je : monde minéral domaine de l'esprit

Nous devons maintenant nous situer sur un sol complètement plus clair de notre mode de représentation, pour approfondir encore plus le discernement que nous gagnons en cela. Saisissons volontiers cela que par la

95

transformation que nous accomplissons dans les vies terrestres successives, par la transformation du corps éthérique, du corps astral, du Je, la vie sociale est effectuée dans son articulation/membrement. Donc, quand nous orientons le regard ainsi, alors nous trouvons dans une certaine mesure ce que l'humain apporte de lui-même par son articulation afin qu'apparaisse la vie sociale. Mais maintenant, la vie sociale agit à nouveau en retour sur lui, sur l'humain. J'aimerais dire, nous avons contemplé jusqu'à présent le côté de volonté de la vie sociale, nous avons contemplé comment elle apparaît, la vie sociale, comment elle s'écoule de l'articulation de la nature humaine. Mais elle est donc alors là, quand elle s'est écoulée ! Donc, il coule le domaine de l'économie du corps éthérique ou de la transformation du corps éthérique, il coule le domaine de droit du corps astral, il coule le domaine de l'esprit de la transformation du Je, mais en ce que se soit alors écoulé, ce domaine de l'esprit est, ce domaine de droit est, ce domaine de l'économie est, sont ces trois domaines donc des réalités, et alors ils agissent à nouveau en retour sur les humains. Donc, l'humain les sort tout d'abord de lui, et ils agissent à nouveau sur lui en retour.

Cette deuxième sorte de synergie des humains, nous devons aussi la considérer. C'est ainsi que nous pouvons dire, c'est plus à partir du côté de la perception. Ce que nous avons regardé ici fut plus [215] du côté de la volonté, comment l'humain effectue la triarticulation. Maintenant, nous voulons aller davantage du côté de la perception, quelles impressions apparaissent là, en ce que l'environnement de l'humain agit à nouveau en retour sur l'humain. Et là, il se montre à l'observation que le domaine de l'esprit réagit sur le corps physique de l'humain (voir prochain schéma), toutefois de manière seulement dans un degré très limité, sur le corps physique dans la présente vie terrestre. Nous pouvons certes constater à un certain degré que l'humain, en ce qu'il se développe avec une affinité à son environnement, prend quelque chose de cet environnement

95

aussi loin que c'est le domaine spirituel. L'humain grandit-il dans une certaine atmosphère d'art, on peut le voir, lorsqu'on a une sensation, à la physionomie, on peut le voir, quand il grandit dans une atmosphère philistineuse, à la physionomie. Mais c'est, aimerai-je dire, quand même quelque chose qui est justement seulement une toute fine nuance de vie. En gros/tout nous pouvons dire : ce n'est pas ainsi que le corps physique de l'humain montre une grande influence par l'environ-



nement du domaine de l'esprit en rapport avec sa formation/son façonnement. D'autant plus importante est cette influence pour les prochaines vies terrestres. C'est toutefois ainsi que nous porterons fortement cette physionomie dans les prochaines vies terrestres, qui provient de l'environnement spirituel dans cette vie terrestre. Et ainsi, comme nous regardons maintenant, comment nous avons maintenant notre physionomie, c'est essentiellement le résultat de l'influence du domaine de l'esprit, dans lequel nous étions dans la précédente vie terrestre. On peut déjà, lorsque l'on a une sensation pour cela, lire du visage d'un humain, dans quel environnement il fut en de précédentes vies terrestres, quand seulement cela aussi, aimerai-je dire, est possible dans un certain sens général. De ces choses proviennent aussi certaines divergences, qui se présentent en vis-à-vis parfois à nous bien fortement dans la vie humaine.

Considérez une fois maintenant, disons qu'un humain descend en rapport à sa vie terrestre précédente d'une famille finement accordée et grandit maintenant dans une famille rude, alors il porte cette fine nuance de vie, de laquelle j'ai parlé précédemment, quand aussi, j'aimerai dire, de manière insignifiante, dans son visage. Peut-être porte-t-il fortement tout de suite dans son visage, ce qu'il a apporté avec lui de sa vie terrestre précédente. On comprend là souvent seulement à partir de ce contexte, comment cela arrive, qu'un rude gars puisse parfois avoir un visage tout fin.

97

Les choses sont parfois justement en un rapport absolument compliqué dans la vie humaine.



Vous direz maintenant : oui, mais l'humain ne prend quand même pas son corps physique avec lui pour la prochaine vie terrestre, il le dépose donc. – C'est le cas en rapport avec la matière, mais je voudrais donc reprendre encore une fois, ce que j'ai dit voici quelque temps. Ce que vous voyez en fait comme le corps physique dans sa forme, ce n'est donc pas l'organisme physique de l'humain, c'est justement la forme (voir dessin). Et dans cette forme est seulement « en-articuler » la matière. Elle est saisie par la forme, et la forme est quelque chose d'absolument spirituel, et je pense à cette forme, si maintenant je parle de l'influence du domaine spi-



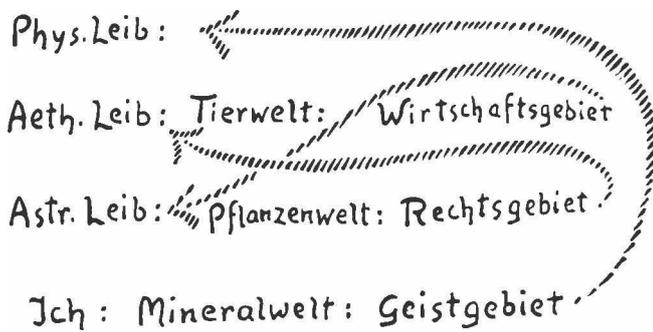
rituel sur le corps physique. Ce qui sera déposé, ce ne sont donc que les petites parties matérielles, qui sont « en-articulées ». Mais la forme que l'humain a, ne sera pas déposée, mais agit dans la prochaine vie – notamment ce que l'humain développe par l'agilité et la mobilité de ses membres, ses mains et bras, ses pieds et jambes –, cela se fait jour dans la formation de la tête de la prochaine vie.

Donc l'organisme physique porte absolument ses traces dans la prochaine vie terrestre, et les porte dedans d'après la mesure onnée du domaine de l'esprit l'environnant dans cette vie terrestre.

Par contre, le domaine de droit agit en retour sur le corps éthérique (voir le prochain schéma). Chez lui c'est toutefois ainsi, qu'après la mort, pendant que le corps physique, donc ce qui est matériel au corps physique – pas la forme – passera à la terre, passera au cosmos, se dissoudra dedans ; mais ce qui agit en lui

98

comme forces, cela se porte par-dessus dans la prochaine vie terrestre, agit au moins par-dessus dedans. Mais cela n'agit pas seulement sur la prochaine vie terrestre; là ça agit même, comme on peut le savoir empiriquement de la science de l'esprit, à un très faible degré. Pendant que la forme du corps physique agit fortement dans la prochaine vie terrestre et avec cela tout ce que le corps physique s'est conquis du domaine spirituel, qui l'entoure, ce qui dans le corps éthérique provient maintenant du domaine de droit, agit avant toutes choses sur le cosmos. Et cela est une très importante découverte, que fait la science de l'initiation.



Nous vivons dans le monde. Nous avons par la façon et la manière dont nous sommes placés dans le monde, une certaine constitution d'âme. Nous nous tenons donc vis-à-vis des humains, avec lesquels nous entrons en contact dans la vie, d'après des concepts de droit ou des concepts et des sensations, qui sont semblables aux sensations de droit. Cela donne à notre âme une certaine configuration. Parlé grossièrement, je me tiens ma foi dans la vie dans un certain rapport à dix humains, un humain, je l'aime, l'autre, je le hais, le troisième m'est indifférent, du quatrième je suis dépendant, le cinquième est

99

dépendant de moi et ainsi de suite. Ainsi de différentes manières sont configurés mes droits et obligations vis-à-vis de ces dix humains. Mais cela se décharge comme une constitution d'âme en moi, non pas de manière superficielle, mais la teneur en/de sensation de mon âme dépend de cela. Ce se-tenir-là-dedans du point de vue du domaine de droit dans la vie sociale, cela donne à mon corps



éthérique une certaine configuration, qui maintenant, lorsque je meurs, se transporte dans le cosmos. Ce qui là oscille dans mon corps éthérique, cela pulse plus loin dans le cosmos, quand le corps éthérique est séparé de moi, et cela continue à montrer là ses vagues.

De telles choses ne sont malheureusement pas observées de ce que l'on nomme aujourd'hui science. De ce fait, cette science n'a pas de conscience des pendants intimes de la vie humaine avec la vie cosmique. La façon et la manière, dont aujourd'hui sur la Terre vent et temps se déroulent, comment donc le rythme de notre climat extérieur se déroule, sont le balancement de rythmes qui ont été essentiellement déterminés par la vie de droit dans l'organisme social de temps anciens. L'humain se tient une fois avec la réalité extérieure, aussi la réalité naturelle, dans une certaine relation. Et il est nécessaire de comprendre que ce qui se développe autour de nous comme domaine du droit n'est pas quelque chose de purement abstrait, que les humains fondent, qui apparaît et disparaît de nouveau, mais ce qui est tout d'abord idéal, ce qui vit dans le domaine de la vie de droit, cela vit dans un futur temps de l'être de la Terre dans l'atmosphère, dans les pulsations, dans toute la configuration, dans les mouvements de l'atmosphère.

Compris correctement, cela donne à l'humain une sensation de son rapport/pendant avec toute la vie terrestre. Cela lui laisse d'abord apparaître, combien il est important, qu'il développe telle ou telle vie du droit, une bonne, une mauvaise vie de droit. Tout ce qui est physique vient originellement de quelque chose d'ordonné spirituellement

100

ou de non ordonné spirituellement. La science de l'esprit doit justement tendre à ce que l'humain ait un rapport de développement conscient, vivant, plein avec le cosmos.

Comment est-ce donc aujourd'hui ? Nous sommes arrivés, dans notre temps présent de décadence, à ce que nous englobons la nature avec des concepts abstraits, fondons une science de la nature, qui ne contient rien de ce qui vit dans l'humain, qui donne un contenu, qui au fond n'est pas le contenu de la vie humaine. Et ce que l'humain éprouve à l'intérieur se tient sans rapport avec ce qui se passe dehors. Cela se tient d'un côté.

De l'autre côté l'humain devrait, j'aimerais dire, tout à fait séparé de ce savoir de la nature, qu'il développe, développer une sorte de conscience de Dieu ou une conscience de son rapport avec le Dieu. Les deux choses ne veulent pas du tout avoir à faire ensemble, ne peuvent d'ailleurs rien avoir à faire ensemble de la manière dont elles se sont développées jusque dans le présent. Par contre, la science de l'esprit nous montre, comment dans le détail très concrètement l'humain ne dépend pas seulement du monde entier, mais comment lui-même collabore. On voit, de ce qui apparaît, comment il vivait dans des vies terrestres antérieures. Nous fondîmes, en des vies terrestres antérieures, des systèmes de droit. Maintenant nous avons une météo particulière, vent et semblable, des décennies avec telle ou telle configuration : nous éprouvons maintenant dehors dans l'atmosphère, ce que nous avons fondé tout d'abord/une première fois comme ordre de droit. Là grandit l'hu-



main dans sa conscience ensemble avec ce qui est dans son environnement. Là on ne parle pas seulement en général abstraitement alentour, que l'humain a en son intériorité une conscience de Dieu et qu'il forme une unité avec le monde extérieur, mais là on apprend à reconnaître dans le détail, comment cette unité est formée, comment l'humain conflue avec ce qui est dans tout l'univers.

100

Considérez quand même seulement une fois, ce que l'on saurait de l'humain, si l'on n'avait aucun pressentiment de ce que c'est le sang de sa tête qui coule par ses jambes, si donc on ne contemplait pas toute la circulation, aussi loin qu'elle est enclose dans la peau. Mais de la même manière dont on n'ose pas, disons, observer la tête pour elle-même et ne pas saisir des yeux le rapport avec le reste de l'organisme, de la même manière on n'a pas la permission de regarder l'humain pour lui-même dans une vie terrestre, mais on doit observer la circulation de la métamorphose. Ce qui est une fois un ordre de droit sociospirituel, cela devient une autre fois, bien sûr en des temps placés loin de cela, un ordre naturel, et l'on peut voir à l'aide de la science de l'esprit, comment l'ordre de droit spirituel idéal d'une fois est en rapport avec l'ordre atmosphérique, naturel de l'autre fois.

Lorsque ces choses se développent ainsi, que par cela, le ressentir humain de son « se tenir dans le monde » s'approfondira, [220] l'humain se sent comme une unité avec le monde, alors interviendra de fait cette nécessaire, cette indispensable réconciliation de science et religion, qui pour la construction de notre vie sociale est absolument nécessaire.

Comme le domaine du droit agit sur le corps éthérique, le domaine de l'esprit sur le corps physique, ainsi le domaine de l'économie agit sur le corps astral, et nous pouvons dire que le domaine économique agit tout de suite sur ce plus intérieur de la nature humaine ! Vous devez différencier : apparaître, le domaine de l'économie le fait à partir du corps éthérique, mais lorsqu'il agit en retour sur l'humain, alors il agit en retour sur le corps astral. La rétroaction est une autre que celle qui part de l'humain. On ne peut pas se construire ces choses purement schématiquement, mais on doit les ressortir de l'observation empirique. Et tout de suite parce que

102

le domaine de l'économie agit sur le corps astral, tout de suite par cela, cette fraternité qui devrait donc être portée dans le domaine économique est portée par la porte de la mort, car le corps astral sera emporté par l'humain durant un temps.

Et ce qui est fondé là par la fraternité dans l'âme humaine, cela est introduit par la mort dans le monde spirituel et agit en tant que tel plus loin. Si bien que ce qui a déjà été abordé par moi par d'autres points de vue apparaît tout de suite à nouveau au premier plan par ce point de vue.

Le domaine l'économie, donc la façon et la manière, comment l'humain avec des/les autres se forme en associations les bases pour des jugements économiques et des faits économiques, cela agit en retour sur le corps astral de l'humain, et cela façonne le corps astral de l'humain, et en fait l'humain porte cette formation du corps astral qu'il conquiert de la fraternité de la vie économique par delà la mort.



On n'a pas la permission comme idéaliste ou du tout comme mystique de faire particulièrement attention étroitement à la vie de l'économie, car on peut tout de suite développer la fraternité dans la vie économique comme nous l'avons souvent expliqué. Et ce qui là est amené dans l'apparente vie matérielle comme spirituel est ce que tout de suite l'humain se conquiert pour son règne le plus haut. Ce qu'il fonde dans le domaine de l'esprit, cela, il le tire du règne minéral, c'est quelque chose, qu'il a au [221] fond dans ses talents/dispositions, qu'il s'apporte avec lui par sa naissance. Mais ce qu'il porte dans le domaine économique, c'est ce qui se couple/rassemble si fort avec l'âme, qu'il le porte au travers par sa mort.

C'est déjà ainsi, que nous devons dire : oui, là les gens croient être des idéalistes ou des mystiques et devoir dédaigner la matière, mais on n'est pas idéaliste en ce que l'on dédaigne la matière, mais on est idéaliste en ce que l'on sait spiritualiser la matière.

103

Corps phys

Corps éthérique	Monde animal	Dom. économie	Corps astral
Corps astral	Monde végétal	Dom. Droit	Corps éthérique
Ich	Monde minéral	Dom. esprit	Corps physique
		Côté volonté	Côté perception

Et se tenir en face à la vie de l'économie en fausse ascèse, la dédaigner, y faire peu attention, ce n'est pas ce dont il s'agit, mais ce dont il s'agit est de façonner cette vie de l'économie ainsi que l'esprit lui appose partout son tampon, ainsi que tout de suite ce domaine de l'économie de l'organisme social soit un domaine transspiritualisé, imprimé par l'humain. C'est aussi de cela qu'il s'agit essentiellement pour l'avenir. Et en petit, n'est-ce pas, cela se fait déjà valoir en ce que – je l'ai déjà une fois évoqué –, que les humains croient être idéalistes, croient être spirituels, lorsqu'ils s'interdisent le tribut du matériel à l'esprit et pensent : ce n'est pas nécessaire d'apporter pour le spirituel ceci ou cela vraiment en sacrifice ! Le spirituel est donc justement le spirituel – disent-ils –, on doit le chéri hautement, on ne doit pas le tirer dans la poussière en ce que l'on apporte en sacrifice pour l'esprit quelque argent ! À cause de cela on est un vrai idéaliste quand on se dit : oui je vénère l'esprit, mais je tiens ma poche fermée et ne fais rien pour le soin de la vie spirituelle. — On dédaigne la matière, on dédaigne avant toute chose le pire de la matière, l'ahrimanien de la matière, on ferme si fortement la poche, afin que rien ne puisse en sortir pour le soin de la vie de l'esprit. Ce sont des choses, qui quand même sont aussi un peu en rapport avec la mentalité, qui chez les idéalistes et mystiques surgit si facilement. La matière est dédaignée, au lieu qu'elle soit transspiritualisée.

104

Oui, dédaigner la matière, d'où cela vient-il ? Parce que les idéalistes et mystiques sont souvent les plus forts matérialistes, parce qu'ils ont si domptés par la matière, qu'ils n'arrivent vis-à-vis d'elle à rien d'autre qu'à seulement s'y rêver dans un dédain. Ils se rêvent donc seulement dans un dédain. Et ainsi ils dédaignent la matière, parce qu'ils n'arriveraient eux-mêmes à rien vis-à-vis d'elle, parce qu'elle est



fichée si profondément en eux.

On doit bien se rendre clair sur comment dans notre temps, certaines sensations, impressions existent, qui sont en fait des masques. Et maint, qui aujourd'hui se pavane comme mystique est en fait seulement matérialiste, comme je cherchais justement à l'expliquer aussi en ces semaines à partir d'autres points de vue. Mais vous voyez avant toutes choses à nouveau de ce que j'ai essayé de vous apporter à proximité, comment par la science de l'esprit le sentiment de connexité/d'appartenance commune de l'humain avec le monde peut s'éveiller et devenir toujours et toujours plus intense. C'est nécessaire dans le présent !

En fait, l'humain l'a amené jusqu'à un certain point de son développement, parce qu'il n'avait rien à faire pour cela ; nous sommes sortis nous-mêmes dans l'évolution de la Terre des origines de l'existence terrestre. Là des êtres divins-spirituels ont pris soin de nous au début de l'évolution de la Terre, là ils ont déjà « en-articulé » à l'organisation terrestre le sol, le climat et finalement même la vie spirituelle ; car vous savez, que de grands maîtres étaient là dans les mystères, lesquels maîtres eux-mêmes à nouveau étaient les dieux. Si bien que rien d'humain n'a été sauvé, mais du divin a été adopté. Là, il fut pris soin, par les dieux de tout ce qui d'ordonné, était disponible pour l'humanité. Mais cela est – je vous l'ai montré sous les plus différents rapports – tout cela est, pour l'essentiel, poursuivi en notre temps ; et le catastrophique en notre temps est pendant avec ce que le vieux contenu divin est évaporé, que les humains se créent à partir de soi un nouveau contenu. Ils créent ce nouveau contenu alors

105

pas seulement pour la vie humaine dans le domaine de l'esprit, dans le domaine du droit, dans le domaine de l'économie, mais ils le créent pour ce qui sort de ces domaines jusque dans la vie de la nature. Et l'avenir de la Terre doit être le propre façonnement de l'humain, le souci propre de l'humain.

C'est pourquoi, un humain tel que Spengler a entièrement raison en rapport à l'actuelle vision de l'humanité, quand l'humain ne stimule pas en lui, la source qui peut être créatrice non pas pour la vie du droit ou de l'économie ou de l'esprit, mais doit être créateur à partir de ces domaines pour toute la vie terrestre, aussi pour la vie terrestre naturelle. Car alors civilisation ne va pas à la barbarie la seule, comme déjà aujourd'hui Spengler démontre scientifiquement, mais son déclin vient au-devant de toute la Terre, elle n'atteint pas son but. Puissent donc les humains s'imprégner avec cette conscience, que ce que qui se passe dans l'avenir de l'évolution terrestre, dépend de l'humain lui-même. Alors de cette sensation pourrait provenir la forte impulsion, qu'aujourd'hui serait nécessaire, pour faire passer l'absolument déclinante ordonnance de la Terre de nouveau en une ordonnance terrestre ascendante, pour interpeler les âmes sommeillant, qui ne veulent pas voir, ce qui en fait va de soi, pour transformer ces âmes sommeillant en des âmes éveillées.

[Car nous avons aujourd'hui besoin d'une humanité éveillée, et une humanité veillante est unique et seule celle, qui mesure l'ampleur, de ce qui se passe autour d'elle, et qui aussi connaît les tâches qui résident dans le cours de l'évolution hu-



maine et en rapport desquelles l'humanité est dans le présent justement placée en de fortes épreuves.]

106

Où l'organisme social propulse un non-sens

Non seulement les auteurs cités jusqu'ici Meray et Schäffle ont comparé le social à un organisme, mais aussi d'autres auteurs comme Kjellgn, Spencer, Wilson, Jaffg et Uexküll. Rudolf Steiner s'intéresse aussi à ces auteurs. Contrairement aux positions précédentes sur Meray et Schäffle, il n'en reste cependant pas à une courte distanciation. Rudolf Steiner détaille les raisons de son rejet.

Quiconque insiste pour parler aujourd'hui d'un organisme social fait bien d'étudier ces citations en profondeur. D'une part, cela clarifie les raisons pour lesquelles le discours sur l'organisme social est aujourd'hui si confus. Ces citations jettent d'autre part un éclairage nouveau sur ce que Rudolf Steiner lui-même entendait par organisme social, non seulement en 1919 pendant le mouvement des triarticulation, mais aussi en 1922 dans son cycle de conférences sur la science économique. Un passage clé à cet égard est la citation de 1918 intitulée «Un pur organisme social comme le plus grave Wilsonisme» à la page 146.

Mise en garde

Mes titres ne reflètent pas toujours le point de vue de Rudolf Steiner, mais en partie le point de vue des auteurs critiqués par Rudolf Steiner. Afin d'éviter toute confusion, nous avons placé le nom de l'auteur dans le titre.

107

État comme cellule de la plante monde, humain comme soies pour l'état

Source [GA 175] p. 339-355, 2/1982, 01.05.1917, Berlin
Trad. F. G. v. 03/20241206

Voyez-vous, on doit aborder beaucoup dans le présent avec une certaine affliction, même si jamais aussi cette affliction ne doit être ce qui rend abattu, mais au contraire, ce doit être quelque chose qui peut rendre apte et mûr pour le travail, l'aspiration au présent. En ces semaines, il est paru un livre, et j'aimerais dire, lorsque ce livre me vint dans la main, j'eus l'impression que j'aurai aimé au plus haut point me réjouir sur ce livre, que j'aimerais bien me réjouir. Car il est écrit par un homme qui appartient aux peu nombreux qui pourraient être intéressés pour nos efforts de science de l'esprit, et chez qui l'on voudrait souhaiter qu'il puisse laisser fluer dans son travail spirituel propre ce qui ressort des efforts en science de l'esprit.

Je pense au livre : « L'état comme forme de vie » de Rudolf Kjellén, chercheur sur l'État et économiste politique suédois. Lorsque j'eus lu le livre, je peux dire, j'éprouvais de la nostalgie, car je pouvais voir à un esprit qui comme je l'ai dit, pouvait être intéressé pour les efforts spirituels-scientifique, combien loin sont encore éloignée ses pensées des pensées dont le présent aurait besoin avant toute



chose, qui avant tout dans le présent auraient besoin de gagner une forme, afin qu'elles puissent entrer dans le cours d'évolution de ce présent. Kjellén essaye d'étudier l'État, et l'on reçoit la sensation/le sentiment qu'il ne dispose nulle part de représentations, d'idées qui le mettent en mesure maintenant vraiment de résoudre sa tâche même

108

de très loin, oui, d'approcher d'une manière quelconque la solution de cette tâche. C'est bien une impression affligeante – que donc, comme dit, n'a pas le droit d'abattre, mais au contraire forger les forces, lorsque l'on doit se confronter en vérité au temps –, c'est une affligeante impression, de devoir dans une certaine mesure faire toujours à nouveau de telles découvertes (...)

Et maintenant, je suis suffisamment avancé pour pouvoir revenir en quelques mots sur le livre de Kjellén « État comme forme de vie ». Ce livre est tout à fait étrange, déjà étrange à la base, car son auteur s'efforce par toutes les fibres de son âme, de se mettre au clair : Qu'est-ce donc en fait que l'État ? – et comme il n'a pas du tout confiance à l'avoir représentatif et idéal humain, pour fixer quelque chose sur la question, sur le problème : qu'est donc en fait l'État ? – Certes, il dit toute sorte de belles choses, qui, comme je l'ai vu, sont admirées des critères du présent ; il dit toute sorte de belles choses, mais ce qui doit devenir conscient, pour le salut de l'humanité, il ne le pressent pas une fois.

Voyez-vous, je peux vous mentionner un point de vue principal. Une fois se demande du reste ce Kjellén : oui, comment est le rapport de l'humain particulier à l'État ? – et alors qu'il veut se former une idée, une représentation sur cette question, là lui vient aussitôt quelque chose en travers de son chemin. Il veut donc représenter l'État comme quelque chose de réel, comme quelque chose d'entier, comme quelque chose, aimerait-on dire, qui est vivant ; allons, disons comme un organisme, tout d'abord comme un organisme. Beaucoup ont déjà représenté l'État comme un organisme, alors ils avançaient toujours à tâtons autour de la question, qui émerge aussitôt : oui, un organisme est constitué de cellules ; quelles sont donc les cellules de cet État ? Ce sont les humains individuels ! – Et Kjellén pense à peu près aussi ainsi : l'État

109

est un organisme, tout comme l'organisme humain ou l'organisme animal est un organisme, et comme l'organisme humain est constitué de cellules, alors justement l'État de cellules individuelles aussi.

On ne peut ériger d'analogie plus trompeuse, plus grave, plus mauvaise ! Car lorsque l'on construit une pensée sur cette analogie, l'humain ne peut jamais parvenir à son droit. Jamais ! Pourquoi donc ? Voyez-vous, les cellules, qui sont dans l'organisme humain, se font frontière les unes les autres, et justement dans ce limiter les unes les autres réside quelque chose de particulier. Toute l'organisation de l'organisme humain dépend de cette contiguïté. Les humains dans l'État ne sont pas contigus comme les cellules individuelles. Il ne saurait pas du tout être parlé de cela. La personnalité humaine est très éloignée d'être quelque chose dans l'État comme les cellules dans l'organisme. Et quand on a besoin de comparer



l'État à un organisme, alors on doit se mettre au clair que l'on tape certainement tout à fait à côté terriblement, tape à côté avec toute science de l'État, lorsque l'on ne voit pas que l'humain individuel n'est pas une cellule, mais n'est que ce qui peut porter l'État, est lui-même ce qui est productif, pendant que les cellules ensembles forment l'organisme et en leur totalité fixent/définissent ce dont il s'agit. À cause de cela l'État contemporain, où l'esprit de groupe n'est plus comme dans les anciens temps, ne peut plus jamais être tel que ce qui le fait avancer ne peut être porté par quelque chose d'autre que par des individualités humaines particulières.

Mais ce n'est jamais à comparer avec la tâche des cellules. En général, il est indifférent avec quoi on compare quelque chose, on doit seulement, quand on en appelle à quelques comparaisons, comparer correctement ; les comparaisons ont en quelque sorte de la valeur, mais elles ne doivent pas aller aussi loin que la comparaison de

110

Kjellén. Il peut très bien comparer l'État avec un organisme, il pouvait aussi le comparer avec une machine, cela ne nuirait pas, ou par exemple avec un couteau de poche – là se laissent aussi trouver des atomes crochus – on doit seulement, lorsque l'on conduit la comparaison, faire la chose correctement. Mais jusqu'à ce degré, les gens ne connaissent pas du tout les structures fondamentales de la pensée, pour qu'ils puissent envisager une telle chose.

Donc, laissons-lui le droit de comparer l'État avec un organisme. Alors, il doit seulement rechercher les cellules correctes ; et alors, les cellules correctes, si on veut maintenant vraiment comparer l'État avec un organisme, ne peuvent pas être trouvées. Il n'a tout simplement pas de cellules ! Si l'on va à la chose avec une pensée conforme à la réalité, la pensée ne se laisse tout simplement pas mener. Je veux seulement vous rendre clair, compréhensible, que l'on peut conduire de telles pensées que si l'on pense abstraitement comme Kjellén, mais aussitôt que l'on pense conformément à la réalité, ainsi on bute, parce que les pensées ne s'enracinent pas dans la réalité. On ne trouve pas les cellules ; il n'y a pas de cellules. Par contre, on trouve quelque chose d'autre, quelque chose de tout autre. On trouve que les États particuliers se laissent comparer à peu près avec des cellules ; et ce que les États constituent ensemble sur la Terre, cela se laisse comparer avec un organisme. Alors on arrive sur une pensée fructueuse ; on doit seulement se poser la question : qu'est-ce que c'est comme organisme ? Où peut-on trouver dehors dans la nature quelque chose de similaire, où les cellules de manière semblable interagissent comme les cellules-États particulières avec l'organisme-Terre entier ? – Et là on trouve, lorsque l'on continue, que l'on peut seulement comparer la Terre entière avec un organisme-plantes, pas avec un animal, encore bien moins avec un organisme-humain – seulement avec un organisme-plantes.

111

Pendant que ce que nous avons dans la science extérieure s'occupe avec de l'inorganique, avec le règne minéral, on doit penser vers le haut dans le règne des plantes lorsque l'on veut fonder une science de l'État. On n'a pas besoin d'aller jus-



qu'au règne animal, pas plus jusqu'à l'humain, mais on doit au moins se rendre libre de la pure pensée minérale. Mais chez de tels penseurs, cela en reste là ; ils ne se libèrent pas de la pensée purement minérale, de la pensée scientifique. Ils ne pensent pas vers le haut jusque dans le règne des plantes, mais appliquent seulement les lois, qu'ils ont trouvées dans le règne minéral, sur l'État et appellent cela science de l'État.

Oui, mais voyez-vous, pour trouver une telle pensée féconde, on doit justement s'enraciner avec toute sa pensée dans la science de l'esprit. Alors on arrivera aussi à se dire, ainsi l'humain s'élève avec tout son être comme une individualité au-dessus, hors l'État ; il s'élève donc dedans le monde spirituel, dans lequel l'État ne peut s'élever. Si donc vous voulez comparer l'État avec un organisme et des humains individuels avec les cellules alors vous devrez, si vous pensez conformément au réel, arriver à un organisme étrange, à un organisme se composant de cellules individuelles, mais les cellules pousseraient de partout par-dessus la peau. Vous auriez un organisme, qui serait saillant par-dessus la peau ; les cellules se déploieraient pour elles-mêmes tout à fait vers le dehors, indépendamment de la vie extérieure. Vous devriez alors vous représenter partout l'organisme comme si des soies vivantes, qui se sentent comme des individualités, poussaient au-dessus de la peau vers dehors. Vous voyez, comme une pensée vivante vous conduit dans la réalité, comment cela vous montre les impossibilités auxquelles on doit trébucher, lorsque l'on veut saisir une quelconque idée qui devrait être féconde. Pas étonnant donc que de telles idées non fécondées par la science de l'esprit n'aient pas du tout

112

de force portante, pour organiser la réalité. Comment devrait-on donc organiser ce qui se répand sur la Terre, lorsque l'on n'a pas de concept de ce que c'est ? On peut donc ainsi promulguer tant de manifestations Wilsoniennes – que sais-je – de groupements interétatiques et ainsi de suite, si cela ne s'enracine pas dans la réalité, alors ce n'est donc que pure parlote. À cause de cela beaucoup de ce qui est fait dans le présent est pure parlote.

Là vous avez un cas, où vous pouvez voir, comme il est immédiatement nécessaire, que la science de l'esprit, avec ses impulsions, peut intervenir dans le présent. C'est donc le malheur de notre temps, que ce temps nôtre, soit impuissant à former des concepts tels qu'ils pourraient maîtriser ce qui est vraiment organique. De cela, il vient naturellement que tout rentre dans le chaos, évidemment tout se mélange chaotiquement. Mais vous voyez maintenant, où résident les causes originelles les plus profondes. C'est pourquoi ce n'est pas un mystère, que de tels livres comme « La vie de l'État » concluent de manière étrange. Pensez une fois, maintenant nous nous tenons à une époque, où les humains veulent tout réfléchir : que doit-on donc en fait faire, pour que les humains puissent à nouveau vivre ensemble sur la Terre, après qu'ils décident toujours plus et chaque semaine plus provisoirement, maintenant, non plus de vivre ensemble, mais de se tuer mutuellement. Comment voulez-vous vivre à nouveau ensemble ? – Mais la science, laquelle veut traiter, comment les humains doivent à nouveau vivre à côté les uns



des autres dans l'État, elle conclut chez Kjellén avec les mots suivants :

« Cela doit être notre dernier mot dans cette recherche de l'État comme forme de vie. Nous avons vu que l'État de notre temps a fait de très rares progrès pour des raisons contingentes et n'est pas encore vraiment devenu conscient d'une tâche de cette sorte. Mais nous croyons malgré tout à un

113

type d'État plus élevé, qui laisse reconnaître un but raisonnable et s'efforcera avec des pas sûrs vers ce but. »

Maintenant, c'est la conclusion. Nous ne savons pas, nous ne sommes pas conscients de ce qui doit devenir ! C'est le bilan d'une pensée intense, pleinement adonnée, c'est justement le bilan d'une pensée, qui avec son âme nage ainsi dans le courant du présent, qu'elle ne peut accueillir le nécessaire en soi.

On doit justement vraiment tenir ces choses à l'œil ; car seulement alors surgit même, aimerais-je dire, l'impulsion, de vouloir absolument acquérir de la connaissance pour ces choses, lorsque l'on prend vraiment ces choses en considération, lorsque l'on sait, quelles forces de propulsion sont dans le présent.

Comme organisme, l'État devrait décapiter les humains

Source [GA 174b] p. 226-229, 1/1974, 13.05.1917, Stuttgart
Trad. F. G. v. 02/20241206

Laissez-moi exposer une expérience réjouissante-non réjouissante. Curieuse pa- 3
role n'est-ce pas ? Mais c'est déjà ainsi. Réjouissante à cause de ce que je dois évo- 4
quer le nom d'un homme qui a accueilli très amicalement mon écrit "Pensées pen-
dant le temps de la guerre", un homme des pays nordiques qui s'intéressa autant
qu'il put aux événements du monde, un politologue/chercheur sur l'état qui est
maintenant à Uppsala, Kjellén. Je ne veux absolument pas égratigner cet homme
ni le critiquer en quoi que ce soit, mais au contraire je le choisis parce qu'il est un
de nos amis. Il a maintenant écrit un livre intéressant dans les derniers temps,
"L'État comme forme vivante/de vie". Là, il veut présenter comment on pourrait
avoir une certaine vision plus profonde de l'État. Oui, là Kjellén tente à nouveau
de gagner une sorte de discernement, comment l'État devrait être un organisme.

114

Pour celui qui maintenant pénètre les choses et qui sait à partir des investigations spirituelles-scientifiques comment une science politique/de l'état devrait être édiflée, s'il devait y avoir une telle science, afin qu'elle puisse être féconde dans la vie pratique d'état, pour lui la lecture des propositions de Kjellén, quand aussi on aime bien l'auteur, est tout de suite une torture, une vraie torture. Pourquoi ? Oui, voyez-vous, Kjellén ne parvient pas à dépasser la question suivante : si maintenant on saisit l'État comme un organisme complet, alors l'humain vit à l'intérieur de l'État. Qu'est-ce qu'alors que l'être humain ? C'est évident : une cellule ! L'être humain serait donc pour Kjellén une cellule de l'organisme État. Le livre de Kjellén est maintenant construit sur cette pensée. L'humain est une cellule de l'État, comme nous avons les cellules en nous et l'État est l'organisme entier qui s'orga-



nise par ses différentes cellules.

Voyez-vous, si on part purement sur des comparaisons - plus ça n'est donc pas -, 3
alors on peut en fait comparer tout avec tout. On peut vraiment en fait défendre 5
logiquement chaque pensée, car lorsqu'on n'en tire aucune conséquence, on peut
également comparer un organisme à un couteau de poche. Mais il s'agit partout
d'avoir un sens pour la pénétration dans la réalité. Mais là, lorsqu'on applique ce
sens au livre de Kjellén on aboutit bien vite au fond d'une impasse, une impasse
bien étrange. Dans un organisme, les cellules sont les unes à côté des autres, et
l'organisme résulte de l'action des cellules ainsi juxtaposées. Or cela ne se laisse
déjà plus appliquer à la collaboration des humains à l'intérieur de l'ainsi nommé
organisme de l'État. Bref, si l'on veut en rester à l'abstraction logique, on peut
écrire un livre relativement épais avec toute pensée riche d'esprit et alors

115

s'adonner à l'idée que ce serait aussi pratique. Mais, pour peu qu'on ait un esprit
des réalités, alors la pensée doit être élaborée plus loin. Elle doit être véritable-
ment immergée dans la réalité, c'est là que réside donc la connaissance. Je vous
recommande la lecture de ce livre, il est représentatif de notre époque. Achetez-
le, lisez-le et éprouvez cette torture dont je vous ai parlé.

Il se joint à cela que vous en jaillira une pensée : qu'est-il permis de comparer à un
organisme si l'on veut appliquer cette idée à la vie sociale de l'humanité ? Eh bien,
c'est la vie de l'humanité sur la terre entière. C'est là seulement qu'on a la permis-
sion de comparer les différents États à des cellules.

La vie de l'humanité sur toute la Terre a la permission d'être décrite comme un 3
organisme et les États particuliers auraient la permission d'être décrits comme 6
des cellules, mais non un État comme organisme et l'humain particulier comme
cellule. Mais avec cela le tout devient absolument seulement ainsi qu'on peut
comparer cette vie étatique à une plante. Jamais à autre chose qu'à un organisme
végétal. Si l'on veut s'en tenir au concept d'organisme, ainsi on devrait prendre
l'organisme, et l'humain devrait se tenir en dehors. Car l'humain se développe
par-dessus hors de toute vie d'États, il ne peut pas se fondre dans l'État comme les
cellules dans l'organisme, mais il doit le dépasser/en sortir. C'est-à-dire qu'il doit
y avoir dans le développement humain des domaines qui ne peuvent aucunement
tomber dans l'État. On verra que l'humain doit atteindre en dehors un domaine
spirituel et qu'il peut seulement, dans son ancrage inférieur avancer dans la vie de
l'État, mais vers en haut dans la vie spirituelle. Et là, c'est intéressant comme
maints chercheurs se sont cassé le nez sur le fait que les humains dans les temps
passés, où les mystères étaient encore là, ont encore su quelque chose de cela. Et
Kjellén lui-même mentionne un livre intéressant, écrit voici cinquante ans

116

par Fustel de Coulanges, "La Cité antique" (http://classiques.uqac.ca/classiques/fustel_de_coulanges/cite_antique/cite_antique.html). Et il arrive, aussi bien l'auteur Fustel de
Coulanges qu'aussi Kjellén, à la chose étrange : qu'était alors l'État antique/ancien
? Qu'était-ce donc ? Là, Coulanges en vient à dire : oui, les anciens États, ils se fon-
daient tous sur le culte. Pourquoi ? L'État était un service divin parce qu'on sen-



tait là encore que l'être humain devait avancer vers en haut dans le monde spirituel. Là quelqu'un pouvait seulement alors être donnant le ton dans l'État que lorsqu'il était initié aux mystères et qu'il en avait reçu des directives sur la structure sociale.

Lors des troisième et quatrième périodes de culture, il en était encore ainsi. Les gens arrivent à cette conclusion, par leurs recherches extérieures, mais ils ne peuvent rien commencer avec cela, malgré qu'ils le lisent même dans l'histoire.

10037 - C'est infiniment tragique de laisser agir sur soi la dernière page du livre de Kjellén "L'État comme forme vivante" où l'on voit qu'il veut maintenant construire quelque chose qui est une science de l'État, mais quand même entièrement, entièrement dépourvu de courage, se trouve devant le fait : que commençons-nous alors maintenant avec la cellule ? On pourrait donc, si l'on voulait réaliser l'idée de Kjellén, en fait seulement décapiter les humains, car ils ne peuvent pas appartenir avec leur tête à un État tel qu'il serait construit comme la science de Kjellén le construit, parce qu'ils doivent nécessairement avancer vers dehors par-dessus/surplomber le système d'état avec leur spirituel.

Voyez-vous, là, on arrive à des choses entièrement étranges quand on considère la vie plus en profondeur. Et c'est pourquoi, tout ce qui aujourd'hui se nomme encore politologie/science de l'État, ne sait absolument pas encore ce qu'elle veut. Il n'existe nulle part encore une vraie politologie/science de l'état pour le contexte actuel. Tout cela est encore bavardage. Car une véritable politologie apparaîtra en premier lorsqu'on est à nouveau orienté sur la façon et la manière dont l'humain est lié/pendant au monde spirituel, lorsqu'on saura à nouveau

117

combien on peut organiser dans la vie en commun terrestre et combien doit librement passer en dehors de l'organisation. Ces choses doivent être cherchées de certaines profondeurs. Ici vous sentez, mes chers amis, comme les choses deviennent tragiques. L'humanité doit porter en soi ses lois d'évolution, doit éprouver quelque chose de ces lois d'évolution.

Le monde actuel, socio-politiquement, un organisme

Source [GA 177]p. 143-151,5/1999,13.10.1917, Dornach Conférence devant les membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. v. 02/20241206

Comprendre le présent : cette phrase passa donc comme un fil rouge par tout ce que je vous ai dit depuis mon retour. - Mais on doit être enclin à prendre sur soi les inconvénients, à utiliser beaucoup, beaucoup de force : force de penser, force d'éprouver, force de volonté expérimentatrice, pour comprendre le présent ; et on doit avoir le courage de vraiment rompre avec maint qui se dresse dedans des temps anciens. Car au fond, ces humains que l'on tient pour les plus éclairés aujourd'hui travaillent souvent avec de purs concepts anciens dont ils ne savent pas correctement comment ils sont en fait à utiliser.

Laissez-moi aussi amener un exemple pour cela : on pourrait certainement trou-



ver un livre qui a fait l'objet de discussions dans toute la Suisse pendant un certain temps, et notamment voir dans les vitrines des magasins, ce qui a fait une forte impression dans le présent. Je parle volontiers tout de suite de telles choses qui ne viennent pas du côté ennemi, mais viennent même du côté amical, afin qu'on ne croie pas qu'il y a un quelque comportement personnel en jeu. L'écrivain norvégien Kjellén, il a été et est

118

l'un des rares qui ont montré tout de suite de l'intérêt pour mes écrits, qui se sont exprimés avec bienveillance. On ne le prendra donc pas pour personnel si je donne la caractéristique du livre "L'État comme forme de vie", qui a fait une si forte impression, qu'il me faut justement donner d'après mon avis.

Ce livre est un bel exemple des concepts manqués du présent. Dans ce livre, on tente de saisir l'état comme un organisme. C'est l'une de ces aspirations que les gens d'aujourd'hui ont quand ils veulent embrasser/englober quelque chose qui en fait devrait être saisi spirituellement avec les représentations du présent. Et il est bon qu'on puisse se référer à un humain plein d'esprit, très érudit et profond, dont on ne peut pas assez faire l'éloge si l'on veut mettre en lumière la pensée tout à fait erronée, qui repose à la base de son livre. Oui, on se retrouve tout le temps dans de telles contradictions. Mais la vie est justement pleine de contradictions. On n'a pas la permission de vivre selon une absence abstraite de contradiction quand on veut saisir la vie ; on n'a pas la permission de tenir aussitôt tout le monde comme un imbécile que l'on veut combattre, mais on peut aussi considérer quelqu'un que l'on veut combattre comme un savant très spirituel et très complet, comme c'est le cas dans le cas présent dont je parle.

Kjellén fait en fait quelque chose de semblable à ce que le Souabe - je ne sais pas, devrais-je dire : érudit souabe ou ministre autrichien, parce qu'il était les deux - Schäffle faisait il y a des décennies. Déjà jadis, Schäffle a fait la tentative englobante de saisir l'état en tant qu'organisme et les humains individuels comme les cellules de cet organisme. Hermann Bahr, dont je vous ai déjà parlé souvent, a écrit une réfutation du livre de Schäfflesche sur

119

l'efficacité organique dans l'État. Lorsque Schäffle a alors écrit un livre sur "L'absence de vue de la social-démocratie", Hermann Bahr a écrit une réfutation de ce livre et a intitulé cette réfutation "Le désespoir de M. [145] Schäffle". C'est un petit livre plein d'esprit de Hermann Bahr. Hermann Bahr lui-même l'a récemment qualifié de vilain dans une conférence qu'il a donnée. Eh bien, mais il n'en reste pas moins un petit livre de jeunesse très spirituel de Hermann Bahr, ce petit livre "Die Einsichtslosigkeit des Herrn Schäffle".

Schäffle a donc déjà fait cette fois-là quelque chose de similaire à Kjellén maintenant. Kjellén essaie à nouveau de le dépeindre comme si chaque état était un organisme, l'humain individuel à l'intérieur : les cellules. On sait donc toutes sortes de choses sur l'efficacité des cellules dans l'organisme, sur les lois qui règnent dans l'organisme, et nous pouvons si joliment les transférer à l'État. Avec de telles comparaisons, on aime donc bien gérer dans les domaines qu'on ne peut pas dominer



spirituellement. Maintenant, méthodiquement, on peut comparer tout avec tout. Je peux très bien vous édifier une petite science sur une comparaison entre un essaim de sauterelles et un violon de basse. On peut tout comparer avec tout dans le monde, et de toutes les comparaisons peut sortir quelque chose. Mais que l'on puisse faire une comparaison n'est en aucun cas décisif pour le fait que l'on vive dans la réalité avec de telles comparaisons. Tout de suite quand on établit des comparaisons, on doit avoir un sens pénétrant de la réalité, sinon la comparaison ne sera jamais juste. Car si l'on fait une comparaison, on est très vite dans le cas où certaines personnes sont, dans leur jeunesse, à leur sort amer - pardonnez-moi - : on tombe immédiatement amoureux de sa comparaison. Les comparaisons qui viennent à l'esprit ou qui reposent même sur la rue,

120

comme celle entre l'état et l'organisme, celle-ci ont déjà l'inconvénient que l'on tombe aussitôt amoureux de la chose. Mais le fait de tomber amoureux d'une telle comparaison a une conséquence. Cela a pour conséquence que l'on devient aveugle vis-à-vis de tout ce qui parle contre la chose, ce que l'on met alors en avant de la comparaison.

Ainsi je dois dire : lorsque j'ai lu le livre de Kjellén, m'était déjà venu d'un point de vue à la mesure de la réalité, que ce livre est écrit juste maintenant en guerre. Car écrire ce livre sur l'état en tant qu'organisme m'a semblé tout à fait irréal. Finalement, qui tient un peu de regards alentour, il sait donc - même si c'est aussi parfois faux avec les mots -, que les guerres sont quand même menées ainsi que lorsque les États se heurtent de telle manière, soit l'une des pièces vient ici ou là, que l'on coupe des pièces des États et les amène là ou là. Il s'agit, du moins chez beaucoup d'humains, de telles choses dans la guerre.

Oui, si l'on compare maintenant les états avec des organismes, ainsi on devrait au moins aussi étendre la comparaison à l'effet qu'on pourrait toujours couper des morceaux de l'organisme et les assigner à l'organisme voisin. Mais de telles choses qu'on devrait remarquer, on ne les remarque pas quand on est tombé amoureux de sa comparaison. On pourrait encore mentionner beaucoup d'autres choses. Je pourrais vous mentionner beaucoup pour une telle comparaison, ce qui vous mettrait probablement dans la plus drôle des ambiances, ce qui vous ferait rire de bon cœur et vous ferez tenir l'homme en question non pour aussi riche d'esprit que je le tiens moi-même. Je le tiens vraiment pour très spirituel et très profond.

D'où vient alors une telle chose que quelqu'un peut maintenant être érudit, plein d'esprit, et quand même construire un système entier sur une comparaison complètement erronée ? Oui, vous voyez, cela

121

vient du fait que la comparaison que fait Kjellén est une vraie comparaison. Maintenant, vous allez dire que vous ne savez plus ce que vous devriez commencer avec ce que je vous dis : d'abord, je vous explique que la comparaison est une totalement fautive, et maintenant je vous explique que la comparaison en est une correcte. Maintenant, quand je dis que la comparaison en est une correcte, ainsi je pense que la comparaison peut absolument être faite ; seulement il s'agit donc



toujours d'avec quoi on compare. Quand on compare, il s'agit toujours de deux choses, comme dans le cas de Kjellén : l'état et l'organisme. Une chose doit toujours coller pour elle-même. L'état d'un côté est là, l'organisme de l'autre côté est là. Les deux ne peuvent donc pas être faux ; seul le rapprochement est faux. Il s'agit notamment de pouvoir vraiment comparer ce qui se passe sur Terre avec un organisme. On peut comparer le devenir politique sur la Terre avec un organisme ; seulement on n'a pas la permission de comparer l'état avec un organisme. Si l'on compare l'état avec l'organisme, ainsi les humains individuels sont des cellules. C'est simplement absurde, car là on n'arrive à rien. Mais on peut comparer la vie politique et sociale de la Terre à un organisme, seulement il faut alors comparer la Terre entière avec un organisme. Dès que l'on compare la Terre entière, c'est-à-dire le devenir humain de par toute la Terre avec l'organisme, et les états individuels - non pas les humains, mais les états individuels - avec des cellules formées différemment, alors la comparaison est correcte, alors c'est une comparaison valable.

Si vous prenez cette comparaison comme base et que vous considérez maintenant la relation mutuelle entre les états eux-mêmes, vous obtenez déjà quelque chose qui se comporte d'une manière similaire aux cellules des différents systèmes dans l'organisme. Donc il s'agit quand on choisit une comparaison que l'on applique cette comparaison sur la chose correcte.

122

L'erreur chez Kjellén consiste - et chez Schäffle elle a aussi consisté - en ce que l'état individuel, qui peut seulement être comparé à une cellule, avec une cellule adulte, est comparé à l'organisme entier, tandis que la vie, de par le monde entier, est à comparer à un organisme. Alors on arrive au fructueux de cette comparaison. N'est-ce pas, des cellules qui migrent les unes à côté des autres comme les humains dans l'état, cela n'existe pas dans l'organisme. Les cellules entrent en collision, se délimitent les unes aux autres. Il en est ainsi avec les états particuliers, les cellules sont dans l'organisme d'ensemble de la vie de la terre.

Il vous manque peut-être quelque chose dans l'explication que j'ai donnée maintenant. Si, d'une certaine manière justifiée - car une telle chose est aussi justifiée - votre sens pédiste se manifeste dans vos cœurs pendant que je parle ici, vous direz : je devais quand même prouver que l'on doit comparer la vie de la Terre entière avec l'organisme [148] et l'état individuel avec la cellule. Maintenant, la preuve réside dans la contemplation, la preuve réside dans l'exécution de la pensée, la preuve ne réside pas dans les considérations abstraites que l'on peut habituellement faire, mais dans le fait que vous exécutez maintenant la pensée. Si vous la conduisez dans le sens de Kjellén, alors vous trouverez partout : cela ne se laisse pas exécuter. Vous devez vous cogner les cornes. Vous devez devenir bœuf, sinon vous ne pourrez pas l'exécuter. Mais si vous conduisez la pensée pour la vie de la Terre entière, alors le concept convient, alors vous arrivez à des aperçus très fructueux, alors ce sera un très bon principe régulateur pour vous. Vous comprendrez beaucoup de choses, et vous comprendrez encore plus que j'ai maintenant déjà indiqué.



Les humains sont actuellement une fois abstraits, et on aimerait dire : sur une douzaine, on en trouvera treize - oui, cela ne va

123

pas, mais ce serait presque vrai dans les circonstances réelles aujourd'hui - sur une douzaine, on en trouvera treize qui, dans un tel cas, où Kjellén compare l'état individuel avec un organisme et que lui est ici opposé la vie politique, sociale de par toute la Terre, c'est en vérité à comparer à un organisme - que ces treize d'une douzaine aujourd'hui, seront de l'avis que cette comparaison devrait maintenant être valide à travers tous les temps. Car si quelqu'un établit aujourd'hui une théorie de l'État, alors cette théorie de l'État doit s'appliquer au présent, aux Romains, même aux Égyptiens, aux Babyloniens ; car l'État est État. Aujourd'hui, on part des concepts, pas de la réalité.

Mais ce n'est pas ainsi, ce n'est vraiment pas ainsi. Ici aussi, l'humanité traverse une période d'évolution. Et ce que j'ai dit maintenant sur la validité de la comparaison vaut en fait seulement pour le temps depuis le XVI^e siècle, car avant le XVI^e siècle, la terre n'était pas un tout politiquement cohérent/dépendant, c'est-à-dire que, depuis cette époque, elle ne s'est développée pour la première fois comme un tout politique cohérent. L'Amérique, l'hémisphère occidental, n'était pas du tout là pour une vie politique qui aurait été cohérente en soi.

[149] Ainsi, en faisant cette comparaison de la manière correcte, vous aurez aussi un aperçu de cette rupture significative qui existe entre la nouvelle vie et l'ancienne vie. Si l'on vient avec des aperçus conformes à la réalité, alors ces aperçus sont toujours fructueux, tandis que les concepts non conformes à la réalité sont stériles et infertiles. Chaque regard conforme à la réalité vous emmène justement plus loin. On expérimente encore plus par lui qu'il ne contient lui-même ; il vous porte à travers la réalité. C'est l'important, on doit absolument saisir cela de l'œil. Car des concepts abstraits, ils sont ainsi que nous les saisissons ;

124

dehors dans la réalité, mais elle ne se soucie pas du tout de ce concept abstrait. Si l'on saisit un concept conforme à la réalité, alors on a dans le concept l'entière vie active intérieure, qui est aussi à dehors, qui dehors pulse et vrille à travers la réalité. C'est inconfortable pour les gens dans le présent. Ils aimeraient avoir des concepts aussi incolores et calmes que possible. Ils craignent d'avoir la gueule de bois quand leurs concepts ont une vie intérieure. Mais ces concepts intérieurement dépourvus de vie ont l'inconvénient que la réalité peut courir autour de nous sans que l'on voie réellement la chose la plus essentielle de cette réalité. La réalité est notamment aussi pleine de concepts, aussi pleine d'idées. C'est vrai ce que j'ai dit ici il y a quelques jours : que la vie élémentaire coule à l'extérieur et que cette vie élémentaire est parsemée de concepts, d'idées, c'est vrai. Mais les concepts abstraits sont purement des cadavres de concepts, ai-je dit. Et alors il peut arriver, si l'on aime purement les cadavres de concepts, que l'on parle et pense en ces cadavres de concepts, et la réalité tire des conclusions complètement différentes ; laisse se dérouler des événements complètement



différents que ceux dans lesquels nos concepts peuvent entrer.

Depuis trois ans, nous nous trouvons dans des événements terribles qui pourraient beaucoup apprendre à chaque humain, mais on ne doit pas les suivre dormant, mais veillant. Il est en fait admirable, dans un sens négatif, de voir combien beaucoup d'humains sont encore endormis face à ces terribles événements du présent, combien d'humains ne sont pas encore parvenues à considérer une fois que des événements qui ne se sont jamais produits auparavant dans l'évolution du monde des humains exigent aussi qu'on arrive à de nouveaux concepts qui n'ont encore jamais été là. La réalité juge là autrement. Laissez-moi, j'aimerais dire, exprimer symboliquement encore plus exactement ce que je pense en fait. On peut déjà dire : certaines gens

125

se sont déjà fait depuis des années le concept que cette guerre va venir. En général, on peut dire qu'à l'exception de certains cercles de la population anglo-américaine, le monde a été surpris, dans un certain sens, par cette guerre. Mais au moins certaines gens se sont fait des représentations que la guerre viendrait, toutefois parfois des représentations bien étranges. On pouvait toujours de nouveau trouver notamment une représentation, qui était partie d'économistes nationaux, de politiciens nationaux profondément fondés, une représentation - je ne dis pas cela ironiquement, je parle avec tout le sérieux qui s'impose - qui était basée sur une abstraction prudente reposant sur tel ou tel processus. Les gens ont beaucoup travaillé scientifiquement, combiné, abstrait, fait toutes sortes de synthèses et en sont venus à former une représentation qui a été rencontrée de nombreuses fois sur une très longue période de temps, encore au début de la guerre - là elle a été répétée particulièrement souvent - : la représentation que selon les conditions mondiales actuelles, selon les contextes économiques et commerciaux, cette guerre ne pourrait durer plus de quatre à six mois. Cela a été rigoureusement prouvé, une vérité rigoureusement prouvée. Et ce ne sont vraiment pas de raisons stupides que l'on a utilisées, c'était des raisons très intelligentes.

Oui, mais la réalité maintenant, comment se comporte-t-elle alors à tout le tissu sous-jacent que les économistes nationaux intelligents ont rassemblé ? Comment la réalité se comporte-t-elle ? Maintenant, vous le voyez donc, comment la réalité se comporte ! Mais de quoi s'agit-il alors, quand la chose se tient ainsi ? Il s'agit de ce qu'on tire aussi les conséquences d'une telle chose, tire les conséquences réelles. Alors cette guerre devient une leçon si l'on tire les conséquences. Quelle peut être la seule conséquence de ce que j'ai symboliquement évoqué ?

126

Car j'ai seulement mentionné un cas flagrant, et je pourrais vous en citer beaucoup d'autres de même nature, qui ont également fait naufrage - c'est le moins qu'on puisse dire - en raison de la réalité des événements des trois dernières années. Quelle peut être la seule conséquence réelle ? Celle que l'on jette par-dessus bord tout ce dont on a tiré de telles conclusions, que l'on se dit : nous avons donc pensé d'une manière qui n'est pas réaliste, nous avons développé un système de pensée et laissé ce système abstrait, irréel lui-même couler dans la réalité, de



sorte que la réalité est devenue fausse, donc rompre avec les conditions préalables elles-mêmes tout d'abord qui ont sous-tendu une telle connaissance supposée qui justement détruit la réalité !

Spencer : système nerveux et état guerrier le plus accompli

Source [GA 73] p. 062-063, 2/1987, 07.11.1917, Zurich Conférence publique
Trad. F. G. v. 03/20241206

Seulement à quelques exemples, par lesquels il a été essayé, avec le mode de pensée qui a tant fait ses preuves dans la science de la nature, d'aborder l'histoire, doit être montré, comment en fait l'essai, je ne veux pas dire, a échoué, mais a conduit à de l'insatisfaisant. Là nous avons – pour partir d'au moins quelque chose – l'essai, par l'anglais Herbert Spencer, de traiter aussi de l'évolution historique de l'humanité à partir d'une aspiration scientifique globale. Il voulait saisir toute l'évolution du monde et de tout être avec la pensée de science de la nature, il essaye d'utiliser des concepts de science de la nature sur l'histoire, sur le devenir historique. Là, il est arrivé à quelque chose de très remarquable.

127

Il sait que l'organisme particulier, par exemple l'organisme humain, mais aussi l'organisme des animaux supérieurs, en ce qu'il pousse peu à peu à partir de la cellule, se développe de trois membres de la cellule : de l'ectoderme, de l'endoderme, du mésoderme ; ce sont trois parties, membres d'une cellule, à partir desquelles l'organisme se développe.

Maintenant, Herbert Spencer voit aussi dans ce qui se développe historiquement, dans une certaine mesure dans l'organisme se développant de l'humanité un processus voisin, comme celui qui se passe quand l'organisme naturel se développe de la cellule. Et comment des systèmes d'organes particuliers de l'organisme humain par exemple, se développent de ces membres de la cellule, les auraient amenés, ainsi Herbert Spencer suppose-t-il aussi cela pour le développement de l'organisme historique de l'humanité. Il dit : là aussi est disponible quelque chose comme un ectoderme, un endoderme et un mésoderme. – Et certes Herbert Spencer, le philosophe anglais, développe la vue remarquable : dans le devenir historique de l'humanité se développe ce qu'on peut nommer ectoderme du processus historique, l'état guerrier, tout ce qui est guerrier dans le monde ; de l'endoderme se développe l'état vivant en paix et travaillant ; du mésoderme l'état marchand ; et de l'interaction de ses trois états apparaît ce qui est « organisme historique ». Ainsi que dans le sens du philosophe Herbert Spencer l'organisme communautaire qui est le plus accompli dans le cours de l'histoire se forme à partir de l'ectoderme ; car de l'ectoderme se forme aussi le système nerveux dans l'organisme humain. Et là, Herbert Spencer, le philosophe anglais, pense l'état guerrier, l'institution militaire d'un état jaillissant de l'ectoderme, ainsi donc, ce qui exprime le cadre de développement pour le système nerveux humain, ainsi au sens d'Herbert

128

Spencer, la communauté étatique la plus aboutie est celle qui a l'état guerrier au développement le plus abouti. Comme le cerveau sorti du système nerveux qui



provient de l'ectoderme, ainsi Herbert Spencer promeut pour la communauté, que les dirigeants ne soient pris que de l'état guerrier ! Je ne veux qu'évoquer cette curiosité et avec précaution pour les temps présents et ne pas attacher de remarques critiques supplémentaires à cette théorie militariste spencérienne de la société humaine dans l'histoire.

Spencer: système nerveux et militarisme le plus valable

Source [GA 72] p. 160-1 67, 1/1990, 24.11.1917, Bâle Conférence publique
Trad. F. G. v. 03/20241206

Mais de cela, il va vous apparaître que, dans la vie humaine, ne règne pas seulement, ce qui peut être survolé avec la conscience ordinaire, mais parce que dans la vie humaine, parce que rêve, parce que sommeil sillonnent aussi la vie diurne éveillée, règne, ce qui est réel, effectif, qui n'est pas à saisir par la conscience éveillée ordinaire, pas en concepts, pas en représentations, mais ce qui est seulement à saisir en concepts, en représentations pour la conscience regardante/contemplative/visionnaire. Nous contemplons donc la vie sociale humaine, nous contemplons la vie humaine, comme elle doit être englobée avec les concepts sociaux, moraux, politiques – nous trouvons : dans cette vie humaine vit, d'après la réalité, ce qui est seulement rêvé, ce qui est même endormi.

Cela est le secret de la vie sociale, cela est même le secret de la vie historique, cela est le secret de tout ce que l'on peut nommer l'être-là (Dasein) socio-moral de l'humain. Avec les concepts, qui sont formés à la science de la nature,

129

qui ressortent des habitudes de pensée de la science de la nature et qui seuls appartiennent entièrement à la conscience éveillée ordinaire, avec ces représentations, l'histoire ne peut pas être saisie, avec ces représentations, la vie socio-morale ne peut pas être saisie.

J'ai indiqué hier que la science de l'esprit d'orientation anthroposophique doit rapporter à l'humain quelque chose qu'il a perdu. Instinctivement, dirai-je, étaient disponibles les siècles et millénaires précédents ce que la science de l'esprit a à apporter à la conscience. Il est intéressant de prendre une fois en considération la saisie par la science de la nature de ce point de vue de l'évolution de l'humanité. Si l'on s'interroge sur cette science moderne de la nature et sa signification seulement ainsi qu'on le fait aujourd'hui de beaucoup de façon, alors on arrive à un concept complètement faux. On part toujours de croire que cette science de la nature serait devenue comme elle est devenue, parce que justement les concepts, qu'elle donne, expriment la pure vérité, l'absolue réalité. Qui a la compréhension des choses, sait que l'avis est tout à fait vrai : celui, qui tout de suite se tient fortement sur le sol de science de la nature, doit en même temps être un douteur, un septique, car il sait que ces concepts de science de la nature traduisent, tant s'en faut, seulement une très superficielle forme de la vérité. Ces concepts de science de la nature ne sont pas apparus dans l'évolution de l'humanité, parce que l'humain fut stupide et idiot et infantile, comme pensent beaucoup qui partent toujours de la maxime que nous en somme « si magnifiquement loin »,



ils ne sont pas apparus parce que les humains ont été si longtemps enfantins et sont maintenant devenus soudainement intelligents et restent justement intelligents – ou au moins le pensent –, aussi longtemps que dure la Terre. Mais ils sont venus d'une tout autre raison.

130

Si l'on jette un coup d'œil en arrière dans les temps, où une connaissance plus instinctive de la nature et de l'esprit allaient ensemble, ainsi l'humain avait-il jadis d'un côté les concepts, qu'il appliquait à la nature quand il parlait d'événement naturel, d'esprit de la nature, comme si c'était aussi quelque chose de l'âme ; et lorsqu'il parlait de ce qui est de son âme, alors des représentations matérialistes entraient en jeu.

Même en nos mots d'« esprit » et « âme » reposent encore des représentations matérialistes, lorsque nous connaissons ces concepts historiquement tout à fait exactement. L'humain avait encore grandi ainsi ensemble avec la nature qu'il ne différenciait pas exactement ce qui est de son âme de la nature. La récente évolution de l'histoire humaine signifie que l'humain s'est détaché de l'être-là (NDT Dasein) naturel. Et tout de suite par ce détachement il en est venu, à fonder de tels concepts de la nature, comme justement le contenu des sortes de représentations de science de la nature moderne les présente, qui ne contiennent plus rien de ce qui est d'âme. Pour arriver à un tel niveau d'évolution, l'humain a développé ces concepts de science de la nature : pour son bien. Non parce que c'est l'unique vérité rendant heureux, à laquelle on est enfin une fois parvenu, mais parce que l'humain pouvait seulement venir à un certain niveau de liberté, d'autodétermination, en ce qu'il s'est détaché de la nature et a mis en place des concepts qui doivent englober la nature et qui ne peuvent rien donner à l'âme.

Lorsque l'humain a de tels concepts de la nature, qu'il ne peut plus voir en eux ce qui est de son âme, qu'il se sent complètement sorti de la nature, comme ce n'est pas le cas dans les anciens temps, mais bien sous l'actuelle vision du monde de science de la nature, alors l'humain doit d'autant plus être rendu attentif aux propres forces de son intériorité, auxquelles nous avons rendu attentif hier. Alors sa conscience de soi peut s'éveiller en premier de juste manière. Nous sommes dans une étape de transition.

131

La science de la nature feront apparaître un spiritualisme de la conception/la saisie de la vie de l'âme. Le matérialisme de science de la nature a le grand mérite, parce qu'il dénude la nature de tout ce qui est d'âme/animique, de conduire l'humain à un haut niveau d'autodétermination.

Voit-on ainsi l'évolution de la science moderne de la nature, ainsi elle apparaît toutefois autrement, ainsi elle apparaît disposée – si j'ai le droit d'utiliser la formule de Lessing – à une « éducation de l'espèce humaine », alors les concepts de science de la nature ont été formés, pour que l'humain n'« anime » pas/ne dote pas d'âme(?), comme autrefois, la nature d'une manière mystique, mais qu'il se rende libre de tout ce qui est d'âme dans l'observation de la nature, mais à plus forte raison doit sortir du plus profond de son propre être, ce qui spiritualise cet



animique, ce que l'on peut apercevoir comme spiritualisé dans ce qui est d'âme. Alors, on peut tout de suite, quand on est chercheur de l'esprit, voir une grande chose dans le matérialisme justifié de la science de la nature. Et c'est seulement une calomnie de la science de l'esprit orientée anthroposophiquement, quand on la mène d'une quelconque manière en une opposition à la science de la nature. En revanche, elle indique le grand, le significatif rôle, que le développement de la science de la nature a dans le grand processus d'éducation de l'espèce humaine de par l'histoire de la Terre.

Mais ce qui apparaît comme représentation de science de la nature, ce que l'on reçoit ainsi dans l'âme comme représentations issues de science de la nature, ce n'est justement pas approprié, tout de suite parce que c'est vrai, ce que j'ai justement développé, pour pouvoir englober cette vie, que nous pouvons dépeindre comme la vie socio-morale, pas appropriée pour former des concepts, représentations, idées, desquels pourront être des actes dans la vie socio-morale.

132

Ce que l'humain embrasse du regard comme nature, il l'embrasse du regard dans la conscience de veille. Ce qui est vie socio-morale, ce qui est expérience/vécu historique, cela n'a pas résidant à sa base de impulsions telles que les a la conscience de jour éveillée entièrement adaptée à la saisie de la nature, mais cela a à sa base des impulsions idéelles telles, qu'autrement elles apparaissent au grand jour seulement par la vie de rêve.

Et ainsi, la science de l'esprit arrive au résultat singulier, que la vie historique de l'humanité, la vie sociale de l'humanité ne peuvent être étreintes par un être d'âme, qui s'est formé par la science de la nature et maintenant veut écrire l'histoire d'après le modèle de science de la nature, veut regarder la science sociale d'après le modèle de la science de la nature.

Qu'a-t-on tout de suite essayé dans le présent en concepts inaccessibles sous les trains de domination de la science de la nature, pour comprendre la vie sociale avec les moyens de connaissance, qui ont leur résultat/succès dans la science de la nature !

On a seulement à se souvenir du philosophe anglais Herbert Spencer, qui en une vision du monde englobante voulait englober tout l'essentiel, dans lequel l'humain est inclus, aussi la formation sociologique de l'humanité. Il a voulu utiliser les concepts de l'embryologie, les concepts de la vie germinative sur la formation de la vie en société, sur la formation de la vie socio-morale de l'humain - le germe se développe embryologiquement ainsi que l'on a à distinguer en lui dans ses états antérieurs, l'ectoderme, à partir duquel se développe le système nerveux, l'endoderme, à partir duquel se développent d'autres organes sous ordonnés et le mésoderme.

À partir de ces trois membres se développe progressivement l'embryon humain, croit à partir d'eux : ce sont les trois membres du germe. Dans le devenir socio-moral, dans l'évolution socio-morale, Spencer différencie aussi trois impulsions semblables. Il dit : tout comme



dans l'évolution naturelle ectoderme, mésoderme, endoderme sont disponibles, ainsi aussi dans le devenir social des humains. Et il veut montrer : comment le germe organique a l'ectoderme, ainsi se développe dans le devenir humain ce qui est militaire, politiquement fort, mais essentiellement militairement fort, à partir de l'ectoderme, à partir de l'ectoderme social ; ce qui est travaillant, cultivant, pacifique, de l'endoderme ; et l'équipe commerciale, l'état commercial, du mésoderme. Là on a un parallélisme de données entre les stratifications de la vie socio-morale et les stratifications des germes organiques. Il réside évidemment à la base de cette vision du grand philosophe anglais Herbert Spencer, que, parce que de l'ectoderme se développe le système nerveux, aussi ce qui représente l'ectoderme dans la vie socio-morale exprime la plus grande valeur dans l'état, doit se développer dans une vie commune humaine. De ce fait, à la vision du monde de Spencer est bien évidemment affecté que le militarisme soit à voir comme l'état le plus valable. En lui, le politique, la plus haute vie s'exprime. Comme la vie nerveuse exprimée par l'ectoderme, le politique, en fait l'être/le système dirigeant, doit provenir de l'être/du système militaire.

Je veux me garder d'une caractérisation plus avancée, pour des raisons facilement compréhensibles, de cet étrange avis du philosophe Herbert Spencer. Mais il est déjà nécessaire que l'on devienne attentif dans le présent à de telles choses. Et je pourrais maintenant amener des exemples tirés de tous les domaines de la vie terrestre de l'esprit, où on a cherché à utiliser des représentations de science de la nature sur la vie sociale, pour toujours encore et à nouveau comprendre le devenir socio-moral de la même manière que l'on comprend les faits de la nature.

Mais le particulier réside en ce que dans l'évolution de l'humanité la vieille distinction instinctive, qui a en même temps englobé esprit et corps, matière

et esprit, mais qui ne fût pas une distinction pleinement consciente, que celle-ci progressivement, dans le cours de l'évolution humaine par la connaissance purement extérieure de science de la nature de ce qui est mort, passe aux niveaux élevés de la connaissance, que la science de l'esprit indique aujourd'hui : dans la connaissance imaginative de la conscience contemplative, dans la connaissance inspirée, dans la connaissance intuitive. La connaissance de science de la nature n'est qu'un niveau intermédiaire entre la connaissance instinctive, qui fut caractéristique des temps anciens, et la connaissance supérieure que l'humanité doit faire croître elle-même des profondeurs de son âme. Je l'ai caractérisée dans mon livre « De l'énigme de l'humain » et à nouveau depuis peu dans mon livre « Des énigmes de l'âme ». La conscience contemplative se subdivise justement en la conscience imaginative, qui est dans une certaine mesure le niveau le plus bas, la conscience inspirée, un niveau plus haut, et la conscience intuitive, un niveau suivant. Le particulier est seulement que pour la contemplation du monde naturel extérieur, cette vieille connaissance instinctive devrait passer dans les représentations de science de la nature. Après ce passage, les autres, les formes de connaissance spirituelle viendront.



La vie socio-morale ne peut avoir ce passage. Il est recherché/tenté ; mais il ne peut être/l'y avoir. La connaissance instinctive, la vie instinctive dans l'étatique, dans les idées sociopolitiques, doit directement passer, avec un bond par-dessus la manière de se représenter science de la nature, dans la connaissance consciente du même monde, lequel est rêvé par l'humanité dans l'histoire et dans la vie sociale. Ce que l'humanité rêve dans l'histoire et dans la vie sociale – elle peut le reconnaître consciemment seulement dans la conscience imaginative, inspirée, intuitive. Et un passage de la conscience instinctive à l'imaginative par la conscience sciences de la nature n'existe pas dans ce domaine. Ce doit être funeste lorsque l'on veut faire ce passage, lorsque

135

l'on veut insérer de tels concepts, de telles représentations, qui sont formées d'après le modèle des concepts de science de la nature. Cela s'est produit partout dans le cours du 19e siècle, et jusqu'à nos jours. Les représentations de science de la nature sont d'une action catastrophique, lorsque s'écoulant des âmes tranquilles humaines, elles passent dans les actions humaines. Le passage de l'ancien ressentir instinctif qui a correspondu au mythe, à la fantaisie, à la connaissance imaginative, doit être immédiat.

Spencer: système nerveux et militaire comme sommet de l'évolution

Source [GA 72] p. 237-240, 1/1990, 30.11.1917, Berne Conférence publique
Trad. F. G. v. 03/20241206

Avant toute chose, on doit être clair sur ce qu'on ne peut juger la vie d'après ses purs symptômes extérieurs. C'est tout de suite ce que veut la science de l'esprit : partir de la surface, pénétrer dans les plus profonds soubassements de la vie. On ne peut juger la vie d'après ses symptômes les plus extérieurs. Ce qui a surgi comme mode de pensée de science de la nature – comme dit, je la chéris au plus haut point -, cela s'est formé à partir des habitudes de pensée, les impulsions de pensée, qui sont tirées à la surface dans l'humanité ces derniers siècles.

C'est l'expression de cette impulsion de pensée. Et pas seulement la pensée de science de la nature, mais toute la pensée de l'humanité qui a été tirée dans ces habitudes de pensée, si bien que ces habitudes de pensée ne règnent pas seulement bienfaisantes dans la science de la nature, mais qu'elles doivent agir aussi sur d'autres domaines de la vie. On peut déjà dire : peine, on s'est donné de la peine,

136

d'introduire aussi ce que la science de la nature a fait grand, comme direction de pensée, comme impulsion de pensée dans d'autres domaines de la vie humaine. Les sociologiques, les morales devraient nous occuper de préférence actuellement. Mais les impulsions ont agi là autrement.

Celui, qui parvient à suivre dans le sens le plus profond l'histoire contemporaine, sait combien les événements catastrophiques, dans lesquels nous vivons actuellement, dépendent intimement de ce que ces impulsions ont extériorisé au cours du temps.



Je veux seulement développer comme point de départ que d'excellents penseurs se sont efforcés de transposer aussi sur le sociologique ce qui s'est tant donné comme plein de sens, comme manière de représentation de science de la nature, de l'utiliser sur la considération qui finalement conflue dans l'histoire, la vie historique de l'humanité.

Qu'il soit évoqué un exemple dans cette direction, mais des centaines et centaines d'exemples peuvent être évoqués. Le grand philosophe Herbert Spencer essaya d'appliquer à la vie en commun sociale des humains, des concepts biologiques, des représentations, qui venaient de la contemplation de la vie par la science de la nature. Le concept de l'évolution a donc été appliqué sur tout. Il a été appliqué à bon droit sur la vie des humains.

Maintenant, Herbert Spencer disait : on voit de l'évolution dans la vie organique, dans la vie des animaux, dans la vie des humains eux-mêmes ; la vie individuelle se développe ainsi, qu'elle provient du germe, d'une condition cellulaire triple, les ainsi nommés ectoderme, mésoderme et endoderme. Ce sont trois conditions cellulaires, desquelles se développent les différents organes des animaux et des humains. Cette manière de saisir un déroulement de science de la nature,

137

Herbert Spencer essaye, le Herbert Spencer maintenant aussi habitué aux représentations des sciences de la nature, les applique aussi à la vie socio-historique. Il essaye de saisir ce qui se développe dans la vie humaine, dans la vie morale, historique, sociale, ainsi qu'elle se développe aussi d'une stratification triple. Il transpose de manière très intéressante tous les systèmes organiques qui se développent à partir de l'ectoderme chez l'humain et chez l'animal sur ce qui concerne dans la vie sociale le faire, l'action des humains qui appartiennent à l'état militaire, qui se développeraient d'un ectoderme social semblable, ces humains, qui appartiennent à l'état laborieux, de l'endoderme social, et ceux des humains, qui appartiennent à l'état des commerçants -, des médiateurs, du mésoderme. Ce n'est donc qu'une conséquence nécessaire, que le grand philosophe anglais Herbert Spencer continue : parce que de l'ectoderme se développe dans l'organisation du système nerveux et du cerveau, se développe aussi le meilleur de l'ectoderme social.

-Je n'ai bien sûr pas ici à représenter cette conception militariste du philosophe Herbert Spencer, ne veux pas aussi pour des raisons facilement compréhensibles m'exprimer plus avant sur cette conception ; mais ce n'est pour lui qu'une conséquence nécessaire, qu'il dise alors que les cercles dirigeants d'un état quelconque doivent nécessairement provenir de l'état militaire, car sinon l'État n'aurait pas de système nerveux, de système cérébral, pas de tête, mais seulement les organes subalternes.

Cela seulement comme un exemple, il pourrait en être présenté des centaines et des centaines, pour la tentative qui a si souvent été faite, de transposer immédiatement la manière de penser de science de la nature sur la compréhension de la vie socio-historique.



Qui a un ressenti pour de telles choses – je parle tout d'abord seulement de ressentis pour les choses –, celui-là verra, comment tous ces essais

138

ne montrent qu'une chose, qu'avec de telles représentations, qui dans la science de la nature fournit du grand, ne peut de toute façon rien arriver à ce qui est agissant dans le social, dans la vie en société. On n'arrive pas à ces choses.

L'âme libre dépasse (domine, surplombe) l'organisme monde

Source [GA 72] p. 264-271, 1/1990, 30.11.1917, Berne Conférence publique

Trad.F. G. v. 03/20241206

Les tentatives sociales sont restées désespérantes, elles ont suscité tant de réelles erreurs, parce que l'on croyait pouvoir saisir les concepts sociaux, comme on établit des concepts de science de la nature, par ce que l'on construit ces concepts en étant étrangers à la réalité. De l'imagination, de l'immersion dans ce qui sinon peut seulement être vécu par la conscience ordinaire seulement comme en rêve, peuvent seulement être sorties ces impulsions, dont a besoin celui qui a à exprimer une quelque chose qui veut valoir comme idée sociale. Chaque époque est une époque de transition. C'est une vérité triviale naturellement, quand est toujours de nouveau et de nouveau dit qu'une époque est une époque de transition, il s'agit seulement de ce qui transite. Mais à notre époque la conscience instinctive passe dans la conscience libre, pleine, qui vit sous l'idée de la liberté.

Là, les vieilles impulsions qui sont venues de la conscience instinctive – le vieux droit romain aussi appartient à cela – elles doivent être détachées de ce qui résulte pour la vie sociale de l'imagination, pour la vie éthique-morale de l'inspiration, pour la vie de droit de l'intuition. Ce n'est toutefois pas si commode, comme quand on veut et sait construire toute sorte de concepts

139

de droit à partir de l'abstrait, parce que l'on est un humain intelligent, on sait comment devrait être fourni le monde entier. Cela on le sait !

Comme chercheur de l'esprit, on n'est pas dans cette situation ; là on doit pénétrer partout dans la réalité. On n'a pas du tout, aujourd'hui, beaucoup de concepts sur comment cela se passe. Des décennies durant fût traité en ce domaine à partir de l'abstrait. On ne sait pas, comment, par exemple, les peuples ouest de l'Europe – comme peuples, pas comme humains individuels ! – ont certaines particularités d'âme, les peuples d'Europe centrale, les peuples d'Europe de l'Est, d'Asie, ont d'autres particularités d'âme, comment ces particularités d'âme sont en rapport avec ce que sont ces peuples. Aujourd'hui, dans ces temps catastrophiques, si nous regardons plus profondément, nous voyons multiple ce que la recherche spirituelle parvient seule à voir, voyons un triste événement, non compréhensible pour la conscience extérieure, aller dans le monde par l'humanité, dont des signes parlent si clairement, dans lesquels l'humanité peut seulement trouver ses marques, si elle veut chercher des concepts conformes à la réalité. Des concepts conformes à la réalité ne sont pas ceux, qui sont faits d'après le modèle de science de la nature ou d'après le modèle de la conscience diurne éveillée, lorsqu'il



s'agit du social, du moral, de la vie de droit.

Ici, en Suisse, un début a été fait, un beau début en rapport aux concepts de droit, il a été essayé d'extraire les rapports de contrat de la réalité concrète. Dr. Roman Boos a, pour la première fois dans les temps actuels, fait le commencement en cherchant à extraire de la réalité concrète ce qui appartient à la structure du droit dans son excellent livre paru récemment « La convention collective d'après le droit suisse ».

Cette façon d'éclairer la vie juridique de manière sociale, morale, libérale, elle doit continuer, si nous voulons chercher des concepts conformes à la réalité.

140

Il y a un moyen simple – il y aurait un moyen simple –, qui serait d'un grand secours, si était essayé dans sa forme radicale, de montrer à un endroit quelconque, comment les concepts de la conscience ordinaire, qui sont d'un caractère si formidable dans le domaine de science de la nature, comment ces concepts sont incapables de saisir la vie socio-morale. On aurait seulement besoin de faire l'essai, de composer une fois un parlement d'humains tels, qui tout de suite sont grands sur le domaine de la réflexion philosophique sur le monde avec les concepts seulement de la conscience ordinaire, que l'on nomme aussi la scientifique. Un tel parlement serait le plus adapté à orienter en peu de temps la communauté auquel il appartient vers la ruine, car un tel parlement verrait seulement les impulsions de déclin.

À la vie œuvrant, appartiennent ceux qui peuvent faire monter à la conscience, ce qui sinon rêve seulement dans la vie extérieure réelle et dans l'histoire, ce qui s'est noyé sous le sommeil.

C'est pourquoi aussi les utopies sont si désespérantes. Les utopies sont vraiment ainsi qu'on voudrait appliquer une partie d'échecs étudiée sans tenir compte du partenaire. Former des utopies signifie former dans des formes intelligentes abstraites ce qui devrait vivre. De ce fait, une utopie ne peut jamais contenir autre chose que ce qui peut orienter une communauté vers le déclin, mais pas la construire. Car ce qui peut construire la réalité, ce ne peut être saisi en liaison avec des concepts de l'ordre de la raison analytique, cela agit seulement en imaginations vivantes et a dans l'agir immédiat quelque chose, qui est familier, mais n'est pas la même chose – je vous prie de remarquer cela expressément –, qui est apparentée avec un agir artistique. Le plus diversifié vous est révélé, quand on contemple tout de suite

141

cette vie sociale, morale, du point de vue de la science de l'esprit.

Avant toute chose, rentrera dans la vie, quand ce qui de cette manière se monétise comme idées socio-morales, comme idées juridiques, peut culminer dans la liberté humaine. Cette liberté humaine ne peut jamais être comprise de la manière de science de la nature, parce que la science de la nature ne peut accéder au libre dans l'humain ; pour la science de la nature, l'humain ne peut être un être libre. Mais la science de l'esprit montre le noyau éternel originel de l'humain, duquel je



vous ai dit qu'il est comme un autre humain dans l'humain. La science de la nature montre seulement l'un, pas l'autre humain ; mais l'autre est le libre. L'humain libre vit aussi dans les humains. Mais par la vie socio-morale, par la vie étatique, par la vie éthique, l'humain libre est dégagé/sorti vers dehors. Le mode de contemplation moderne, qui devrait être maintenant réfuté par les faits, si l'on pouvait observer correctement, le mode de contemplation moderne conduit en fait, déjà en théorie, à débarrasser la liberté.

Laissez-moi pour terminer encore citer cela. Il y a donc toujours eu dans les temps récents – et aussi maintenant cela apparaît et fait sensation – de telles contemplations de la vie sociomorale et étatique et politique, qui par exemple comparent l'État avec un organisme, avec une forme de la vie. D'un excellent chercheur, que j'estime beaucoup, est paru un livre sensationnel : « L'État comme forme de la vie ». Mais il est très justement un exemple pour ce qui doit être surmonté. Beaucoup ont essayé de former cette analogie, de comparer l'État avec un organisme. On peut tout comparer. S'il s'agissait de comparaison, on pourrait tout à fait établir des comparaisons entre une pêche et une canne de promenade ;

142

cela dépend seulement que l'on soit assez riche d'esprit pour cela ! Il ne s'agit pas du tout de comparaison, mais il s'agit que la comparaison soit aussi conforme à la réalité, si déjà elle devait être utilisée. Maintenant, je ne peux exposer la chose aujourd'hui dans le détail, parce que le temps pour cela ne suffit pas. Mais si l'on compare vraiment ce qui pulse dans la vie sociomorale avec ce qui est disponible dans la vie organique, alors la comparaison vaut seulement aussi loin que l'on doit comparer l'État particulier, oui, la communauté particulière avec une cellule. Et si l'on veut comparer un amas de cellules, comme l'est un organisme, alors on ne peut qu'utiliser la vie globale sur toute la Terre en comparaison de l'organisme.

Comme dit, le livre cité, « L'état comme forme de la vie », de Kjellén est absolument impossible, du fait qu'il utilise cette comparaison dans une forme tout à fait impossible. Mais on peut, lorsque l'on utilise la comparaison correctement ; comparer l'État unique avec la cellule et la vie globale sur la Terre à peu près comme un organisme construit à partir de cellules uniques. Alors, n'est encore contenu dans cet organisme que de ce qui dans l'organisme se développe comme âme, comme esprit. Mais de ce qui se développe dans l'organisme comme âme, comme esprit, dépend, dépend même beaucoup qu'à la vie globale ressorte l'esprit de la Terre. Et seulement, une telle structure sociale de la Terre sera correctement pensée, qui ne nourrit pas lors de la contemplation l'opinion purement extérieure, mais peut aussi saisir l'humain global avec.

Aussi peu, on peut englober l'âme dans l'organisme, englober l'esprit, aussi peu, on peut englober la Terre même si l'on déploie la contemplation organique sur tout dans la pure vie étatique,

143

en quoi s'enracine la liberté humaine. Car la liberté humaine se dresse par delà l'organisation.



C'est quelque chose, qui peut vous délivrer le conseil, lorsque vous le discernez complètement, que même cette réflexion, laquelle introduit la forme de conscience abstraite ordinaire dans la contemplation de la vie étatique, doit exclure le concept de liberté.

La science de l'esprit, en ce qu'elle prend en considération la vie qui est libre de la corporéité, qui ne se laisse pas comparer à un organisme, est seule appelée à aussi de nouveau introduire le concept de l'âme humaine libre dans la vie. J'ai déjà commencé avec cela en 1894, lorsque j'ai rédigé ma « Philosophie de la liberté » - qui malheureusement est déjà depuis si longtemps épuisée -, en ce que j'essayais de montrer, comment de par ce que l'humain développe en fait une âme libre, qui se détache comme un autre du concept causal regardé purement de bon droit dans les sciences de la nature, comment par là l'humain arrive à profiter de sa liberté. Aussi longtemps que l'on n'est pas de l'avis que les sciences de la nature aient tout à fait raison lorsqu'elles contestent la liberté dans leur domaine, parce qu'elles n'ont à faire qu'avec ce où n'est aucune liberté - aussi longtemps que l'on ne considère pas cela, on ne voit pas aussi, sur quoi la liberté s'applique, qui n'est pas non plus à saisir par les sciences de la nature.

Mais la science de l'esprit atteint cela, en ce qu'elle montre que l'humain à côté de son corps ; qui est d'un côté une expression de son âme et de son esprit, a son esprit, qui ne peut être saisi que par la conscience contemplative, la conscience suprasensorielle : de la conscience imaginative, de laquelle coulent aussi les idées sociales, de la conscience inspirée, d'où coulent les idées morales, qui dans la vie ordinaire se vivent dans la compassion, dans le vivre avec d'autres humains, de laquelle, en ce

144

quelle devient conscience intuitive, coulent les idées juridiques, en ce que dans la conscience intuitive l'humain ne s'introduit pas seulement dans ce que l'autre être est, mais par cette conscience intuitive vit l'autre aussi en lui-même jusqu'à un certain degré. Et en ce que la science de l'esprit fait irruption dans ce qui est éternel dans l'humain et qui peut seulement être saisi par la conscience imaginative, inspirée, intuitive, la science de l'esprit avance aussi devant ce qui pulse sous le soleil de la liberté dans la vie humaine.

145

Remarque

La citation suivante, datant de 1918, est particulièrement utile pour comprendre comment Rudolf Steiner en vient, en 1919, à utiliser lui-même le concept d'organisme dans le domaine social, bien qu'il s'y soit opposé à plusieurs reprises en 1917. Ce que Rudolf Steiner rejette en 1917, ce n'est pas seulement l'application du concept d'organisme à un territoire national plutôt qu'au monde entier. Il remet en outre en question le fait que le concept d'organisme couvre tout ce qui est nécessaire à la compréhension de la cohabitation sociale des humains. Pour comprendre la liberté humaine, il faut plus que le « simple » concept d'organisme. Cette idée revient souvent dans les citations précédentes. Rudolf Steiner la rappelle ici, mais il fait une proposition pour élargir le concept d'organisme de manière à ce qu'il soit compatible avec la liberté humaine.



Source [GA 181] p. 357-358, 3/1991, 16.07.1918, Berlin - Conférence devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G., v. 01 - 20241206

Je devais aujourd'hui vous rendre attentif, de manière extérieure, sur quelque chose qui est lié à l'époque où, au XVe siècle, s'est opéré le passage de l'âme d'âme tranquille/entendement et raison dans l'âme de conscience. Car on aimerait tellement que de telles choses se coulent dans les âmes tranquilles des humains. On en a besoin aujourd'hui, on en a besoin dans tous les domaines. Aujourd'hui, les humains parlent beaucoup de la manière dont la structure sociale, la structure de la société devrait se développer à l'avenir. Ce matin, j'ai encore lu une phrase d'un humain qui se croit extrêmement intelligent, qui pense au moins avoir saisi la vérité économique dans ses fondements. Et vit là, le

146

profond, ce qu'il dit au milieu de son essai, c'est qu'il faut saisir la société, la vie en commun sociale des humains comme un organisme. Les humains pensent déjà avoir quelque chose de significatif lorsqu'ils disent qu'il ne faut pas appréhender la vie en société comme un mécanisme, mais comme un organisme. C'est le pire des wilsonianismes au milieu parmi nous ! J'ai déjà dit à plusieurs reprises que l'essence même du wilsonianisme réside dans le fait qu'il ne peut pas trouver d'autres concepts pour la vie en société que celui d'organisme. Mais il est important que l'on apprenne à comprendre que les humains doivent encore parvenir à des concepts plus élevés que celui d'organisme s'ils veulent comprendre la structure sociale. Cette structure sociale ne peut jamais être comprise comme un organisme ; elle doit être comprise comme un psychisme, un pneumatisme, car l'esprit agit dans toute vie en commun sociétale des humains. Notre époque est devenue pauvre en concepts. Nous ne pouvons pas fonder une économie de peuple sans nous plonger dans la connaissance de l'esprit, car c'est là seulement que nous trouvons le méta-organisme ; c'est là que nous trouvons ce qui va au-delà du/par dessus le pur organisme.

C'est ainsi que l'on trouve partout qu'il manque aujourd'hui aux humains la bonne volonté de pénétrer directement dans l'esprit. Mais cela doit se faire. Car les conséquences seraient incalculables si cela ne se faisait pas.

Remarque

Le « méta-organisme » introduit ici, qui « va au-delà du pur organisme », se révèle, en y regardant de plus près, être la comparaison avec l'organisme humain utilisée par Rudolf Steiner en 1919. Rudolf Steiner met donc plus tard l'accent sur la triarticulation de l'« organisme social », à savoir la triarticulation de la vie l'économie, de la vie de droit et de la vie de l'esprit, afin d'éviter toute confusion avec le « pur organisme » de Wilson.

147

L'organisme humain ne se distingue pas de la machine par le seul fait qu'il est vivant, comme l'organisme végétal. Contrairement à l'organisme végétal, il donne aussi encore à l'âme (psyché) et à l'esprit (pneuma) la possibilité d'œuvrer vers dehors.



Pour une meilleure vue d'ensemble, voici une comparaison des désignations utilisées par Rudolf Steiner en 1918 et 1919 :

	T		M
	riarticulation de l'organisme social		metaorganismus
919	1	V	1
	ie de l'économie mondiale	918	" Pur organisme "
		922	" La terre entière — pensée comme organisme économique — est l'organisme social "
919	1	V	1
	ie de droit	918	P sychisme
919	1	Li	1
	bre vie de l'esprit	918	P neumatisme

Il est intéressant de noter que ces deux manières de présentation ne se séparent pas simplement. En 1922, Rudolf Steiner tente de fonder une « économie politique/de peuple » qui intègre la « connaissance de l'esprit ». Il revient à une formulation plus ancienne : ce ne sont pas les différents États, mais le monde qui peut être comparé à un organisme (voir ci-dessous la citation « L'économie mondiale comme organisme économique » à la page 173). Il ne s'agit cependant pas du « méta-organisme », de l'« organisme social » triarticulé, mais du « pur organisme ».

148

L'unité organique ne dit encore rien sur la santé

Source [GA 188] p. 212-214, 2/1967, 31.01.1919, Dornach - Conférence devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. v. 03/20241206

Tout de suite comme la science moderne de la nature ne veut rien savoir de cette triarticulation de l'humain et tout, ce qui est dans l'humain, provient d'une pres-



tation, ainsi la pensée sociale moderne ne veut rien savoir de cette triarticulation du corps social (...). Je veux comme exemple vous lire une définition, laquelle a été donnée par un professeur d'économie politique prestigieux dans certains cercles, en fait Jaffé, sur ce qu'il se pense comme le contexte idéal souhaitable d'un organisme social (...). Ce serait que « ce contexte de l'organisation économique, dans lequel tous les membres du peuple sont soudés en une unité organique, chacun ordonné à sa place comme membre servant une communauté, qui finalement le sert lui-même, qui ne lui assure pas seulement un être-là digne de l'humain, mais aussi son travail, lui concède sa dignité finale, car il ne poursuit pas des buts individuels, mais est service pour la collectivité » (...). - Et pourtant : La misère vient de la « pauvreté » ! (NDT en français dans le texte) – celle-ci est aussi une définition du travail, et ces définitions ne se différencient absolument pas de la définition que la misère vient de la pauvreté. Car cette définition est ainsi, qu'elle convient justement tout aussi bien à l'organisation sociale actuelle, que nous avons, ou au moins que nous avons eu jusqu'à la guerre, ou celle que des états particuliers ont eue pendant la guerre comme l'Allemagne par exemple. Mais on peut dire : pas un seul État du présent ne convient à cette définition. Une telle définition est le modèle d'abstrait non-dits (...). Si l'humain a propagé la lèpre sur tous ses membres, tous les membres sont aussi sujets à une « lèprosité », se sont

149

soudés en une unité organique ! Vous pouvez en fait atteindre un corps lépreux et un corps sain avec exactement la même définition, lorsque seulement vous tenez cette définition universelle de manière conforme.

La science de la nature cherche la causalité à la place de la santé.

Source [GA 188] p. 222-223, 2/1967, 01.02.1919, Dornach - Conférence devant des membres de la Société Anthroposophique

Trad. F. G. v. 03/20241206

Le mode de contemplation purement issu de sciences de la nature, lequel contemple les phénomènes purement d'après la loi de cause à effet, est au fond applicable autant à l'organisme sain que malade. Vous pouvez contempler physiologiquement l'organisme sain, et vous pouvez, si vous voulez rester planté à ce que la science moderne de la nature aime particulièrement, constater partout le rapport entre cause et effet. Mais vous pouvez tout aussi bien, si vous en restez à cette abstraction – rapport entre cause et effet – contempler pathologiquement l'organisme malade. Dans l'organisme malade aussi tout se tient ensemble par cause à effet. Et si on pose unilatéralement, abstraitement comme base, une succession d'événements d'après cause et effet, alors reste nécessairement absente l'impulsion, que l'on doit décrire d'un côté comme saine, de l'autre comme malade. Elle sort du mode de contemplation. Ce n'est pas si grave pour le mode de contemplation de science de la nature en rapport avec les tâches, lesquelles la science de la nature cherche pour le moment dans les temps récents. Mais cela devient grave, si l'on veut appliquer le même mode de pensée sur les processus sociaux, car là, la différence entre sain et pathologique du processus

150



de devenir de l'humanité ne se laisse pas exclure simplement. Cela ne se laisse pas faire. Et c'est ce qui doit dans l'immédiat essentiellement être souligné, tout comme les humains se tiennent devant des questions sociales devenues si brutales par la réalité, leur manque justement absolument la possibilité de gagner un jugement, si quelque chose est un processus sain ou pathologique, si quelque chose doit être promu ou guéri. On pourrait dire qu'à cause de cela repose une telle tragédie sur l'humanité moderne, parce que tout de suite manque cette différence que j'ai justement caractérisée approximativement.

Uexküll : Liberté, Égalité, Fraternité comme cancer social.

Source BGA 192] p. 082-085, 2/1991, 11.05.1919, Stuttgart
Trad. F. G.- v. 03/20241206

[082] Je vous ai souvent rendu attentif au cours des années que sur le sol de la vision du monde, sur lequel nous nous tenons ici, on peut être en première ligne un véritable défenseur et avocat de l'orientation du monde de science de la nature. Combien souvent j'ai exposé tout ce qui peut être dit pour la défense de cette orientation du monde de science de la nature. Mais je n'ai aussi jamais manqué de dire quels énormes revers de la médaille a cette orientation du monde de science de la nature. Encore dernièrement, j'ai rendu attentif à qui se montre justement aussitôt lorsque l'on indique des cas spécifiques uniques, ce que l'on appelle ici la manière de voir symptomatologique, donc va à l'œuvre tout empiriquement. J'ai dû vous louer entre autres à partir d'autres rapports une œuvre contemporaine excellente de Oscar Hertwig, l'excellent biologiste, « Le devenir des organismes ;

151

une réfutation de la théorie darwinienne du hasard » ; et j'ai, afin qu'avec cela il ne survienne pas de malentendus, dû rendre aussitôt attentif – après que Oskar Hertwig ait laissé paraître un deuxième petit livre –, à ce que ce monsieur a présenté à côté d'un livre de science de la nature génial, une considération sur les conditions de vie sociale qui est tout à fait inférieure. C'est un fait significatif du présent. Cela montre sur quels fond et sol, sur quels excellents fond et sol de cette orientation du monde de science de la nature elle-même ne peut apparaître ce qui est nécessaire en première ligne pour la compréhension du présent – une connaissance des impulsions sociales, qui sont disponibles à notre époque.

Aujourd'hui, je veux vous présenter un autre exemple, auquel vous pourrez bien voir, comment d'un côté la formation bourgeoise va au-devant du déclin et pourra seulement se sauver d'une certaine manière ; comment de l'autre côté est disponible quelque chose de montant, que l'on doit seulement couvrir et soigner de manière compréhensive et correcte, alors ce sera le point de départ pour la culture de l'avenir.

Si bien que comme un symptôme produit typique de la bourgeoisie déclinante se présente à moi ici un livre, qui parut immédiatement après la guerre mondiale, qui s'appelle, un peu prétentieux, « Le candélabre, vision du monde et formation de la vie » - Ce candélabre est vraiment bien indiqué pour laisser rayonner le plus possible de ténèbres en rapport avec tout ce qui est si nécessaire



comme formation sociale et ses bases spirituelles. Une étrange société s'est rencontrée, laquelle écrit d'étranges choses dans de particulières dissertations sur l'ainsi nommée reconstruction de notre organisme social. Je peux naturellement seulement faire état de quelques éléments de ce livre volumineux. C'est d'abord un naturaliste/chercheur de la nature, Jacob von Uexküll, véritablement un bon, typique chercheur

152

de la nature, qui, et c'est ce qui est significatif, ne s'est pas seulement acquis des connaissances dans la science de la nature – là, il n'est pas simplement un chercheur calé, mais un homme accompli du présent –, mais qui se sent aussi obligé, comme le font aussi d'autres, qui ont grandi à partir du sol de science de la nature, de donner comme le mieux ses conclusions pour la formation sociale du monde. Il a appris à l'ainsi nommé État de cellules, comme on l'appelle souvent dans les cercles de science de la nature. Et certes, il a appris à former son organisme pensant, et avec cet organisme pensant formé, il regarde maintenant la vie sociale. Je veux seulement vous présenter des éléments, desquels vous pouvez voir, comme cet homme, et certes, comme on peut dire, pas à partir de la science de la nature, mais à partir de la manière de penser de science de la nature prise à la base tout à fait correctement, mais conformément à la vie tout à fait insensée, observe la formation sociale contemporaine. Il oriente son regard sur l'organisme social et sur l'organisme naturel, et trouve que l'harmonie dans un organisme naturel peut parfois être aussi perturbée par un processus de maladie, et dit maintenant en rapport avec l'organisme social ce qui suit :

« Chaque harmonie peut être perturbée par une maladie. Nous nommons « cancer » la plus terrible maladie du corps humain. Sa caractéristique est l'activité sans cadre du protoplasme, qui ne se soucie plus de la maintenance des outils, mais seulement encore fabrique des cellules protoplasmiques libres. Ces évincements de la structure du corps ne peuvent donc eux-mêmes fournir aucun travail, ils privent là la structure.

Nous connaissons la même maladie dans la communauté humaine, lorsqu'apparaît la parole du peuple : liberté, égalité et fraternité à la place de la parole de l'État : contrainte ; différence et subordination.

153

Maintenant, vous avez là un typique penseur en science de la nature. Il regarde comme une maladie cancéreuse du corps de peuple, lorsqu'à partir du peuple sont placées les impulsions de liberté, d'égalité et de fraternité. Il veut avoir à la place de liberté, contrainte, à la place d'égalité, différence, à la place de fraternité, subordination. Il a appris à prendre en lui ce mode d'observation à l'État de cellules, il transpose cela comme conséquence sur l'organisme social. Pour le reste aussi, ses explications ne sont pas vraiment négligeables, lorsqu'on les regarde comme des symptômes. Il en arrive aussi à trouver dans l'organisme social ce qui dans l'organisme social correspond à la circulation sanguine, et à vrai dire, pas comme je l'ai maintenant décrit dans différentes conférences, mais comme cela se présente à lui. Il arrive à ce qu'il considère l'or comme ce qui circule de droit comme



le sang dans l'organisme social, et il dit : « L'or a aussi la faculté de circuler indépendamment du flux de marchandises, et parvient alors dans les grandes banques comme lieu central de collecte (NDT Zentralsammelstellen) (cœur d'or). » Donc le naturaliste arrive à chercher quelque chose pour le cœur dans l'organisme social, et trouve pour cela les grandes banques comme lieux centraux de collecte, « qui peuvent exercer une influence sur l'ensemble du flux d'or et de marchandise ».

Maintenant je vous fais remarquer expressément que je n'aimerais pas rendre quoi que ce soit risible, mais que j'aimerais seulement vous conduire devant les yeux comment doit, en fait, penser un humain qui à partir de cette base à aussi le courage de penser jusque dans les conséquences. Si beaucoup d'humains se cachent actuellement le fait sur ce que dans le cours des trois à quatre siècles passés nous a amené au développement, qui rend tout à fait compréhensible une telle pensée, ainsi repose justement le fait que les gens dorment avec leur âme, qu'ils s'adonnent à des stupéfiants, des stupéfiants culturels,

154

qui ne leur permettent pas, de regarder avec une âme éveillée, ce qui est en fait fiché dans l'ainsi nommée éducation bourgeoise.

155

156

L'ORGANISME SOCIAL EST-IL DONNÉ OU À CONQUÉRIR ?

157

L'école Waldorf n'est pas une organisation, mais un organisme social

Quelle [GA 305] S. 128-136, 3/1991, 23.08.1922, Oxford Oxford Holiday Conference
Trad. F. G.- v. 0?/20241206

Résumé

L'école Waldorf, contrairement à la machine (et à l'usine), ne peut pas être organisée (organisation-construction : cohésion des parties en un tout par une pensée imprimée), parce que, comme l'organisme humain, elle est déjà organisée. Les enseignants (avec leurs capacités) et les élèves (de différentes classes sociales) sont donnés, ne se laissent pas pétrir par des paragraphes quelconques, mais seulement étudier avec amour et art. Doit être renouvelée pour chaque nouvel enseignant ou enfant (en tant que nouveau membre). La conférence des enseignants devient ainsi le cœur de l'organisme scolaire et l'enseignement devient un tout qui déborde de l'artistique vers le physique et le pratique. L'école libre de Dornach tentée, mais interdite (141). L'ensemble de l'ordre social doit aussi être pris en compte en tant que donnée par des compromis, afin que le passage au système scolaire habituel et à l'action extérieure reste possible. Ainsi, la pratique de la vie remplace l'abstraction (des humains et de la situation temporelle).

[128] Quand est parlé d'organisation, ainsi on pense habituellement que l'on doit organiser quelque chose, que l'on doit mettre en place quelque chose. Si je veux parler aujourd'hui de l'organisation de l'école Waldorf, ce n'est pas et ce ne peut



pas être dans ce sens, car on ne peut organiser que ce qui est mécanique dans un certain sens. On peut organiser la mise en place d'une usine, de n'importe quelle autre institution où les

158

parties doivent être maintenues ensemble en un tout par la pensée que l'on y imprime. Mais imaginez combien il serait absurde d'exiger que l'on organise l'organisme humain. Il est organisé, il est là, et on doit l'accepter comme un organisme. On doit l'étudier. On doit apprendre à connaître ses institutions comme celles d'un organisme, d'une organisation.

Dans ce sens, une école telle que l'école Waldorf est dès le départ un organisme et ne peut pas être organisée par l'élaboration d'un programme - je l'ai déjà évoqué - sur la manière dont l'école doit être aménagée : Paragraphe 1, Paragraphe 2 et ainsi de suite. J'ai déjà dit, je suis d'emblée totalement convaincu, sans ironie, que si 5 ou 12 personnes se réunissent aujourd'hui - et aujourd'hui les gens sont tous très intelligents, très intelligents - ils pourront élaborer un programme scolaire idéal, dans lequel il n'y a rien à améliorer : paragraphe 1, paragraphe 2 et ainsi de suite. Le paragraphe 12 et ainsi de suite ; et la seule question qui se pose alors est : peut-on le mettre en pratique ? - Et là, on s'apercevra très vite que l'on peut faire de très beaux programmes, mais que dans la pratique, on a devant soi un organisme achevé lorsqu'on établit une école.

Cette école se compose alors d'un corps enseignant que l'on ne pétrit pas dans la cire. Le paragraphe 1 ou le paragraphe 5 signifierait peut-être [129] : l'enseignant doit être comme ceci ou comme cela. Le corps enseignant n'est pas constitué de quelque chose que l'on pétrit dans de la cire, mais il faut chercher chaque enseignant ; il faut le prendre avec les capacités qu'il a. Il faut avant tout comprendre quelles sont ses capacités. Il faut comprendre s'il est d'abord un bon enseignant élémentaire ou s'il est un bon enseignant pour les classes supérieures. Il s'agit donc, de la même manière que pour comprendre l'organisme humain, il faut regarder le nez ou la bouche.

159

Si l'on veut faire quelque chose, il faut comprendre l'enseignant individuel. Ce ne sont pas les principes abstraits des programmes qui comptent, mais les réalités que l'on a devant soi. Si l'on pouvait pétrir les enseignants dans de la cire, on pourrait faire des programmes. Mais on ne peut pas le faire. Ainsi, la seule réalité que l'on a devant soi, c'est le corps enseignant. Il faut le connaître parfaitement. C'est avant tout le premier principe de l'organisation de l'école Waldorf : le corps enseignant m'est connu dans toutes ses individualités, puisque je dois diriger l'école Waldorf spirituellement.

La deuxième chose, ce sont les enfants, et dans ce sens, faire quelque chose de l'école Waldorf a été lié à quelques difficultés pratiques. Car cette école Waldorf a d'abord été fondée par Emil Molt à Stuttgart sur la base de toutes les émotions qui existaient en 1918, 1919, après la fin de la guerre. Elle a été fondée parce qu'on pensait faire une action sociale. On voyait qu'il n'y avait pas grand-chose à faire avec les adultes sur le plan social ; ils se sont compris pendant quelques semaines



en Europe centrale après la fin de la guerre. Après, ils sont retombés immédiatement dans les jugements qui se sont formés dans les différentes classes. C'est pourquoi l'idée est venue de s'occuper d'abord de la génération suivante. Et comme c'est justement Emil Molt, un industriel de Stuttgart, qui a fondé l'école, on n'a pas eu besoin de faire du porte-à-porte pour avoir des enfants, mais on a eu les enfants de son usine. C'étaient donc essentiellement des enfants de prolétaires, environ 150 enfants de l'usine Moltschen, que nous recevions. Ces 150 enfants ont ensuite été complétés par la plupart des enfants de la Société anthroposophique de Stuttgart et des environs, de sorte que nous avons commencé à travailler avec environ 200 enfants.

160

Mais il y avait en même temps un moment qui faisait de l'école une école unique au sens idéal du terme. Car nous avons une base d'enfants de prolétaires, et les enfants anthroposophes n'étaient pas d'abord des enfants de prolétaires, mais de toutes les classes possibles, des plus basses aux plus hautes. Tout ce qui est de l'ordre du statut social, de la classe, était donc éliminé dès le départ, même par la base sociale de l'école Waldorf. Et c'est ce qui a été recherché et continue d'être recherché, que seul, tout seul, l'aspect humain général soit pris en considération. Il n'y a que des principes pédagogiques et didactiques pour l'école Waldorf, sans tenir compte du fait qu'un enfant est un enfant de prolétaire ou qu'il aurait été l'enfant de l'ancien empereur s'il avait cherché à entrer à l'école Waldorf. Seuls les principes pédagogiques et didactiques étaient et resteront valables. C'est ainsi que l'école Waldorf a été conçue dès le début comme une école unique.

Mais cela posait bien sûr aussi des difficultés, car l'enfant du prolétariat arrive à l'école en 6e ou 7e année avec d'autres habitudes de vie que l'enfant d'autres classes sociales. Mais à cet égard, les contrastes se sont rapidement révélés extrêmement bénéfiques, même s'il faut bien sûr faire abstraction de certains détails qui doivent être surmontés avec un certain effort. Ces détails sont faciles à imaginer ; ils se rapportent la plupart du temps à des habitudes de vie extérieures, et il n'est parfois pas facile de faire ressortir des enfants tout ce qu'ils apportent à l'école. Mais avec un peu de bonne volonté, il est tout à fait possible d'y parvenir, même si certains enfants issus de classes dites supérieures, qui n'ont pas l'habitude de porter l'un ou l'autre sur eux, ramènent alors à la maison ce qui est désagréable et que les parents remarquent de manière désagréable à la maison.

161

Et bien, on avait donc l'enfance de l'autre côté. C'étaient d'abord, je dirais, les difficultés mineures. La plus grande difficulté venait du fait que l'idéal de l'école Waldorf [131] était d'éduquer purement dans le sens de la connaissance de l'humain, d'apporter chaque semaine à l'enfant ce que l'enfant lui-même exigeait.

Mais nous avons tout de suite aménagé l'école Waldorf comme une école élémentaire de huit classes, de sorte que nous avons des enfants de 6 ou 7 ans jusqu'à 14 ou 15 ans. Ces enfants venaient d'abord des écoles les plus diverses. Ils avaient les formations les plus diverses, pas du tout celle que nous devons considérer comme la bonne pour un enfant de huit ou onze ans. Nous ne pouvions donc pas du tout



compter, la première année, sur ce que nous considérons comme l'idéal de l'éducation. Là encore, on ne pouvait pas suivre le paragraphe 1 ou le paragraphe 2, mais il fallait procéder en fonction des individualités des enfants que l'on recevait dans chaque classe. Et pourtant, cela aurait été la moindre des difficultés.

La plus grande difficulté réside dans le fait qu'aucune méthode d'éducation, aussi idéale soit-elle, ne doit arracher l'humain à la vie. L'humain n'est pas quelque chose d'abstrait que l'on peut mettre en place par l'éducation et puis c'est fini, mais l'humain est l'enfant de certains parents. Il a grandi hors de l'ordre social. Après avoir été éduqué, il doit réintégrer cet ordre social. Vous voyez, si vous voulez éduquer un enfant comme cela correspond absolument à l'idée, vous l'aurez à 14 ou 15 ans de telle sorte que cela peut être très idéal, mais l'enfant ne s'y retrouve pas dans la vie actuelle, il ne sait rien faire. Il ne s'agissait donc pas simplement de réaliser un idéal, et ce n'est toujours pas le cas à l'école Waldorf, mais il s'agit plutôt d'une question d'éducation.

162

Il s'agit d'éduquer l'enfant de manière à ce qu'il puisse toujours s'adapter à la vie actuelle, à l'ordre social actuel. Il ne sert à rien de dire que cet ordre social est mauvais. Qu'il soit bon ou mauvais, nous devons tout simplement y vivre. Et c'est de cela qu'il s'agit, que nous devons y vivre, que nous ne pouvons donc pas simplement en retirer les enfants. J'ai donc eu la tâche extrêmement difficile d'accomplir une idée d'éducation d'un côté, et de compter avec la vie pleine et entière du présent de l'autre.

[132] [Bien sûr, les autorités scolaires ont dû considérer ce qui se fait dans les autres écoles comme une sorte d'idéal. Certes, elles disent toujours : on ne peut pas atteindre l'idéal, on ne peut faire que le maximum, la pratique de la vie exige ceci ou cela. Mais justement, dans la pratique, quand on a affaire à eux, ils considèrent tout ce qui est déjà mis en place par les autorités de l'État ou les autorités correspondantes comme quelque chose d'extraordinairement bon, et ce qui est mis en place comme l'école Waldorf comme une sorte de bizarrerie, comme quelque chose que l'on fait quand on n'est pas tout à fait prudent sous son chapeau !

Eh bien, n'est-ce pas, on laisse parfois passer une telle bizarrerie, parce qu'on se dit : « Eh bien, on verra bien ce que c'est ». - Mais tout de même, il faut aussi s'y attendre, et j'ai donc essayé de m'en sortir par le compromis suivant. J'ai proposé dans un mémorandum de me laisser trois ans pour ce qui est de ma bizarrerie, afin que les enfants soient prêts à rejoindre les écoles ordinaires. J'ai donc élaboré un mémorandum stipulant que les enfants, lorsqu'ils sont admis, doivent avoir atteint l'objectif de la troisième classe élémentaire, c'est-à-dire l'âge de 9 ans. En effet, à l'âge de 12 ans, ils auront atteint l'objectif de pouvoir entrer en 4e année dans une autre école. Seulement pour le temps intermédiaire, j'ai dit que je voulais avoir une liberté absolue,

163

chaque semaine, je voulais pouvoir donner chaque semaine aux enfants ce qui découle de la connaissance de l'être humain. Alors à nouveau, j'ai exigé la liberté de



l'âge de 8. à 12 ans. Après l'accomplissement de la douzième année, les enfants devraient à nouveau avoir atteint un but tel qu'ils puissent entrer dans l'école extérieure ordinaire, et à nouveau lorsqu'ils auront quitté l'école. Justement ainsi ce sera lorsque les enfants, oui, comme je l'ai dit, les jeunes dames et les jeunes messieurs, quitteront l'école pour entrer à l'université ou dans une autre école supérieure ; la liberté sera totale pendant la période de la maturité sexuelle jusqu'au début de la période universitaire ; mais ensuite, ils devront être prêts à entrer dans n'importe quelle école supérieure, université, car l'école supérieure libre de Dornach ne sera pas reconnue avant longtemps comme quelque chose dans laquelle on peut entrer si les gens veulent aller dans la vie, bien sûr.

[Ainsi, par ce parallélisme avec le système scolaire habituel, on a déjà essayé de concilier ce qui doit être voulu avec ce qui existe déjà, de l'amener dans une certaine harmonie. Car en aucun point l'école Waldorf n'aspire à quelque chose qui ne soit pas pratique, mais partout, en chaque point, on essaie de réaliser par cette bizarrerie ce qui est vraiment pratique pour la vie.

C'est pourquoi il ne peut pas s'agir de construire l'école à partir d'une idée intelligente dans la tête - car c'est une construction et non une organisation qui en résulterait - mais il ne peut s'agir que d'étudier réellement, de semaine en semaine, ce que l'on a déjà comme organisme. Et c'est là que les mesures éducatives les plus concrètes apparaissent de mois en mois pour celui qui de l'observation des humains, c'est-à-dire ausside l'observation des enfants. Ainsi que finalement aussi le médecin, lorsqu'il a un humain devant, ne peut pas dire tout de suite, lors du premier examen, tout ce qui devrait se passer, mais

164

en premier de proche en proche doit étudier l'humain, parce que l'humain est un organisme, il s'agit donc aussi d'étudier continuellement un tel organisme, comme l'est l'école. Car il se peut, par exemple, qu'en raison du type particulier d'enseignants et d'enfants que l'on a devant soi, disons en 1920, on doive procéder tout à fait différemment que pour le corps enseignant et les élèves que l'on aura devant soi en 1924, parce que, dans certaines circonstances, le corps enseignant peut être différent en raison de l'augmentation, et le corps des enfants sera déjà certainement différent. En revanche, les paragraphes 1 à 12 pourraient être aussi beaux que possible, mais ils ne serviraient à rien ; seul est valable ce que l'on retire réellement de la classe par l'observation de chaque jour.

Et c'est pourquoi le cœur de l'école Waldorf, quand je parle de son organisation, c'est la conférence des professeurs, ce sont les conférences des professeurs qui ont toujours lieu de temps en temps. Si je peux être moi-même à Stuttgart, elle se déroule sous ma direction, mais sinon, ces conférences des enseignants ont lieu dans des intervalles relativement courts. Tout [134] y est vraiment discuté dans les moindres détails devant l'ensemble du corps enseignant, sur l'ensemble de l'école, sur ce que chaque enseignant peut faire comme expérience dans sa classe. De sorte que ces conférences d'enseignants ont constamment tendance à faire de l'école un organisme entier, tout comme le corps humain est un organisme du fait qu'il a un cœur. Dans ces conférences d'enseignants, il s'agit bien moins de prin-



cipes abstraits que de la bonne volonté des enseignants à vivre ensemble, à éviter toute forme de rivalité. Et avant tout, il s'agit du fait que l'on ne peut proposer quelque chose qui soit utile à l'autre que si l'on a l'amour correspondant pour chaque enfant. [...]

165

[135] Et ainsi il s'agit vraiment de ce qu'on développe cet amour particulier [...]. Alors, on sait aussi dire quelque chose de correspondant lors de la conférence des enseignants. Car rien n'est plus utile pour les mesures à prendre chez les enfants sains que ce que l'on peut observer chez les enfants anormaux.

Vous voyez, les enfants sains sont relativement difficiles à étudier, parce que toutes les caractéristiques sont floues chez eux. Il n'est pas facile de comprendre comment chaque propriété se trouve à l'intérieur et comment elle se combine avec les autres. Chez un enfant malade, où il existe un complexe de propriétés, on arrive très vite à traiter pathologiquement ce complexe de propriétés particulier. On peut ensuite appliquer cette méthode aux enfants en bonne santé.

Grâce à une telle organisation, nous avons tout de même réussi à faire reconnaître en peu de temps la nature particulière de l'école Waldorf par le fait que le nombre d'enfants que nous avons au début - environ 200, je l'ai dit - a rapidement augmenté et que nous avons maintenant déjà atteint le nombre d'environ 700 enfants [...]. De ce fait, l'école Waldorf est naturellement confrontée à des tâches de plus en plus importantes. Car si l'on essaie de penser l'ensemble de l'organisation à partir de la vie, chaque enfant que l'on reçoit donne une nouvelle leçon et un nouveau type dans lequel il faut s'insérer pour pouvoir à son tour s'occuper de l'organisme qui a reçu un nouveau membre, grâce à l'étude correspondante de l'humain.

166

QUELLE EST LA TAILLE D'UN ORGANISME SOCIAL ?

167

168

Tout est en quelque sorte un organisme

Rudolf Steiner a malheureusement contribué à la mauvaise habitude anthroposophique de vouloir faire de tout un organisme.

État comme organisme.

Source [GA 340] p. 157,5/1979, 03.08.1922, Dornach Conférence devant des étudiants (« Nationalökonomischer Kurs »)

Trad. F. G.- v. 03/20241206

Et ainsi, nous voyons comment l'économique passe dans la vie de l'état, comment sera aspirée la vie de l'esprit par la vie de l'État, et nous voyons alors le récent organisme de l'État économique et spirituel apparaître, qui est devenu toujours plus puissant et puissant comme organisme d'état et dont nous devons être clair, qu'il



doit à nouveau expérimenter une certaine articulation, si la vie de l'économie devait continuer.

Esprit, État et économie comme organismes.

Source [GA 328] p. 061, 1/1977, 10.02. 1919, Zurich Conférence publique
Trad. F. G.- v. 03/20241206

Il doit se développer comme membre autonome de cet organisme social, tout ce qui est culture spirituelle, comme organisme autonome se développer tout ce qu'aujourd'hui on appelle dans le sens le plus étroit la vie politique de l'État, qui devrait être en rapport non par centralisation, mais par une interaction vivante avec la vie spirituelle, et il doit se développer l'organisme économique comme troisième

169

membre autonome. Organisme spirituel, organisme de l'État, organisme économique, c'est ce dont on doit dire : dans les prochaines dix à vingt années les forces de développement des humains tendent vers là. Et qui s'oppose à cette évolution, s'oppose à ce que sont les possibilités de vie de l'humanité moderne.

Esprit, économie et État comme organismes.

Source [GA 341] p. 087,3/1986, 05.08.1922, Dornach Entretien avec des étudiants (« Nationalökonomisches Seminar »)
Trad. F. G.- v. 03/20241206

L'organisme spirituel sera placé pour l'essentiel sur la liberté. Mais dans l'organisme spirituel, la vie de l'économie devra naturellement aussi agir en lui ; sinon les professeurs n'auraient rien à manger. Mais cela agira tout de suite correctement dedans quand cela provient d'une autre instance, ainsi qu'on a besoin, d'après une certaine direction de développer un organisme de l'économie, d'après l'autre direction un organisme spirituel et alors, l'"organisme" juridique-étatique.

Remarque

Les éditeurs du volume ont remarqué qu'un tel choix de mots ne s'accordait pas particulièrement avec d'autres citations (voir notamment ci-dessus, sous la rubrique « Où les organismes sociaux propulsent du non-sens », les citations « État comme cellule de la plante-monde, Humain comme soies pour l'état » à la page 108, « L'état, comme organisme, devrait décapiter les humains » à la page 114 et « Le monde socio-politique, un organisme » à la page 118). Ils n'ont pas seulement fait part de leur irritation par les signes d'introduction qu'ils ont probablement mis, mais l'ont aussi exprimée explicitement dans un commentaire.

170

Éditeur : organisme d'État comme pseudo organisme.

Source [GA 341] p. 093,3/1986
Trad. F. G.- v. 02/20241206

Note 87, GA 341, "organisme" juridique-étatique :



En général R. Steiner conteste le caractère d'organisme à la vie de droit et d'état. Elle possède seulement la forme d'une structure d'ordre organisée. Pour l'être propre de cette même, il n'y a aucune expression précise; on peut appeler cet organisme mécanisé de la vie de droit et d'état un pseudo-organisme ou seulement un organisme dans le sens transposé.

171

Remarque

Rudolf Steiner a lui-même mentionné ce que l'on peut facilement oublier en parlant d'« organisme d'État ». Il s'agit d'une part de la nécessité d'une vie spirituelle libre. Rudolf Steiner lui-même ne l'oublie évidemment jamais et le mentionne expressément dans tous les passages où il parle d'« organisme d'État ». La deuxième chose que l'on peut oublier dans une telle désignation, c'est la nécessité d'une économie mondiale fraternelle. Ce dernier point est encore une fois clairement expliqué dans le premier exposé du cours dit « d'économie nationale » :

172

Seule la Terre entière est un organisme

Économie mondiale comme organisme économique.

Source [GA 340] p. 021-022, 5/1979, 24.07.1922, Dornach Conférence devant des étudiants (« Nationalökonomischer Kurs »)

Trad. F. G.- v. 02/20241206

C'est pourquoi on est avant tout envoyé au concept de l'organisme social, pour la raison qu'il se montre donc que la dévaluation est déterminée par la vieille délimitation d'état. La vieille délimitation d'état intervient donc dans le processus d'économie de peuple. On doit comprendre celui-ci, cependant on doit d'abord comprendre l'organisme social. Mais toutes les économies nationales, à commencer par Adam Smith et jusqu'en remontant aux plus récentes, comptent en fait avec de petits domaines/territoires comme organismes sociaux. Elles ne font pas une fois attention que quand on choisit une pure analogie, celle-ci doit être exacte. Avez-vous déjà vu un véritable organisme qui a grandi, il est ainsi :

Ici est par exemple un humain, ici est le deuxième humain, ici est le troisième humain et ainsi de suite. Ce seraient de mignons organismes humains qui seraient collés les uns aux autres de cette manière ; cela il n'y a quand même pas chez les organismes qui ont grandi. Mais c'est quand même le cas chez les États. Les organismes ont besoin du vide autour d'eux jusqu'à l'autre organisme. Ce avec quoi vous pouvez comparer les états particuliers



Zeichnung 1

173



est au plus les cellules de l'organisme, et vous pouvez seulement comparer la Terre entière comme corps économique avec un organisme. Cela devrait être considéré. Cela devrait être pris en main, depuis que nous avons une économie mondiale nous ne pouvons comparer les états particuliers qu'avec des cellules. La terre entière, pensée comme organisme économique, est l'organisme social.

01031 - Cela n'est jamais saisi de l'œil. Car l'ensemble de la théorie d'économie de peuple a tout de suite grandi dans quelque chose qui ne correspond pas à la réalité, parce qu'on veut établir des principes qui devraient valoir pour une cellule isolée/particulière. C'est pourquoi vous trouvez, quand vous étudiez la théorie française d'économie de peuple, une autre constitution que quand vous étudiez l'Anglaise, l'Allemande ou d'autres théories d'économie de peuple. Mais, comme économiste de peuple, nous avons déjà besoin d'une compréhension pour l'organisme social tout entier.

Remarque

La phrase « La terre entière, conçue comme un organisme économique, est l'organisme social » est, de par sa brièveté, susceptible d'être mal comprise - et elle l'a effectivement été. Steiner réduit-il soudainement le social à l'économique ? Le véritable objectif de la phrase - le dépassement des économies nationales par une économie mondiale - est alors facilement oublié.

Pour être bien comprise, cette citation de 1922 doit être prise ensemble avec les citations de 1917, où Rudolf Steiner compare cet organisme social mondial à un organisme végétal (voir ci-dessus, sous la rubrique « Où l'organisme social fait des bêtises », les citations « L'État comme cellule de la plante mondiale, l'humain comme soie pour l'État » à la page 108 et « L'État devrait, en tant qu'organisme, décapiter les humains » à la page 114). La manière de s'exprimer (« science de l'État »)

174

est malheureusement encore ainsi que l'on remarque difficilement que Rudolf Steiner s'intéresse déjà à l'économie. L'organisme «économique-social» n'est donc comparable qu'à un organisme végétal, tandis que l'organisme «total-social» de Rudolf Steiner est comparé à un organisme humain. Il existe d'ailleurs déjà en 1919, c'est-à-dire avant le «cours d'économie nationale», un passage où Steiner fait clairement référence à l'économie avec son organisme mondial. Il semble donc que Rudolf Steiner s'est adapté au langage bourgeois de l'époque - qui ne faisait pas de différence entre l'État et l'économie (voir par exemple l'historien Friedrich Meinecke) - jusqu'à ce qu'il puisse s'appuyer sur sa présentation de la triarticulation sociale. Le passage est le suivant :

État et peuple, organismes non fermés.

Source [GA 188] p. 190-191, 2/1967, 26.01.1919, Conférence de Dornach devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G.- v. 03/20241206

Car voyez-vous, en rapport à l'organisme social la plupart des gens ne peuvent aujourd'hui absolument pas encore penser, parce que les « leitmotiv » (NDT les lexiques proposent le mot allemand. Lit. : « motifs directeurs ») de cette pensée manquent. Je l'ai déjà



une fois évoqué : les humains partent sur ces domaines de l'étrange, grotesque idée, qu'un état particulier ou un domaine/territoire particulier de peuple serait un organisme en soi. Ils veulent tout simplement ériger des organismes de peuple. C'est en soi un non-sens. Je l'ai une fois expliqué : si l'on veut une fois comparer quelque chose en rapport à la vie en commun des humains de par la Terre, ainsi on a seulement la permission de considérer la Terre entière comme un organisme ; un domaine particulier étatique ou à la mesure d'un peuple ne peut être qu'un membre dans l'organisme. Veut-on utiliser le concept de l'organisme,

175

alors ce doit être un organisme fermé. Celui qui veut fonder quelque économie nationale, enseignement/théorie d'économie de peuple, socialisme sur le secteur/domaine/territoire d'un seul pays, il ressemble à un humain qui, disons, aimerait fonder l'anatomie d'un humain entier, sur purement la main ou la jambe ou le foie. Il s'agit de cela dans une bien plus haute mesure que les humains se le représentent aujourd'hui. Car cette triarticulation dont je vous ai exposée, elle ne donne pas de tels résumés abstraits, comme y sont habitués les humains actuels, mais elle donne tout de suite une mise en situation vivante dans l'engrenage de l'économie politique, dans l'engrenage social. Qui a purement appris l'anatomie du foie, celui-là ne comprendra pas l'anatomie de la tête, du cou. Mais qui connaît l'anatomie de l'humain, celui-là pourra, s'il y vient, juger aussi correctement le foie, juger correctement la tête, juger correctement le cou. C'est ainsi : celui qui connaît l'organisme social dans ses conditions de vie interne – et c'est quelque chose, qui doit ressortir de cette triarticulation –, celui-là sait se placer dans les rapports corrects, qu'il ait à juger des rapports sociaux en Russie ou en Angleterre ou en Allemagne ou n'importe où.

Aujourd'hui, vous faites la singulière découverte attristante que les humains parlent sur les pays, comme si ces pays étaient là pour soi. Ils pensent qu'ils peuvent effectuer une quelconque socialisation, ou du même genre, en rapport avec des domaines séparés particuliers. C'est ce qui présente une erreur fondamentale de notre temps, et qui peut conduire vraiment dans la pratique aux plus grands malheurs. Aujourd'hui, c'est seulement non salubre de croire que l'on puisse sur un certain territoire limité, faire quoi que ce soit, sans prendre en considération que depuis le milieu du 19^e siècle la Terre est un organisme global en ses relations sociales.

176

Avec cette réalité doit simplement être compté, sinon on n'arrive d'aucune manière n'importe comment plus loin.

Remarque

Rudolf Steiner l'a « expliqué une fois » à Dornach le 13 janvier 1917. A lire ici dans la citation « Le monde actuel : un organisme socio-politique », page 118.

177

QUELLE EST LA VITESSE D'UNE ÉVOLUTION ORGA-



NIQUE?

179

180

Une évolution organique fait un pas après l'autre

Évolution française tumultueuse.

Source [GA 185] p. 039-043,3/1982, 19.10.1918, Conférence de Dornach devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G.- v. 02/20241206

Une différence radicale se dessine toujours de plus en plus entre le système an- 0
glais et le système français. Tout de suite dans le système français, à partir des 7
désordres de la guerre de Trente Ans, se développe sur des raisons nationales ce
que l'on peut appeler l'affermissement de la pensée d'État. Lorsqu'on veut étudier
l'affermissement de la pensée d'État, cela seulement à l'exemple - mais l'exemple
est assez singulier — de l'apparition, la montée à un haut rayonnement et la des-
cente à nouveau de l'État national français, avec Louis XIV et ainsi de suite. Nous
voyons comment alors continuent à se développer au sein de cet État national les
germes de l'émancipation de la personnalité qui est donnée avec la Révolution
française.

Cette Révolution française elle amène vers en haut, on peut le dire, les impulsions 0
les plus absolument justifiées de la vie humaine : la fraternelle, la libérale, l'égale. 8
Mais j'ai déjà caractérisé une fois, lors d'une autre occasion comment cette triade
apparut, contredisant la simple évolution humaine, à l'intérieur de la Révolution
française : Fraternité, Liberté, Égalité. On peut, lorsqu'on compte avec l'évolution
humaine,

181

on ne peut parler de ces trois forces : fraternité, liberté et égalité, sans qu'on
parle, en quelque relation, des trois membres de la nature humaine. En rapport à
la vie commune corporelle de l'humain, l'humanité doit progressivement, tout de
suite dans l'époque de l'âme de conscience, s'élever à un élément fraternel. Ce se-
rait un malheur indicible et une régression dans l'évolution si à la fin de cette cin-
quième période post-atlantéenne, l'époque de l'âme de conscience, la fraternité
ne s'était au moins formée jusqu'à un haut degré parmi les humains. Mais on peut
seulement comprendre la fraternité correctement quand on la pense appliquée à
la vie en commun de corps humain à corps humain, dans l'existence/l'être phy-
sique. Mais si l'on s'élève jusqu'à ce qui est d'âme, alors il peut être parlé de liber-
té. On vivra toujours dans l'erreur lorsque l'on croit que la liberté se laisse réaliser
n'importe comment dans la vie en commun corporelle extérieure ; mais se laisse
réaliser d'âme à âme. On n'a pas la permission de saisir l'humain chaotiquement
comme une unité-micmac, et parler alors de fraternité, de liberté et d'égalité,
mais on doit savoir que l'humain est articulé/membré en corps, âme et esprit, et
doit savoir que les humains n'accèdent à la liberté que lorsqu'ils veulent devenir



libres dans leurs âmes ; et qu'ils peuvent seulement être égaux en rapport à l'esprit. L'esprit, qui nous saisit spirituellement, il est pour chacun le même. Il est ambitionné parce que la cinquième période post-atlantéenne, l'âme de conscience, s'efforce vers le Soi-Esprit. Et en rapport à cet esprit, auxquels est aspiré là, les humains sont égaux, tout de suite ainsi qu'en fait que pendant avec cette égalité de l'esprit, le dicton populaire dit : dans la mort, tous les humains sont égaux. - mais si l'on ne répartit pas sur ces trois membres différenciés de l'âme la fraternité, la liberté et l'égalité, mais les jette pêle-mêle les uns dans les autres et dit simplement :

182

l'humain devrait vivre fraternellement sur Terre, être libre et égal — alors cela conduit seulement à la confusion/au désordre/désarroi.

Du coup, comment la Révolution française, considérée symptomatiquement, vient-elle vers nous ? Tout de suite vue symptomatiquement, la Révolution française est 9 extraordinairement intéressante. Elle présente, dans une certaine mesure comprimée en slogans et appliquée pêle-mêle indifféremment à l'être humain entier, ce qui doit être cultivé par tous les moyens de l'évolution spirituelle au cours de l'époque de l'âme de conscience, de 1413 à 2160 ans plus tard, soit 3573. C'est tâche de cette époque, c'est de conquérir pour les corps la fraternité, pour les âmes la liberté, pour les esprits l'égalité. Mais sans ce discernement, dans un désordre tumultueux, ce plus intérieur d'âme de la cinquième période post-atlantéenne apparaît en formules lapidaires avec la Révolution française. L'âme de la cinquième période post-atlantéenne est là en ces trois mots, incomprise : elle est présente, mais ne peut tout d'abord gagner aucun corps social extérieur, conduit au fond à confusion sur confusion. Elle ne peut gagner aucun corps social extérieur, mais se tient là, comme l'âme exigeante, extraordinairement significative. On aimerait dire : tout l'intérieur que cette cinquième période post-atlantéenne devrait avoir se tient incompris là, et n'a aucun extérieur. Mais tout de suite là se manifeste symptomatiquement quelque chose d'une immense signification.

Voyez-vous, une chose où ce qui devrait être déployé sur toute la prochaine période se fait jour de façon presque tumultueuse, une telle chose s'éloigne très loin 0 de la situation d'équilibre dans laquelle l'humanité devrait se développer, des forces qui sont engendrées dans les humains de par leur pendant avec leurs hiérarchies originelles propres. Le fléau de la balance penche très fort d'un côté. Entre l'influence luciférienne et l'influence ahrimanienne, le fléau de la balance,

183

du fait de la Révolution française, pencha très fort d'un côté, à savoir du côté luciférien. Cela provoque un contrecoup. On parle ainsi, j'aimerais dire, déjà plus qu'en images, on parle imaginativement, mais vous ne devez en cela pas trop presser et devez avant tout pas prendre la chose trop littéralement : dans ce qui se présenta dans la Révolution française, l'âme de la cinquième période post-atlantéenne est là en quelque sorte sans le corps social, sans la corporéité. Elle est abstraite, elle a purement puissance d'âme, elle aspire après corporéité ; mais cela devrait d'abord se réaliser au cours de millénaires — beaucoup de siècles au moins.



Parce que quand même le plateau de la balance de l'évolution penche ainsi, cela appelle, un contraire. Et qu'est-ce qui apparaît ? Un extrême d'après l'autre côté. Dans la Révolution française, tout se passe en tumulte, tout contredit le rythme de l'évolution humaine. En ce que ça penche dans le sens opposé, se présente quelque chose, où tout maintenant exprime à nouveau entièrement — et maintenant pas dans la situation médiane d'équilibre, mais strictement ahrimanienne-luciférienne —, le rythme humain, la promotion impersonnelle de la personnalité. En Napoléon s'oppose de derrière le corps qui entier d'après le rythme de la personnalité humaine, mais maintenant avec le penchant vers l'autre côté : sept ans de préparation - je l'ai déjà une fois raconté - pour son simple règne de domination, quatorze années de gloire, d'inquiétude pour l'Europe, ascension, sept années de déclin dont il n'emploie que la première à plonger encore une fois l'Europe dans l'inquiétude, mais se déroulant strictement dans le rythme : une fois sept ans, plus deux fois sept ans, plus une fois sept ans, se déroulant strictement dans le rythme de sept en sept ans, quatre fois sept ans se déroulant en rythme.

Je me suis vraiment donné beaucoup de mal — maints savent comment j'ai ici ou là donné une indication là-dessus — pour trouver

184

l'âme de Napoléon. Vous savez, de telles études des âmes peuvent être faites de la manière la plus diverse avec les moyens de la recherche spirituelle. Vous vous souvenez certainement comment l'âme de Novalis a été recherchée dans des incarnations antérieures. Et je me suis donné vraiment de la peine pour chercher n'importe comment l'âme de Napoléon, par exemple lors de la poursuite de sa pérégrination après la mort — je ne peux la trouver, et je ne crois aussi pas que je la trouverai, car elle n'est volontiers pas là. Et que volontiers l'énigme de cet être de la vie de Napoléon, qui se déroule comme une horloge, même selon le rythme de sept ans, qui peut même être la mieux comprise quand on la contemple comme le parfait contraste/contraire d'une vie comme celle de Jacques Ier, ou aussi comme le contraire de l'abstraction de la Révolution française : la Révolution entièrement âme sans corps, Napoléon entièrement corps sans âme, mais un corps qui est brassé ensemble de toutes les contradictions de l'époque. Il se dissimule une des plus grandes énigmes des symptômes de l'évolution contemporaine, disons, dans cet assemblage étrange de Révolution et Napoléon. C'est comme si une âme voulait s'incarner dans le monde, et apparut dépourvue de corps, et fait rumeur alentour parmi les révolutionnaires du XVIIIe siècle, mais ne pouvait trouver de corps, et seulement extérieurement un corps se serait approché d'elle, qui à nouveau ne pouvait trouver aucune âme : Napoléon. Dans ces choses, il repose plus que de pures allusions ou caractérisations devant être riches d'esprit : en de telles choses reposent des impulsions significatives du devenir historique. Toutefois les choses doivent être regardées symptomatiquement. Ici, parmi vous, je parle dans les formes de la recherche spirituelle-scientifique. Mais évidemment, ce que je viens de vous dire, on peut le dire partout sinon en ce qu'on choisit un peu autrement les paroles.

Et alors, lorsque nous tentons de poursuivre plus loin l'histoire des symptômes/



les symptômes d'histoire des temps récents, nous voyons, relativement tranquille- 2
quillement,

185

se succédant l'un sur l'autre vraiment comme des membres, le système anglais se développer plus loin. Dans le XIXe siècle, le système anglais se développe jusqu'à la fin du XIXe assez régulièrement, j'aimerais dire, en donnant une forme à l'idéal du libéralisme dans un certain calme. Le système français se développe de façon plus tumultueuse. Si bien que lorsqu'on suit le fil des événements dans l'histoire française au XIXe siècle, on ne sait jamais bien : comment rattacher ce qui suit à ce qui précède ? - non motivé, aimerait-on dire. Ce trait fondamental principal de l'histoire du développement de la France au XIXe siècle est celui-ci : non motivé. Ce n'est aucun blâme ; je parle en dehors de toute sympathie ou antipathie —, mais seulement une caractéristique.

Remarque

Ici, Rudolf Steiner évite de parler d'un développement inorganique dans l'histoire française tumultueuse. Il l'avait pourtant fait deux jours auparavant dans le passage parallèle de la conférence publique :

Évolution française inorganique

Source [GA 73] p. 348, 2/1987, 17.10.1918, Zurich Conférence publique

Trad. F. G. - v. 03/20241206

La personnalité humaine purement placée sur soi veut s'émanciper de la contrainte de cette communauté, qui n'est pas maintenant non plus prise d'une quelconque impulsion productive, mais qui est prise à partir de la nature, de l'environnement humain de la constitution humaine d'âme. Et à nouveau, nous voyons, si nous regardons sur ce qui se déroule symptomatiquement, comment alors en pousse/grandi, tout inorganiquement pourrait-on dire,

186

sans qu'une quelconque motivation soit là, Napoléon, comme un exécuteur testamentaire de la Révolution française.

Remarque

Mais dans les conférences publiques, Rudolf Steiner s'adapte souvent fortement à l'usage courant. D'où peut-être l'expression « on pourrait dire ». D'autre part, le terme « inorganique » ne se réfère pas ici à la Révolution française qui va de l'avant, mais au recul de l'évolution provoqué par Napoléon ! Est donc inorganique un développement qui ne trouve pas d'évolution. Ce que Rudolf Steiner entend habituellement par développement/évolution organique correspond plutôt à ce que « l'on » appelle une révolution.

187

188

Un développement organique fait des bonds en avant

Quelques pages avant la dernière citation, est un bon exemple de rejet par Rudolf Steiner



de ce que d'autres auteurs entendent le plus souvent par «développement organique».

Histoire : sauts à la place d'effets du passé

Source [GA 73] p. 336-338, 2/1987, 17. 10. 1918, Zurich Conférence publique
Trad. F. G. - v. 03/20241206

Tout de suite ainsi que la science de la nature, lorsqu'on la poursuit, conséquent, au-delà de soi-même, ainsi on arrive par le regard historique à devoir se dire : les événements historiques se délitent dans un certain sens. On ne peut parler seulement de cause et d'effet dans un sens ordinaire et regarder seulement le présent comme un effet du passé, aussi loin que celui-ci contienne ce qui peut être trouvé dans ce qui tombe sous le sens. On arrive en premier seulement à une contemplation historique lorsque l'on relie l'humain au suprasensible et ne cherche pas dans les faits historiques eux-mêmes ce en quoi ils se présentent tout d'abord extérieurement, mais quand on cherche en eux ce qui nous est tout d'abord seulement révélé : un processus suprasensible dans le devenir du monde, dans lequel les humains sont entrelacés.

189

Mais alors l'histoire devient quelque chose d'autre que l'observation des faits se suivant les uns les autres ; alors l'histoire devient ce que j'aimerais nommer une symptomatologie. Alors on observe les faits uniques non ainsi qu'ils se présentent simplement dans la vie sensible, mais alors on les observe comme des symptômes, par lesquels on s'introduit dans un suprasensible reposant derrière eux-mêmes, un devenir supra-historique.

Alors, on ne pourra plus tendre/aspérer aussi de la même manière après une intégralité/intégrité absolue/inconditionnelle, qui sans cela n'est donc pas à atteindre – qui a travaillé le matériau historique dans un quelconque domaine sait cela –, mais on essayera, par les faits à retrouver/repérer, que l'on considère comme des symptômes, à pénétrer dans ce qui est caché derrière ces symptômes comme grands rapports spirituels.

Ainsi l'histoire, quand elle est fécondée de science de l'esprit, prendra le chemin d'une pure science des faits à une symptomatologie. Et dans le sens, que je pense ici, j'aimerais orienter votre regard au moins à quelques manifestations dans l'évolution de l'humanité moderne pour montrer comment tout le cours de l'histoire récente se présente, lorsque l'on essaye d'arriver par les faits derrière les faits.

Lorsque l'on attaque un tel chemin, alors on se voit très bientôt contraint, de se séparer de ces classements, auxquels nous sommes habitués par l'école : que nous commençons l'histoire moderne avec toute sorte de considérations sur les voyages des grandes découvertes et sur la signification de la découverte de l'Amérique ou sur les inventions et du même genre. On se sent beaucoup plus obligé de se demander : où est un point – si nous commençons avec le présent et observons le devenir historique à reculons –, où dans le déroulement

190



de l'évolution de l'humanité, apparaît vraiment un tournant, où de nouvelles formes de vie, de nouveaux rapports de vie apparaissent ?

Dans une confortable vision du monde, on a souvent la tendance à se dire que les choses se déroulent ainsi simplement, que ce qui succède, provient des conséquences de ce qui précède et que nulle part n'ont lieu des retournements significatifs, des tournants significatifs.

On a donc même forgé l'expression commode : dans la nature un saut/bond n'a lieu nulle part. – Mais que l'on regarde seulement vers la nature, comment là des bonds ont lieu ! La plante développe d'abord les vertes feuilles du feuillage (NDT « *grünen Laubblätter* »), les transforme ensuite en pétales colorés (NDT : « *Blumenblätter* » = le mot allemand pétales est formé de « fleur » et « feuilles » feuilles des fleurs) – un saut*. Et de tels sauts sont présents partout dans la nature, malgré qu'ils contredisent un confortable, un courant préjugé humain.

(* R Steiner résume ici ce que Goethe développe rigoureusement dans « Métamorphose des plantes ». Même réalité que le « mouvement de vie » invisible de la plante « dépose » dans le visible à différents stades d'un rythme contraction-expansion)

Et dans le fait, déjà une observation superficielle montre, que dans le monde qui nous est tout d'abord proche, dans le monde européen, apparaît un changement de toutes les formes de vie avec le 15^e siècle. Ce qui a particulièrement caractérisé antérieurement l'humanité, comme elle fût dans sa constitution d'âme, comment elle a transposé cette constitution d'âme dans des faits historiques extérieurs, cela est devenu autre au 15^e siècle.

Nature et histoire font des sauts continuels

Source [GA 192] p. 101-102, 2/1991, 11.05.1919, Stuttgart Conférence devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. - v. 03/20241206

Ce qui est a été mis en mouvement ici comme anthroposophie, est quelque chose qui peut transformer la connaissance naturelle, et aussi la connaissance historique, afin qu'elles puissent devenir compréhensibles à chacun. Pensez quand même seulement combien peut être compréhensible pour chacun

191

ce que j'ai toujours développé historiquement comme un grand saut au milieu du quinzième siècle. Cela est, je le pense, compréhensible à chacun. Mais c'est la base, sans laquelle on ne peut absolument pas comprendre tout le mouvement social du présent. C'est pour cela que les humains ne comprennent pas celui-ci, parce qu'ils ne savent pas, comment est devenue l'humanité depuis le milieu du quinzième siècle. Lorsque l'on développe alors de telles choses, alors viennent les humains et vous expliquent : la nature ne fait donc pas de bonds ; donc, tu as tort, lorsque tu admets/suppose un tel bond au milieu du quinzième siècle. – Cette phrase idiote, « la nature ne fait pas de bonds », est toujours trahie à nouveau. La nature fait continuellement des bonds : le bond de la feuille verte du feuillage au sépale formé autrement, le bond du sépale au pétale. Ainsi est aussi l'évolution de la vie humaine. Qui n'apprend pas l'histoire d'après le mensonge historique insensé, mais



par ce qui s'est réellement passé, celui-là sait que toute la plus fine constitution de l'humain est devenue autre que ce qu'elle était avant au milieu du quinzième siècle. Et ce qui se déroule aujourd'hui est l'expression de ce que l'humanité a saisi en son centre en ce temps-là. Veut-on comprendre ce qu'aujourd'hui est le mouvement social, ainsi doit-on reconnaître de telles lois dans l'évolution historique.

192

L'histoire fait des sauts comme organisme

Source [GA 194] p. 172-174,3/1983,12.12.1919, Conférence de Dornach devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. - v. 02/20241206

(...); Les âmes en sommeil d'aujourd'hui seraient certes ravies s'il surgissait quelque part un peintre tel que Raphaël ou Léonard. C'est compréhensible. Mais nous devons avoir le courage aujourd'hui de nous dire ceci : celui-là seul a un droit d'admirer Raphaël ou Léonard qui sait qu'aujourd'hui ne peut, et n'a plus la permission, de créer comme Raphaël et Léonardo ont créé.

Finalement, on peut dire quelque chose de très philistieux/petit-bourgeois : celui-là seul a un droit actuellement d'apprécier la portée spirituelle du théorème de Pythagore qui ne croit pas que le théorème de Pythagore devrait être d'abord découvert aujourd'hui ! Car chaque chose a son temps et les choses doivent être comprises à partir du temps concret.

Aujourd'hui, on a besoin en fait de plus que maintes gens aiment fournir/mobiliser lorsqu'ils se joignent aussi à un quelque mouvement spirituel : on a besoin actuellement de la connaissance que nous devons nous placés devant un renouvellement de l'être-là/l'existence de l'évolution de l'humanité. Il est peu cher de dire que notre temps est un temps de transition. Chaque temps est un temps de transition, il s'agit seulement que l'on sache, ce qui transite. Donc je ne n'aimerais pas exprimer cette trivialité que notre temps est un temps de transition, mais j'aimerais dire l'autre chose : on parle toujours de ce que la nature, la vie ne font aucun saut. On est très sage lorsqu'on exprime cela : des évolutions successives, jamais des sauts ! - Maintenant, la nature fait continuellement des sauts. (Il est dessiné :) elle forme par étapes de la feuille verte de feuillage, elle le transforme à d'autres sortes

193

de feuilles de calice/sépales, à la feuille de fleur colorée/pétale, aux récipients de poussière/de pollen/aux étamines, au pistil.



La nature fait continuellement des sauts, en ce qu'elle forme une forma-



tion unique ; la vie plus grande fait continuellement des revirements/retourne-
ments.

Dans la vie de l'humain, nous voyons comment avec le changement de dentition de tout nouveaux rapports s'établissent, comment avec la puberté de tout nouveaux rapports s'établissent. Et si le don d'observation des humains actuels n'était pas si grossier, on pourrait percevoir une troisième époque autour de la vingtième année, et ainsi de suite, et ainsi de suite dans la vie humaine.

Mais l'histoire elle-même est aussi un organisme et de tels sauts se produisent. On passe devant eux. Les humains n'ont actuellement aucune conscience de quel saut plein de signification s'est passé autour du tournant du XVe au XVIe siècle ou en fait, au milieu du XVIe siècle. Mais, ce qui s'est présenté à ce moment-là, cela veut s'accomplir au milieu de notre siècle. Et ce n'est vraiment pas des élucubrations, mais quelque chose qui peut se placer au côté de toutes les vérités exactes quand on parle de ce que les événements qui remuent ainsi l'humanité et qui ont atteint une telle culmination dans les derniers temps, tendent vers quelque chose que l'on peut vraiment trouver comme se préparant et arrivant soudainement dans l'évolution de l'humanité pour le milieu de ce siècle. Sur de telles choses doit aller celui qui ne veut pas fonder des idéaux pour l'évolution de l'humanité à partir d'un quelque arbitraire, mais veut trouver science de l'esprit

194

avec les forces créatrices du monde, qui alors peut aussi entrer dans la vie.

Remarque

Bien entendu, tous les endroits où Rudolf Steiner s'exprime sur ce thème scientifique n'ont pas été cités. Les personnes intéressées sont priées de consulter: GA 101, p.209, 1/1987, 27.12.1907; GA 159, p.257, 2/1980, 18.5.1915; GA 167, p.123-124, 2/1962, 13.4.1916; GA 167, p.273-274, 2/1962, 23.5.1916; GA 171, p.73-75, 1/1964, 23.9.1916; GA 328, p.11- 12, 1/1977, 3.2.1919; GA 330, p.304-305, 2/1983, 19.6.1919; GA 192, p. 190, 2 15.6.1919; GA 333, p.56-59, 2/1985, 22.7.1919; GA 329, p.273-274, 1/1985, 6.11.1919; GA 196, p.137, 1/1966, 1.2.1920.

195

196

À QUEL POINT UN ORGANISME EST-IL VIVANT ?

197

198

Construction et déconstruction dans la nature

La mort comme récapitulatif de petits mourirs.

Source [GA 326] p. 075-079, 3/1977, 28.12.1922, Dornach
Trad. Vincent Choissnel revu 02/20241206

05008 - Or il est intéressant d'associer à cette phase ancienne de la pensée de John Locke un exemple tiré de la période récente. Un biologiste du XIXe siècle, Weis-



mann, a saisi la pensée qu'en fait, quand on saisit biologiquement l'organisme d'un être vivant quelconque, on doit considérer comme l'essentiel l'interaction des organes, ou chez des organismes inférieurs, l'interaction des parties que l'on parvient par cela à une saisie de comment cet organisme vit, mais que lors de l'exploration de l'organisme lui-même, lors de la cognition/connaissance de l'organisme dans l'interaction de ses parties ne se trouve aucune caractéristique pour ce que l'organisme doit aussi mourir. Lorsque l'on considère seulement l'organisme, se disait Weismann, qui a travaillé dans la seconde moitié du XIXe siècle, alors on ne trouve rien qui rendrait visible le mourir. C'est pourquoi, disait-il, il n'y a absolument rien à l'intérieur de l'organisme vivant qui puisse vous amener à saisir, à partir de l'entité de l'organisme, l'idée que l'organisme devrait mourir. La seule chose qui puisse vous montrer que l'organisme doit mourir est, pour Weismann, la disponibilité du cadavre. Cela signifie qu'on ne se forme pas le concept du mourir à partir de l'organisme vivant. On ne trouve aucun signe, aucune caractéristique dans l'organisme vivant à partir duquel on pourrait reconnaître que ce qui meurt appartient à l'organisme, mais on doit d'abord avoir le cadavre. Et lorsqu'alors cet événement se présente que pour un organisme vivant, un cadavre est là,

199

alors c'est ce cadavre qui vous montre : l'organisme a aussi le pouvoir de mourir pour soi.

Mais maintenant, dit Weismann, il y a un monde d'organismes, chez qui on ne peut jamais découvrir de cadavres. Ce sont les êtres vivants unicellulaires. Ils se divisent purement, on ne peut découvrir là aucun cadavre. Supposez : un être unicellulaire dans sa reproduction/multiplication. Le schéma se présente de la manière suivante. Un tel être unicellulaire se diviserait en deux, chacun de nouveau en deux, et ainsi de suite. Ainsi l'évolution progresse ; jamais il n'y a de cadavre. Donc, se dit Weismann, ainsi les êtres unicellulaires sont immortels. C'est la fameuse immortalité des unicellulaires de la biologie du XIXe siècle. Et pourquoi sont-ils considérés comme immortels ? Maintenant, parce que justement, ils ne présentent jamais un cadavre et parce qu'on ne fait pas place au concept de mourir dans l'organique tant que le cadavre ne vous le montre pas. Donc, là où le cadavre ne se montre pas à vous, on n'a pas non plus à faire aussi place au concept du mourir. Par conséquent, ces êtres vivants qui ne montrent aucun cadavre sont immortels.

Voyez-vous, c'est tout de suite à un tel exemple que se montre à quel point on s'est éloigné à l'époque moderne de la vie en commun de ses représentations et absolument de ses expériences intérieures avec le monde. Le concept d'organisme n'est plus ainsi que l'on peut lui reconnaître encore qu'il doit aussi mourir. On doit l'envisager de l'existence extérieure de ce qui a la force de cadavre que l'organisme peut mourir. Certes, quand on regarde un organisme vivant uniquement avec un regard qui le maintient à l'extérieur, quand on ne sait pas faire soi-même l'expérience de ce qui est en lui, quand on ne sait par conséquent pas pénétrer en lui avec sa propre vie, on ne trouve pas non plus le mourir dans l'organisme, et on



a besoin pour cela d'un signe distinctif extérieur. Mais cela atteste qu'avec sa représentation on se sent absolument séparé des choses.

200

Mais jetons maintenant un coup d'œil de l'incertitude qui était entrée dans tout 1
penser sur le monde corporel par cette séparation du monde des concepts de l'ex- 1
périence de soi, jetons un coup d'œil en retour à cette époque dans laquelle cette
expérience de soi était justement encore là. Là il y avait en effet justement ainsi,
de même qu'il n'y avait pas seulement un concept pensé extérieurement du tri-
angle, du quadrilatère ou du pentagramme, mais un concept vécu intérieurement,
ainsi il y avait un concept vécu intérieurement du naître et du dépérir, du naître
et du mourir. Et cette expérience intérieure du naître et du mourir avait en elle de
la gradation. Quand on trouvait l'enfant devenir de jour en jour plus vivifié de
l'intérieur vers l'extérieur, quand ses traits et sa physionomie tout d'abord indé-
terminés commençaient à présenter tous les signes d'une vie de l'âme, et que l'on
se vivait dans cette entrée progressive du tout petit enfant dans la vie, tout cela
vous apparaissait comme une continuation du naître, comme un naître continué
en quelque sorte, quoiqu'atténué, moins intense. On avait des degrés dans ce vivre
du naître. Et quand l'humain commençait à prendre des rides, à grisonner, à avoir
la tremblote, on avait le degré le plus faible du mourir, un mourir moins intense,
un mourir partiel. Et la mort n'était que le résumé de nombreux vécus du mourir,
s'il m'est permis d'employer cette expression paradoxale. Le concept était vivifié
intérieurement, le concept du naître comme le concept du dépérir, le concept
d'être né/mis bas et le concept du mourir.

Mais en ce qu'on vivait ce concept, on le vivait/expérimentait conjointement avec 1
le monde corporel, de sorte qu'en fait on ne traçait aucune frontière entre l'expé- 2
rience de soi et le devenir naturel, que dans une certaine mesure le pays intérieur
humain passait sans rive dans la grande mer du monde. En ce qu'on vivait cela
ainsi, on se vivait aussi dans le monde des corps lui-même. Et là, les personnalités
de jadis dont les pensées

201

et les représentations caractéristiques ne sont en fait pas du tout suivies avec at-
tention dans la science extérieure, ne sont par conséquent pas du tout consignées
correctement, ont dû se faire des idées toutes différentes sur une chose telle que
Weismann l'a construite ici comme — je le dis maintenant entre guillemets — «
l'immortalité des unicellulaires ». Car quel genre de représentation un de ces pen-
seurs anciens, si tant est qu'il ait déjà su quelque chose de la division des unicellu-
laires grâce à un microscope qui aurait aussi existé à l'époque, quel genre de re-
présentation aurait-il pu se faire en participant à la vie de l'univers ? Il aurait dit :
j'ai d'abord l'être unicellulaire. Celui-ci se divise en deux. Usant d'une tournure
inexacte, il aurait peut-être dit : il s'atomise, il se divise, et pour un certain temps,
les deux parties sont à nouveau insécables en tant qu'organismes, puis celles-ci
continuent à se diviser. Et quand la division commence, quand l'atomisation com-
mence, intervient le mourir. Il n'aurait donc pas conclu à un processus de mort à
cause du cadavre, mais à cause du processus d'atomisation, de division en partie.



Car il se représentait plus ou moins que tout ce qui est viable est plutôt dans le devenir naissant, que c'est non atomisé, et lorsque la tendance à l'atomiser se manifeste, alors l'organisme concerné meurt. Chez les unicellulaires, il aurait seulement pensé que les conditions sont justement là pour que les deux êtres d'abord rejetés sur le moment comme morts par un unicellulaire pour qu'ils soient à nouveau rendus vivant aussitôt, et ainsi de suite. Cela aurait été le cours de sa pensée. Mais avec l'atomiser, avec le devenir fragmenté, il aurait accentué la pensée du mourir, et, dans son sens, si le cas avait été ainsi qu'on a eu l'unicellulaire qui se serait divisé et et par la division seraient maintenant apparus non deux nouveaux unicellulaires, mais que par manque de conditions de vie, ces unicellulaires seraient aussitôt passés en fragments/parties inorganiques, il aurait dit alors : De la monade vivante sont sortis deux atomes.

202

Et il aurait poursuivi : partout où l'on a de la vie, où l'on contemple la vie, on n'a pas affaire à des atomes. Si on trouve n'importe où des atomes dans un vivant, il y a autant de mort qu'il y a d'atomes dedans. Et partout où l'on trouve des atomes, est la mort, est l'inorganique. C'est ainsi qu'aurait été jugé à une époque ancienne à partir de l'expérience intérieure vivante de la sensibilité du monde, de la perception du monde et des concepts universels.

203

Construction et déconstruction dans l'organisme social

Déconstruction aussi bien dans l'organisme social que naturel

*Source [GA 83] pp. 283-285, 3/1981, 11.06.1922, Vienne Conférence publique
Trad. F. G. - v. 02/20241206*

Mais si l'on essaye d'éclaircir tout ce qui s'est manifesté à travers ces obstacles et ces failles dans les sous-sols inconscients des âmes au cours des dernières décennies, on constate que les points essentiels de la question sociale reposent en fait bien ailleurs que là où on les cherche habituellement. Ils reposent dans ce que, dans les temps plus récents, de l'évolution de l'humanité, simultanément avec la montée de la technologie rendant la vie si compliquée dans le monde civilisé, la croyance en la toute-puissance de l'État unitaire a émergé. Et cette croyance en la toute-puissance de l'État unitaire est devenue de plus en plus forte au cours du XIXe siècle. Elle est devenue si forte et si ferme qu'elle n'a pas été ébranlée, même par les nombreux jugements bouleversants qui se sont formés de grandes masses d'humains sur l'organisation sociale.

Et avec ce qui vient ainsi comme foi dogmatique sur les humains, se lie alors quelque chose d'autre. Avec cette foi, on veut y maintenir que dans ce que, sur quoi on tourne la foi, reposerait une sorte de panacée, ainsi qu'on pourrait alors être dans la situation, de dire quel est le meilleur état ; qu'on peut alors déjà, je ne dirai pas, essayer de faire apparaître le paradis comme par magie,

204

mais qu'on pense quand même atteindre les meilleures institutions pensables.



À cause de cela une chose s'est perdue pour nous qui s'impose avant tout à celui qui regarde ainsi la vie d'après sa réalité, comme cela a été regardé ici en ces derniers jours. Qui tout de suite parce qu'il est dépendant de former ses idées pour le monde spirituel, acquiert un sens correct pour la réalité, arrive notamment sur ce que les meilleures institutions que l'on peut concevoir pour une quelque époque peuvent justement seul conserver tout au plus leur bonté pour cet âge, mais que ça a, avec ce qui est présent dans l'organisation sociale, une circonstance similaire comme, par exemple, avec l'organisme naturel de l'humain.

Je ne veux pas jouer à un jeu fatal d'analogie, mais j'aimerais indiquer pour illustration sur ce qui peut aussi être compris à partir de l'organisme humain dans l'organisme social : nous ne pouvons jamais dire que l'organisme humain, aussi l'organisme animal et végétal du reste, puisse seulement être dans un développement ascendant. Si ce qui est organique doit prospérer, s'il doit propulser hors de lui ses forces, alors il doit pouvoir devenir vieux, alors il doit aussi pouvoir mourir/dépérir. Qui étudie plus exactement l'organisme humain trouve que cette mort/ce dépérissement est disponible en lui à chaque instant. Constamment, les forces ascendantes, germinatives, d'éclosion, fructificatrices sont disponibles, toujours aussi les forces déconstructrices. Et l'humain doit tout de suite beaucoup à ces forces déconstructrices. Oui, celui qui veut surmonter complètement le matérialisme doit orienter son attention tout de suite sur ces forces déconstructrices dans l'organisme humain. Il doit chercher partout dans l'organisme humain, là où dans une certaine mesure la matière se décompose sous l'influence de l'organisation. Et il trouvera alors que la formation de la vie spirituelle dans l'humain est tout de suite liée à la décomposition de la matière.

205

Nous pouvons seulement comprendre l'organisation humaine si nous observons la décomposition continuelle aux côtés des forces ascendantes, germinatives, d'éclosion et fructifères.

Et même si je le dis seulement à titre d'illustration, cela peut justement quand même illustrer ce que l'observateur impartial doit aussi trouver pour l'organisme social : l'organisme social ne meurt certes pas, il se distingue, par exemple, de l'organisme humain par cela, mais il se transforme, et des forces ascendantes et descendantes lui sont conformes à la nature. Seul comprend l'organisme social celui qui sait que si l'on réalise les meilleures intentions et produit/établit quelque chose, dans un quelque domaine de la vie sociale, qui est gagnée à partir des circonstances, cela montrera après un certain temps, parce que des humains avec leurs individualités travaillent dedans, des forces de mort, des forces du déclin. Ce qui pour l'an vingt du siècle est correct, cela s'est transformé ainsi jusqu'à l'an quarante du même siècle que cela contient déjà ses forces de déclin. De telles choses sont parfois certes exprimées en abstractions. Mais à l'époque intellectualiste, on reste à ces abstractions, aussi quand on pense encore ainsi le penser pratiquement. Et c'est ainsi que nous vivons aussi que les gens admettent en général que dans l'organisme social seraient contenues des forces de dépérissement, des forces du déclin, que l'organisme social devrait toujours se transformer que les



forces du déclin devraient toujours être efficaces aux côtés des forces d'ascension - mais là où avec nos intentions, avec notre volonté, nous intervenons dans l'ordre social, là nous ne remarquons quand même pas ce qui est admis dans l'abstraction.

206

Construction et déconstruction dans l'économie

La vie économique est en déclin naturel

Source [GA 191] pp. 115-119, 3/1989, 12.10.1919, Conférence de Dornach devant des membres de la Société anthroposophique

Trad F. G., v. 01 - 20241207

[115] Voyez, notre Terre en tant que Terre, avec tout ce qu'elle contient, est déjà entrée dans sa période de déclin, dans sa période de décadence. Comme je l'ai déjà dit à plusieurs reprises, même des géologues perspicaces le constatent déjà. Il est possible de démontrer de manière purement extérieure, physique, par une géologie très rigoureuse et précise, que la terre est déjà en train de se désintégrer, que l'évolution ascendante de la Terre a cessé, que nous sommes vraiment en train de tourner autour de la Terre qui se désintègre. Mais non seulement la Terre minérale est en train de se décomposer, mais tout ce qui circule organiquement sur la Terre est déjà en train de se briser, déjà en train de se délabrer. Même les corps des plantes, des animaux, des humains, ne sont plus en évolution ascendante, sont en délabrement. Nous n'avons plus l'organisation qu'on avait jusqu'au IV^e siècle post-chrétien, ou [116] qu'on avait à l'époque de la Grèce antique. Nous avons une organisation en déclin, et avec nous la Terre est en décadence. Le physique de la Terre est en décadence. [...] Nous sommes dans des corps fragiles, mais nous devons aussi considérer la contrepartie : nous sommes dans des corps fragiles, mais c'est de nos corps fragiles que la spiritualité se développe d'autant plus si nous nous y adonnons seulement.

Chez les vieux corps, c'était ainsi, si je puis me permettre de dessiner schématiquement, le corps (dessin à gauche, blanc) était partout

207

pénétré de sa spiritualité (rouge), le corps aspirait partout la spiritualité. Aujourd'hui, c'est ainsi que notre corps est multiples fois fragile. Il est fragile, il est dans la décadence, et la spiritualité (dessin à droite, rouge) jaillit partout, elle devient libre partout du corps.





Si nous ne faisons qu'y répondre, nous pouvons saisir la spiritualité intérieurement dans l'âme partout, tout de suite à cause de la fragilité de nos corps. [117] Mais il est nécessaire de ne pas compter sur le physique, mais il est nécessaire de se tourner vers le spirituel à cause de notre fragilité. Tout le physique se fragilise, tout le physique sur la Terre est déjà en délabrement, et on ne peut plus espérer en la physis, mais on ne peut attendre que quelque chose de ce qui, si je puis dire trivialement, est éjecté précisément parce que le physique est en délabrement : du spirituel-âme.

Vous en envisagez une chose. Nous sommes liés par nos corps aux conditions physiques de la Terre, et les conditions de la Terre s'expriment socialement dans les conditions économiques; parce que tout est fragile, tout est en décadence,

208

dans une certaine mesure, les conditions économiques sont aussi dans la décadence. Et un fou aujourd'hui est celui qui croit que l'on peut régénérer sans plus les rapports économiques par les rapports économiques. Au fond, celui qui rêve aujourd'hui d'un paradis économique sur Terre par des mesures purement économiques est comme celui qui aurait devant lui un cadavre et voudrait le galvaniser, voudrait le ressusciter. Prenez donc tout ce qui existe aujourd'hui dans les théories purement économiques, laissez les gens vous raconter comment organiser la vie de l'économie par la vie de l'économie selon ses propres lois, laissez-les vous dire comment organiser les rapports de production, comment passer de la propriété privée à la propriété commune, etc. Tout cela repose sur la croyance erronée que l'on peut régénérer la vie économique à partir de la vie de l'économie elle-même, alors que la vérité est que tout ce qui est physique, même dans la vie de l'économie, est en déclin de soi-même. Si quelque chose se dégrade de soi-même, il ne peut être guéri que de façon périodique, c'est-à-dire que nous avons besoin d'un remède pour la vie de l'économie qui se désagrège continuellement. La vie de l'économie, si elle était laissée à elle-même, si on en faisait ce que Lénine et Trotsky veulent en faire, continuerait à se désintégrer, à tomber malade. C'est pourquoi toujours [118] le pôle opposé de la vie de l'économie doit être le guérisseur: c'est la vie de l'esprit indépendante qui lui fait face. Si vous avez un malade, ou celui qui peut continuellement devenir malade, ainsi vous devez continuellement avoir le médecin à côté. Si vous avez la vie de l'économie qui, par elle-même, est continuellement mûre pour la décadence en raison de l'évolution de la Terre, vous avez besoin d'une vie de l'esprit intérieure qui guérit en permanence. C'est le



que nous obtenons une vie de l'esprit indépendante. Et sans une vie de l'esprit indépendante, qui est une sagesse salutaire permanente, à côté d'une vie de l'économie toujours en proie à la décadence, l'humanité n'avancera pas. Car il est insensé de vouloir régénérer la vie de l'économie par elle-même. On doit mettre la force curative d'une vie de l'esprit indépendante à côté de cette vie de l'économie, et les deux doivent être reliées par la vie de droit neutre. Nous ne parvenons pas à une compréhension adéquate de ce qui est nécessaire pour le présent si nous ne sommes pas capables de voir que la vie physique de la Terre est déjà en déclin. C'est pourquoi, parce qu'on ne s'en rend pas compte, il y a tant d'humains aujourd'hui qui croient que l'on peut tirer de la vie de l'économie elle-même toutes sortes de moyens de régénération de cette vie de l'économie. Il n'y en a pas. Il n'y a qu'une seule possibilité de maintenir en permanence la vie e l'économie en marche grâce à la vie de l'esprit mise à côté indépendamment. Seul celui qui peut le percevoir du point de vue d'une cosmogonie vraiment moderne percera/embrassera pleinement ce lien mystérieux de notre vie.

Pensez à la gravité des choses, à la manière dont il faut comprendre que les humains courent à la ruine s'ils croient encore aujourd'hui pouvoir régénérer la vie de l'économie d'eux-mêmes, s'ils n'avouent pas ce qui jaillit de la vie physique fragile et peut devenir indépendant et être là comme une force permanente de guérison. Les humains demandent: quels sont les moyens contre les révolutions? -- Oui, quand on a accumulé dans les crises tant d'impulsions destructrices qu'il est nécessaire de faire une révolution [118], alors la révolution arrive. Car on ne peut s'opposer aux révolutions qu'en appliquant continuellement, continuellement la force qui s'oppose à la révolution. Si l'on n'oppose pas à la vie de l'économie,

une vie de l'esprit toujours assainissante, alors la vie de l'économie s'enchaîne avec les révolutions.

Il est déjà nécessaire que les choses dont il s'agit soient prises dans toute leur gravité, dans tout leur poids, que l'on ne croit pas pouvoir jouer avec la science de l'esprit. On ne peut pas jouer avec. Un sermon du dimanche après-midi ne se laisse pas être menuiser de la vraie science de l'esprit. Ce que les humains se sont approprié dans les habitudes des anciennes confessions religieuses, où ils veulent seulement développer une volupté intérieure de l'âme à travers toutes sortes d'enseignements de la réincarnation et du karma, cela ne se laisse pas déduire de ces enseignements, si on les prend au sérieux. Ces enseignements veulent intervenir dans la vie; ces enseignements veulent devenir des actes par ce qu'ils sont eux-mêmes. C'est pourquoi ce n'est pas selon un quelque caprice subjectif que ce qui vit dans la science de l'esprit doit maintenant aussi s'incarner dans toutes sortes d'idées sociales, mais c'est au fond une évidence. Ça fait partie de tout ça. Ceux qui parlent de développement et d'évolution dans le sens scientifique moderne et qui n'ont aucune idée du fait qu'il y a d'abord une ascension, puis une décadence, ne



voudront pas non plus comprendre qu'en ce qui concerne l'évolution de la Terre, nous vivons déjà à l'intérieur d'un déclin et voudront tirer de ce déclin des forces pour une régénération. Ce n'est plus possible.

211

Progrès de la liberté par régression de l'histoire

Source [GA 73] p. 091 -094, 2/1987, 07.11.1917, Zurich Discours public

Trad. F. G. - v.03/20241207

Ce sont des preuves immédiates telles que, lorsque dans une certaine mesure, sortant du contempler ou du rêver à partir des vraies impulsions historiques, on s'adonne à la contemplation seulement des faits extérieurs particuliers, c'est alors, comme si l'on s'endort à partir de la conscience éveillée et ne voit plus, tout ce qui comme croissant, prospérant, comme ce qui amène vraiment l'humain en avant, pulse à travers l'histoire. Par la connaissance de ce croissant, de ce prospérant, l'histoire est cependant aussi soulevée hors de toutes pures causalités naturelles. De par ce qu'on la regarde spirituellement-scientifiquement, l'histoire est relevée au rang d'une science, ainsi que l'on pourrait dire : ce que Lessing a senti dans son « Éducation du genre humain », ce qu'il a exprimé, excusez l'expression, illusoirement, gauchement et aussi inexactement, ce sera pour première fois posé sur une base sûre ; tandis que les faits extérieurs ne montrent aucun rapport/pendant. Ce dans quoi l'âme humaine vit, vit rêvant, cela devient une vie spirituelle-organique continue, mais je pense une vie de l'esprit, quand elle est regardée spirituellement-scientifiquement comme le contenu de l'histoire.

Et alors on arrive toutefois aussi à ce que l'observateur ordinaire soit trompé parce qu'il observe ce devenir dans l'histoire comme un organisme. En ce qu'on le regarde comme un organisme, on doit le comparer souvent avec le devenir de la vie humaine individuelle (...). Et ainsi, l'histoire se déroulant est souvent présentée par analogie avec l'humain. C'est la source pour une forte illusion historique (...).

212

On peut déjà comparer ce qui se présente, vit et peut être observé comme un tout dans un tel espace de temps, qui se présente, vit et en cela peut être observé comme un tout, avec les périodes de la vie humaine. Mais on doit alors, de manière étrange, ne pas comparer le cours du devenir historique, aussi particulier que ça sonne, avec le devenir du nourrisson par l'enfant, par l'adolescent à l'adulte, mais inversement (...) : comme l'enfant, qui est encore jeune, apprend du plus vieux, qui peut être a assimilé encore plus instinctivement en lui ce que l'enfant absorbera dans une forme tardive/ultérieure, - nous apprenons donc toujours de ceux qui de nouveau eux-mêmes ont appris dans l'enfance -, ainsi c'est aussi dans les époques se succédant les unes les autres lors du passage de la conscience d'une époque à une autre époque ; et ce déroulement de l'histoire sera lui-même une manifestation de conscience, qui toutefois se déroule dans la vie de rêve. Nous n'avons pas à faire dans le sens de Lessing avec une éducation du genre humain qui se déroule ainsi : de l'enfance par l'adolescence et l'âge d'homme à



l'âge de vieillard, mais nous avons à faire au contraire avec une éducation à rebours du genre humain. Et tout de suite par cette éducation à rebours s'introduit dans le devenir historique ce que l'on peut décrire comme progrès. Parce que l'humain comme âme aborde plus jeune en des âges/temps plus éloignés/tardifs de telles choses qu'en des âges/temps plus proches/précoces, il développe aussi un plus grand degré de liberté, un plus grand degré d'inconscience, de facultés enfantines/de ce qui a la force d'enfant vis-à-vis de ses semblables, ce par quoi tout, ce qui est ordinairement décrit comme progrès, s'introduit dans l'évolution du monde.

213

Déconstruction du capital à la place d'accumulation dans le sol

Source [GA 340] p. 075-077, 5/1979, 28.07.1922, Conférence de Dornach devant des étudiants (Cours d'économie nationale)

Trad. F. G. - v. 02/20241207

Le foncier, aussi loin qu'il est pure nature, ne peut donc encore absolument avoir aucune valeur. Vous lui donnez donc une valeur en ce que vous unifiez le capital avec lui, ainsi que l'on peut dire : ce qui, dans le contexte/pendant actuel d'économie de peuple, sera nommé la valeur de fond et sol n'est en réalité rien d'autre que du capital fixé sur fond et sol ; mais le capital fixé sur fond et sol n'est pas une valeur réelle, mais une valeur apparente/fictive. Et il s'agit de ce qu'à l'intérieur du processus d'économie de peuple aussi, on apprenne enfin à comprendre ce que sont des valeurs réelles et ce que sont des valeurs fictives.

Quand vous avez une erreur dans votre système de pensée, alors vous ne remarquez donc tout d'abord pas l'efficacité de cette erreur, parce que le pendant entre l'erreur et tous ces différents processus perturbateurs dans l'organisme, qui en sont pendants et que l'on reconnaît seulement par science de l'esprit, parce que ce pendant se retire à la science grossière actuelle. On ne sait pas comment, par exemple, des troubles de digestion apparaissent dans les organes périphériques à la suite d'erreurs, et ainsi de suite. Mais dans le processus d'économie de peuple, là œuvrent justement les erreurs, les formes illusoire, là elles deviennent réelles, là elles ont une suite/conséquence. Et ce n'est, selon l'économie de peuple, en fait aucune différence essentielle si, disons, je dépense quelque part de l'argent qui n'est tout d'abord pas fondé sur une quelconque réalité, mais qui est simplement une multiplication de billets, ou si je prête une valeur en capital à fond et sol. Dans les deux cas, je crée des valeurs d'apparence/fictives.

214

Par une telle multiplication de billets, j'augmente le nombre d'après/après les prix, mais en réalité je ne fais rien du tout dans le processus d'économie de peuple. Je déplace seulement un empilement/je redéploie seulement. Mais je peux faire énormément de dommage à l'individu. Ainsi, cette capitalisation de fonds et sols nuit à ces humains qui se tiennent en pendant dans le processus d'économie de peuple.

Là, vous pouvez donc faire des études très intéressantes, quand vous comparez, 1



par exemple, la législation hypothécaire telle qu'elle était avant la guerre dans les 7 pays centre européens, où on pouvait faire monter fond et sol/tarauder fond et sol vers le haut de n'importe quelle manière, conditionné par la législation elle-même - et quand vous prenez la législation en Angleterre, où fond et sol ne peut pas grimper essentiellement, quand vous y examinez les effets sur le processus d'économie de peuple. Ces choses peuvent donner des sujets de thèse très intéressants. Comparer une fois les effets de la législation hypothécaire anglaise avec ceux de la législation hypothécaire allemande en termes de chiffres donnerait un très bon sujet.

Avec cela je pourrais donc vous rendre observable de quoi il s'agit ici en fait : 1 qu'en fait la nature ici n'ait pas la permission de conduire à une conservation du 8 capital, mais qu'ici le capital doit continuer à œuvrer à nouveau sans entrave dans le travail. Mais quand c'est là - je veux dire cela encore une fois -, quand cela ne peut être valorisé, oui, la seule chose par quoi ce n'est pas là dans une mesure, dans laquelle ce ne devrait pas être là, la seule chose est que ce sera utilisé sur ce chemin et que finalement seulement autant est là qui peut à nouveau rentrer ici dans l'élaboration de fond et sol, qu'a besoin ce travail. Le plus évident est que sur le chemin ici, le capital sera utilisé, qu'il sera consommé. Ce serait donc aussi - pensez-vous cela hypothétiquement ! - quelque chose de terrible, si ici rien n'était consommé sur tout le chemin.

215

Là on aurait dû traîner les produits avec. La chose devient organique seulement parce que les choses seront consommées.

Mais justement ainsi que sera consommé ce qui est nature élaborée, comme sera consommé le travail organisé par le capital, ainsi le capital doit simplement être utilisé sur son chemin ultérieur, correctement utilisé. Oui, cette utilisation du capital, c'est donc quelque chose qui devra justement être simplement provoqué.

Cela peut seulement être amené par ce que tout le processus d'économie de 1 peuple, du début à la fin, c'est-à-dire jusqu'à son retour à la nature, est ordonné 9 de la manière correcte, de sorte que quelque chose est là, comme l'autorégulateur dans l'organisme humain. L'organisme humain amène en l'état qu'au moins lorsqu'il fonctionne normalement, des substances alimentaires non consommées ne seront pas déstockées ici ou là. Et quand des substances alimentaires non consommées sont déstockées ici ou là, ainsi on est justement malade, tout comme quand des parties non dépensées de l'organisme seront déposées. Pensez, par exemple, que pendant la digestion de la tête, les substances sont déstockées, c'est-à-dire qu'une digestion irrégulière se produit dans la tête. Les choses qui sont déposées ne sont pas emportées. Donc la consommation n'est pas correctement réglée. Alors viennent les états migraineux. Ainsi, vous pourriez voir partout dans l'organisme humain, comme dans le ne pas assimiler et enlever correctement le digestible, comment là se trouve la cause des symptômes/phénomènes de maladie. C'est justement ainsi dans l'organisme social dans l'amasser de ce qui doit en fait être consommé à un endroit déterminé. Il est simplement nécessaire qu'ici se produise la consommation du capital, de sorte qu'avec la nature, le capital ne puisse



pas se lier au non vivant, pareillement à une entrée en jeu pétrifiée dans le processus d'économie de peuple.

216

Déconstruction du capital comme dans chaque vivant.

Source [GA 333] p. 023-024, 2/1985, 26.05.1919, *Ulm Discours public*

Trad. F. G. - v. 02/20241207

Mais les gens parfaitement intelligent, qui s'expriment à partir du point de vue capitaliste, disent avec droit/raison : toute gestion consiste en ce que des biens disponibles sont remis, afin que l'on puisse obtenir des biens futurs. — C'est entièrement exact ; mais quand de cette manière devait être géré — que notamment par le passé soient déposés les germes pour l'économie de l'avenir, afin que l'économie ne dépérisse pas —, alors le capital doit prendre part à ce que sont les particularités des biens. À nouveau il y a des visages hautement déconcertés, quand on parle de ces exigences de l'avenir. Des biens réels ont toutefois la particularité d'être consommés. Par cette consommation, ils vont le chemin de tout ce qui est vivant. Notre ordre économique a jusqu'à présent amené le capital à ce qu'il n'aille pas ce chemin du vivant. On a purement besoin de capital, alors ce capital est arraché hors de la destinée de toutes les autres choses, qui se tiennent dans le processus économique. Aristote avait déjà dit (10) que le capital ne devrait pas faire des petits, mais ce capital ne fait pas seulement des petits, mais les petits y grandissent, jusqu'à être grands ; on peut indiquer le nombre d'années nécessaires au doublement du capital, s'il est seulement laissé à lui-même. D'autres biens, pour lesquels le capital devrait seulement exister comme représentant, ont la particularité soit de se détruire, soit de ne plus pouvoir être consommés,

217

s'ils ne sont pas utilisés à temps. Au capital, dans la mesure où il s'agit de capital monétaire, doit être imprimée la caractéristique de participer au sort de tous les autres biens. [...] On peut certainement prendre en considération certaines choses qui relèvent de l'épargne ou du genre.

Déconstruction du capital par le devenir vieux de l'argent.

Source [GA 341] p. 078, 3/1986, 05.08.1922, *Dornach Réunion avec des étudiants (séminaire économique national)*

Trad. F. G. - v. 03/20241207

C'est quelque chose de tout à fait similaire au devenir vieux de l'argent : la remise de l'ensemble des dettes. Avec une remise radicale de toutes les dettes tombent aussi tous les avoirs ou bien capitaux d'économie de peuple dommageables.

Don à la place de l'accumulation de capital.

Source [GA 340] p. 091, 5/1979, 29.07.1922, *Conférence de Dornach devant des étudiants (Cours d'économie nationale)*

Trad. F. G. - v. 03/20241207



À cause de cela - à la frayeur de très nombreuses gens - vous trouvez, dans mes "Points fondamentaux de la question sociale", cette catégorie tout de suite formée, où les valeurs passent, les moyens de production, par exemple, passent au fond par un processus qui est identique avec le donner, à celui qui est capable de continuer à les administrer.

218

COMBIEN UN ORGANISME EST-IL UNITAIRE ?

219

220

A la construction se montre l'unité, à la déconstruction la différenciation

03 - Unité au printemps, différenciation en automne.

Source [GA 223] p. 041 -055, 7/1990, 02.04.1923, Dornach Conférence devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. Germani - v. 04 - 20241207

[041] Nous ne devons pas sous-estimer la signification qu'à pour l'humanité quelque chose comme l'orientation de toute l'attention vers une période festive de l'année. Quand aussi à l'époque présente la célébration des fêtes religieuses est plutôt affaire d'habitude, il n'en fut pas toujours ainsi ; il y eut des époques où les humains unissaient leur conscience à tout le déroulement de l'année ; au début de l'année, ils se sentaient pris dans le cours du temps au point de se dire : il y a là un certain degré de chaleur ou de froid, telles ou telles conditions atmosphériques, flore et faune en sont à tel ou tel point de leur croissance. – Et les humains vivaient alors avec comment la nature traversait progressivement ses transformations, ses métamorphoses. Mais ils vivaient cela ainsi en ce que leur conscience s'unissait aux phénomènes de la nature, ils participaient à tout cela en orientant en quelque sorte leur conscience vers le temps d'une fête donnée, disons donc qu'au début de l'année, à travers les différents ressentis en pendant avec la disparition de l'hiver, ils s'orientaient vers le temps de Pâques ; ou bien en automne, avec la vie qui fane vers le temps de Noël. Les âmes s'emplissaient alors de ces

221

sentiments qui s'exprimaient justement de la façon particulière dont on se situait à ce que leur étaient les fêtes.

Ainsi on vivait le cours de l'année, et ce vécu était en réalité une spiritualisation, pas seulement de ce qu'on voyait et entendait autour de soi, mais vivait avec toute son humanité. On vivait le cours de l'année comme le déroulement d'une vie organique, de même que par exemple, chez l'être humain, quand il est enfant, on met les manifestations de l'âme enfantine en relation avec les mouvements malhabiles de l'enfant, avec son élocution imparfaite. De même que l'on met en relation un certain vécu de l'âme enfantine avec le changement de dentition, d'autres avec des modifications ultérieures du corps, de même on voyait l'esprit à l'œuvre dans les modifications de la nature extérieure. C'était une croissance et une décroissance.



Mais tout cela est en relation avec tout l'art et la manière dont l'être humain comme être humain terrestre absolument, se ressent à l'intérieur de l'univers. Aussi on peut dire ceci : au temps où au début de notre ère, on commença à célébrer le souvenir de l'événement du Golgotha – qui est alors devenu la fête de Pâques –, au temps où la fête de Pâques était vécue intensément, où l'on vivait avec le cours de l'année comme je l'ai justement décrit, là c'était essentiellement ainsi que les humains sentaient leur propre vie adonnée au monde extérieur spirituel-physique. Ils sentaient que pour faire de leur vie une plénitude, ils avaient besoin de la contemplation de la mise au tombeau et de la résurrection, de l'image grandiose de l'événement du Golgotha.

Mais d'un tel emplit de la conscience proviennent des inspirations pour les humains. Les humains ne sont pas toujours conscients de ces inspirations, mais c'est un secret de l'évolution

222

de l'humanité que de ces attitudes religieuses vis-à-vis des phénomènes de l'univers proviennent des inspirations pour la vie entière. Tout d'abord nous devons être au clair sur ce que durant une certaine période, pendant le Moyen Âge, les humains qui ont orienté la vie spirituelle, qui étaient prêtres, ces prêtres qui avaient à faire avant toutes choses avec régler les fêtes, donner le ton dans la célébration des fêtes. Le clergé était au sein de l'humanité ce corps constitué qui plaçait les fêtes sous le regard du reste de l'humanité, des laïcs, et qui donnait leur contenu aux fêtes. Mais avec cela, le clergé ressentait avec une particulière intensité le contenu des fêtes. Et tout l'état des âmes qui s'installait par ce que de telles fêtes œuvraient en inspirant, il s'exprimait dans le reste de la vie des âmes.

On n'aurait pas eu au Moyen Âge ce qu'on appelle la scolastique, ce qu'on appelle la philosophie de Thomas d'Aquin, d'Albert le Grand et d'autres scolastiques quand cette philosophie, cette conception du monde, et tout ce qu'elle avait de conséquences socialement, n'avait pas été inspirée tout de suite par les pensées les plus importantes de l'Église : les pensées de Pâques. Dans la contemplation du Christ descendant, qui dans l'humain mène pour un temps la vie sur Terre et passe alors par la résurrection, était donnée l'impulsion de l'âme qui conduisait à placer ce rapport particulier entre croire et savoir, entre connaissance et révélation, qui est justement le rapport scolastique. Qu'on peut recevoir à partir de l'humain seulement la connaissance du monde sensible, que tout ce qui se rapporte au monde suprasensible devra être gagné par révélation, cela était déterminé essentiellement par la pensée de Pâques, comme elle se rattachait à la pensée de Noël.

Et quand à nouveau le monde des idées de la science actuelle de la nature est en fait entièrement et complètement un résultat de la scolastique, comme

223

je l'ai souvent expliqué ici, ainsi on doit dire : sans que la connaissance de science de la nature de l'époque présente le sache, elle est pour l'essentiel un véritable sceau, aimerais-je dire, de la pensée de Pâques ainsi qu'elle a régné dans les plus anciens temps du Moyen Âge, comme elle a été alors paralysée dans l'évolution spirituelle humaine dans le Moyen Âge tardif et à l'époque moderne. Si nous regar-



dons sur comment la science de la nature utilise en idées ce qui est donc aujourd'hui populaire et domine toute notre culture, nous voyons comment la science de la nature utilise ses idées : elle les utilise sur la nature morte ; elle ne croit pas pouvoir s'élever au-dessus de la nature morte. C'est un résultat de cette inspiration qui a été suscitée par le regard sur la mise au tombeau. Et aussi longtemps qu'à la mise au tombeau on put associer la résurrection comme quelque chose vers quoi on regardait vers le haut, là on ajoutait aussi la révélation sur le monde suprasensible à la pure connaissance extérieure par les sens. Alors que monta de plus en plus la façon de voir de poser la résurrection comme un miracle inexplicable et par cela injustifié, là on laissa de côté la révélation, et donc le monde suprasensible. La façon de voir de science de la nature actuelle est pour ainsi dire purement inspirée par la façon de voir du vendredi saint, non par la façon de voir du dimanche de Pâques.

On doit reconnaître ce rapport intérieur : l'inspiré est toujours ce qui, à l'intérieur de toutes les ambiances de fête, sera participé [044] vis-à-vis de la nature. On doit reconnaître le rapport entre cet inspirant et ce qui vient à l'expression dans toute la vie des humains. Quand on considère en premier quel lien intime existe entre ce se-vivre dans le cours de l'année et ce que les humains pensent, ressentent et veulent ; alors on reconnaîtra aussi de quelle signification ce serait quand on parviendrait, par exemple, à faire une réalité de la fête-Michaël-automne (NDT : je reprends les tirets formant mot de plusieurs utilisés en allemand, ici, étrangement seulement pour la fête d'automne et ce qui y est lié- ex. : « Ostergedanken » = pensée de Pâques, « Michaël-Gedanken » = pensée-Michaël – le lien de Michaël à la pensée y serait-il pour quelque chose ?) ; quand on arriverait vraiment à faire de cette fête, à partir de ses arrière-plans

224

spirituels, de ses arrière-plans ésotériques, quelque chose qui, passerait maintenant dans la conscience de l'humain, et à nouveau œuvrait en inspirant. Quand la pensée de Pâques recevait sa coloration parce qu'à la pensée : il a été mis au tombeau et il est ressuscité – s'associerait l'autre pensée, la pensée humaine : il est ressuscité et lui est permis d'être mis au tombeau sans qu'il périsse –, quand cette pensée-Michaël pouvait devenir vivante, quelle immense signification pourrait avoir tout de suite un tel événement pour l'ensemble de l'éprouver et sentir et vouloir des humains ! Comment cela pourrait se vivre dans toute la structure sociale de l'humanité !

Tout ce que les humains espèrent d'un renouvellement de la vie sociale ; cela ne viendra pas de toutes les discussions et de toutes les institutions qui se rapportent à l'extérieur-sensible ; cela pourra venir seul quand une puissante pensée d'inspiration passe par l'humanité, quand une pensée d'inspiration saisit l'humanité, par laquelle à nouveau sera senti et éprouvé immédiatement moralement-spirituellement en rapport avec le naturel-sensoriel. Les humains cherchent aujourd'hui, j'aimerais dire, la lumière du soleil comme les vers de terre se trouvant sous la terre, pendant qu'on doit, pour trouver la lumière du soleil, apparaître au-dessus de la surface de la terre. Avec toutes les discussions et pensées de réforme d'aujourd'hui n'est rien à faire en réalité ; seul est quelque chose à atteindre de l'impact puissant d'une impulsion de pensée cherchée à partir de l'esprit. Car on doit être au clair là-dessus que tout de suite la pensée de Pâques recevrait sa nouvelle nuance quand

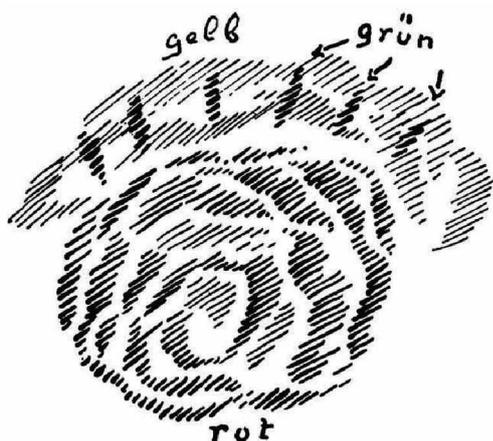


elle serait complétée par la pensée-Michaël.

[045] Considérons une fois de plus près cette pensée-Michaël. Quand nous jetons un coup d'œil sur la pensée de Pâques, ainsi nous avons à

225

tenir compte du fait que Pâques tombe au temps de la vie printanière qui lève et bourgeonne. En ce temps, la terre exhale ses forces d'âme, afin que ces forces d'âme se pénètrent avec ce qui, dans la périphérie de la Terre, est astralement autour de la terre, avec le cosmique extra-terrestre. La Terre exhale son âme. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que certaines entités élémentaires, qui sont justement ainsi dans la périphérie de la Terre comme l'air ou comme les forces de la croissance des plantes, relient leur être propre à l'âme exhalée de la Terre – cela pour les régions où c'est justement le printemps. Ces entités se fondent et se perdent dans l'âme exhalée de la Terre. Elles se dés-individualisent, elles perdent leur individualité, elles s'investissent dans le terrestre-animique universel. Au printemps, et précisément au moment de Pâques, on voit un grand nombre d'êtres élémentaires arrivés au dernier stade de leur être-là individuel qu'ils ont eu durant l'hiver, perdre leurs contours fermes à la manière d'une nuée et se dissoudre dans le terrestre ayant qualité d'âme général. J'aimerais dire :



226

ces êtres élémentaires étaient, durant la saison d'hiver, au sein de ce qui a qualité d'âme de la terre, où ils s'étaient individualisés (voir le croquis ci-dessous : hachures vertes dans le jaune). Avant que Pâques ne vienne, ils sont encore chargés d'une certaine individualité ; ils volent, ils planent dans une certaine mesure alentour en tant qu'entités individuelles. Durant le temps de Pâques, nous voyons comment elles s'assemblent en forme de nuages et constituent une masse commune à l'intérieur de l'âme de la Terre (voir le croquis page 49 : hachures vertes dans le jaune). Mais ce faisant, ces êtres élémentaires perdent leur conscience jusqu'à un certain degré. Ils entrent dans un état semblable au sommeil. Certains animaux connaissent un sommeil hivernal ; ces esprits élémentaires connaissent un sommeil estival. Cet état est à son maximum d'intensité au temps de la Saint-Jean, où ils sont complètement endormis. Mais alors ils commencent à nouveau à s'individualiser et on les voit déjà clairement comme être particuliers dans le train d'inspiration de la Terre au temps de la fête-Michaël, fin septembre.





227

Or ces êtres élémentaires sont ceux dont l'humain a maintenant besoin. Tout cela ne repose donc pas dans sa conscience, mais l'humain en a besoin malgré tout pour les unir à lui, afin de pouvoir préparer son avenir. Et l'être humain peut unir à lui ces êtres élémentaires quand, au moment d'une fête qui tomberait fin septembre, il éprouverait avec une vivacité particulièrement pleine d'âme comment la nature se modifie tout de suite vers l'automne ; s'il pouvait éprouver comment la vie animale-végétale recule/rentre/retourne ; comment certains animaux s'apprêtent à chercher leur refuge pour l'hiver, comment les feuilles prennent leurs nuances automnales, comment la nature entière fane. Certes, le printemps est beau ; et il est beau que l'âme humaine puisse ressentir la beauté de la vie printanière dans son jaillissement. Mais pouvoir ressentir aussi, lorsque les feuilles se décolorent et prennent leurs teintes d'automne, lorsque les animaux se terrent, pouvoir sentir comment dans la mort progressive du sensoriel, le spirituel-animique scintillant, brillant ressuscite, pouvoir éprouver comment dans la couleur jaune des feuilles, est là le déclin de la vie germant, éclosant, mais comment aussi le monde sensible devient jaune afin que dans ce jaunissement le spirituel en tant que tel puisse vivre, pouvoir ressentir comment dans la chute des feuilles a lieu la montée de l'esprit, comment l'esprit est la contre-manifestation du sensible qui s'éteint : cela devrait, dans la saison d'automne, remplir d'âme l'humain, telle une sensation pour l'esprit. Alors il se prépare de la manière correcte tout de suite au temps de Noël.

L'être humain devrait être traversé/empli, à partir de la science anthroposophique de l'esprit, par la vérité que tout de suite la vie spirituelle de l'humain sur Terre est pendante avec la vie physique déclinante. En ce que nous pensons, dans le nerf, se perd notre matière physique. La pensée s'arrache

228

de la matière qui périt. Le devenir des pensées en soi-même, la montée de la brillance des idées dans l'âme humaine, le se-sentir-apparenté dans tout l'organisme aux feuilles se colorant de jaune, au feuillage flétrissant des plantes, avec le devenir mort et sec des plantes, ce se-sentir-apparenté de l'être-esprit humain avec l'être-esprit de nature : cela peut donner à l'humain cette impulsion qui renforce sa volonté, cette impulsion qui indique à l'humain sur la pénétration de la volonté avec la spiritualité.

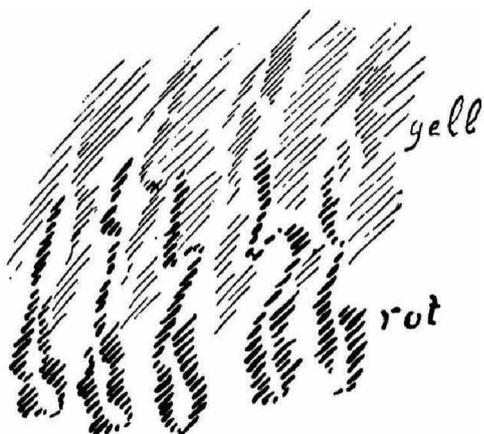


Mais parce que l'humain pénètre sa volonté avec de la spiritualité, il devient un camarade de l'efficacité-Michaël sur terre.

[048] Et quand vers l'automne, l'humain vit de cette manière avec la nature et amène ce vécu à l'expression en un contenu de fête correspondant, alors il peut vraiment éprouver ce complément de l'ambiance de Pâques. Mais par cela encore autre chose lui devient clair. Voyez-vous, ce qu'aujourd'hui l'humain pense, ressent et veut, est donc inspiré de l'ambiance unilatérale de Pâques, qui encore pour cela en est une paralysée (NDT : "abgelähmt" qui a peut-être un sens différent). Cette ambiance de Pâque est pour l'essentiel un résultat de la vie éclosant, jaillissante, qui laisse tout apparaître comme en une unité panthéiste. L'être humain est adonné à l'unité de la nature et à l'unité du monde absolument. C'est donc aussi la structure de notre vie de l'esprit aujourd'hui. On veut tout reconduire sur une unité, sur un monôme. Ou bien l'un est adepte du tout-esprit ou du tout-nature : d'après cela il est un moniste spiritualiste ou un moniste matérialiste. Tout sera englobé dans un grand tout indéterminé. Cela est pour l'essentiel ambiance de printemps.

Si on plonge le regard dans l'ambiance de l'automne avec la montée de l'élément spirituel devenant libre (jaune) avec, j'aimerais dire, le sensoriel retombant goutte à goutte, devenant flétri (en rouge), alors on a la perspective sur le spirituel comme tel, sur le sensoriel comme tel.

229



[049] La plante qui éclot au printemps a, là-dedans, dans sont jaillir et pousser, le spirituel. Le spirituel est mélangé de par le sensoriel, on a pour l'essentiel une unité.

La plante flétrissante laisse tomber la feuille et l'esprit monte : on a l'esprit, l'esprit invisible, suprasensible, et le matériel qui en tombe. C'est ainsi comme quand on aurait dans un récipient tout d'abord un liquide homogène dans lequel une substance quelconque est dissoute ; et qu'alors par un procédé quelconque, on provoquerait que se dépose quelque chose de ce fluide qui comme trouble tombe au fond. Là on a les deux qui étaient unis ensemble, qui formaient un unique, maintenant séparés.

Le printemps est approprié à tout tisser l'un dans l'autre, tout dans une unité indifférenciée, indéterminée. La façon de voir d'automne quand on regarde seulement



correctement sur elle, quand on la contraste de manière correcte avec la façon de voir de printemps, elle nous rend attentifs à comment l'esprit

230

agit d'un côté, le physique-matériel de l'autre côté. Et on n'a naturellement pas la permission de rester debout à l'un ou à l'autre. La pensée de Pâques ne perd donc pas de sa valeur quand on lui adjoint la pensée-Michaël. On a d'un côté la pensée de Pâques, où tout apparaît, j'aimerais dire, dans une sorte de mélange panthéiste, dans une unité. On a alors le différencié, mais la différenciation ne se passe pas en une quelque manière irrégulière, chaotique. Nous avons absolument une régularité. Représentez-vous ce déroulement cyclique : assemblage, mélange l'un dans l'autre, unification, un état intermédiaire où la différenciation se produit, la différenciation complète ; alors à nouveau la dissolution du différencié dans l'unitaire, et ainsi de suite. Vous voyez toujours, en dehors de ces deux états encore un troisième : là vous voyez le rythme entre le différencié et l'indifférencié, dans une certaine mesure entre l'inspirer du différencié-vers-l'extérieur et le de nouveau expirer. C'est un rythme que vous voyez, un état intermédiaire, un physique-matériel, un spirituel ; une interaction de physique-matériel et de spirituel : un animique (NDT : ou psychique). Vous apprenez à voir dans le déroulement (NDT : de la vie) de nature, la nature pénétrée par [050] la triade/trinité originelle (NDT : Urdreihheit) : du matériel, du spirituel, du psychique.

Mais l'important, c'est de ne pas en rester à la rêverie généralement humaine qu'on devrait tout reconduire à une unité. À procéder ainsi – que cette unité soit de nature spirituelle ou de nature matérielle –, on conduit tout à l'indéterminé de la nuit des mondes. Dans la nuit tous les chats sont gris (NDT : litt. ici toutes les vaches, et je peux vous assurer que malgré sa taille une vache reste grise dans son champ la nuit...) ; dans le monisme spirituel, toutes les idées sont grises, dans le monisme matérialiste tout autant. Ce sont seulement des différences de ressenti. Il ne s'agit pas de cela pour une façon de voir plus élevée. Ce dont il s'agit, c'est que comme êtres humains nous pouvons nous relier avec le cours des mondes afin que nous soyons en situation de suivre le passage vivant de l'unité dans la triade/trinité,

231

et de là le retour de la triade/trinité dans l'unité. Alors quand nous complétons la pensée de Pâques de cette manière par la pensée-fête-de-Michael, nous nous transposons dans la situation d'éprouver de manière correcte la triade originelle dans tout être, alors nous l'accueillerons dans notre entière constitution d'âme. Alors nous serons dans la situation de considérer que dans le fait toute vie repose sur l'activité et l'interaction de triades/trinités originelles. Et alors nous aurons la fête-Michaël si inspirante, pour une telle façon de voir comme était inspirante l'unilatérale fête de Pâques pour les façons de voir qui sont maintenant une fois montées, alors nous aurons une inspiration, une impulsion esprit-nature (NDT Natur-Geist-plus) ; pour dans toute la vie à observer et former, introduire la tri-articulation, l'impulsion de tri-articulation. Et de l'introduction de cette impulsion, il dépend uniquement et seulement si les forces de déclin qui sont dans l'évolution humaine,



pourront à nouveau être transformées en forces de renouveau (NDT : Aufgangskräfte litt. forces de lever - du Soleil , de la Lune).

On aimerait dire que lorsqu'il a été parlé de l'impulsion de tri-articulation dans la vie sociale, là cela a été, dans une certaine mesure, une épreuve, si la pensée-Michaël est déjà assez forte que peut être sentie comment une telle impulsion source immédiatement vers dehors des forces qui donnent leurs formes à notre temps. C'était une épreuve de l'âme de l'être humain, si la pensée-Michaël est assez forte chez un nombre d'êtres humains. Maintenant, l'épreuve s'est soldée par un résultat négatif. La pensée- Michaël [051] n'est pas encore assez forte, dans aussi seulement un petit nombre d'êtres humains, pour être vraiment éprouvée dans toute sa force et sa vigueur formant le temps. Et il ne sera à peine possible de relier ainsi les âmes des humains avec les forces des mondes créatrices formantes des origines, comme c'est nécessaire pour de nouvelles forces de renouveau, quand ne peut donc pas venir une impulsion nouvellement formatrice

232

à partir des profondeurs de la vie ésotérique.

S'il se trouvait au lieu de membres passifs de la Société anthroposophique seulement peu de membres actifs, ainsi pourraient être ouvertes des réflexions sur une telle pensée. L'essentiel de la Société anthroposophique consiste donc en ce que toutefois des suggestions seront vécues à l'intérieur de la Société anthroposophique, mais que les membres mettent en fait principalement la valeur de prendre part à ce qui se joue ; qu'ils orientent volontiers les forces contemplantes de leur âme à ce qui se joue, mais que l'activité de l'âme propre ne sera pas liée avec ce qui comme impulsion passe par l'époque. C'est pourquoi, compte tenu de l'actuelle état du mouvement anthroposophique, ne pourra naturellement pas être parlé que quelque chose comme ce qui maintenant peut dans une certaine mesure être exprimé comme une impulsion ésotérique, pourra être évoqué dans son activité. Mais on doit quand même comprendre comment va en fait la marche de l'évolution de l'humanité, comment les grandes forces portantes de l'évolution des mondes de l'humanité viennent, non de ce qu'on exprime extérieurement en des paroles superficielles, mais comment, aimerais-je dire, elle viennent à partir de tous autres coins.

Les temps anciens ont toujours su cela de clairvoyance originelle, instinctive. Les temps anciens ne l'on pas fait ainsi que les jeunes gens apprennent par exemple : tant et tant d'éléments chimiques, alors sera découvert un nouveau en plus des 75 connus, cela fera 76 ; alors en sera de nouveau découvert un de plus, alors ce sont 77. On ne peut dire combien il pourra en être découvert encore. Par hasard s'en ajoute un aux 75 existants, un autre aux 76, et ainsi de suite. En ce qui là est comme nombre ajouté [052], n'est aucune réalité essentielle intérieure.

233

Et c'est ainsi partout. Qui intéresse, aujourd'hui, ce qui, disons dans la classification systématique en botanique, apporterait n'importe comment à la manifestation/révélation une sorte de triade ! On découvre ordonnance après ordonnance, ou espèce après espèce. On procède par énumération, comme on le ferait pour des hari-



cots ou des cailloux jetés à la volée. Mais l'action du nombre dans le monde est une telle qui repose sur une réalité essentielle ; et cette réalité on doit voir au travers.

Reportons-nous par la pensée dans un passé récent où ce qui était connaissance de la substance, était ramené à la triade : au salin, au mercuriel, au phosphorique, comment là était vu une triade de forces originelles, et que tout ce qui se trouvait comme particulier devait être introduit dans une quelque force originelle des trois. Et c'est encore autrement quand nous regardons en arrière, dans des temps encore plus anciens, dans lesquels il était du reste, par la situation de la culture, plus facile aux humains d'arriver sur quelque chose de tel, car les cultures orientales étaient plus enclinent aux zones chaudes, où l'ancienne clairvoyance élémentaire était plus facilement possible. Aujourd'hui, il est toutefois possible, dans la zone tempérée, de parvenir à ces choses par une clairvoyance exacte, libre ; mais on veut donc revenir aux anciennes civilisations ! En ces temps-là on ne différenciait pas printemps, été, automne et hiver. Différencier printemps, été, automne et hiver égare parce qu'on a là le 4, pour une simple énumération. Penser quelque chose comme le cours de l'année dominé par le nombre 4 aurait par exemple été totalement impossible à la civilisation de l'Inde ancienne, parce que ne repose rien là-dedans qui rappelle les formes originelles de toute activité.

Lorsque j'écrivis mon livre "Théosophie", là je ne pouvais pas simplement aligner : corps physique, corps éthérique, corps astral et je, comme on peut le rassembler quand la chose est déjà là, quand on voit intérieurement à travers la chose. Là j'ai dû procéder par groupements ternaires : corps physique, corps éthérique,

234

corps de sensation ; première triade. Alors la triade qui est intimement unie à la première : âme de sensibilité, âme d'entendement, âme de conscience ; alors celle qui est intimement unie à la seconde : Soi-Esprit, Esprit de vie, Homme-Esprit, trois fois trois, avec une étroite imbrication (voir le schéma) par laquelle on obtient le nombre 7.

[053] Mais sept, c'est justement trois fois trois imbriqués l'un dans l'autre. Et c'est seulement lorsqu'on considère le stade actuel de l'évolution de l'humanité que ressort le nombre 4, qui est en fait, pris fondamentalement, un nombre secondaire.

Phys. L)	1
Aeth. L)	2
Empf. L)	Empf. S. 3
	Vorst. S. 4
G. S.)	B. S. 5
L. g.	6
G m.	7

Si on a en vue ce qui est efficient dans les profondeurs de l'être, sur ce qui se forme, on doit regarder au sens de la triade. C'est pourquoi l'Inde ancienne a eu la façon de voir : la saison chaude, engloberait à peu près les mois d'avril, mai, juin, juillet ;



la saison humide, engloberait à peu près les mois d'août, septembre, octobre, novembre ; et la saison froide, engloberait nos mois de décembre, janvier, février, mars – tout cela approximatif seulement, sans limites rigides en fonction des mois. Cela pourra être pensé décalé. Mais le cours de l'année était pensé dans la triade. Et ainsi la constitution humaine de l'âme se traverserait absolument avec la disposition à observer cette triade originelle dans tout ce qui tisse et œuvre, mais par cela aussi à tisser dans cette triade originelle, tout créer humain, tout façonner humain. On peut déjà dire qu'avoir des idées pures aussi

235

de la vie libre de l'esprit, de la vie de droit, de la vie sociale-économique, est seulement possible quand on voit au travers, dans les profondeurs, ce battement ternaire de l'activité des mondes, qui doit également passer par l'activité des humains.

De nos jours, tout ce qui se réfère à de telles choses vaut pour une sorte de superstition, alors que vaut comme haute sagesse de compter purement et simplement : $1 + 1 = 2$, $2 + 1 = 3$, et ainsi de suite. Or ce n'est pas ainsi que la nature procède. Mais quand on limite sa façon de voir sur ne porter attention que sur ce en quoi tout se tisse, par exemple, ce qui a nature de printemps seul – ce sur quoi on doit naturellement regarder pour voir comment tout se tisse, ainsi on ne peut justement pas rendre le triple battement. Mais quand on suit tout le cours de l'année, quand on voit comment les trois s'articule, comment le spirituel et la vie physique-matérielle sont disponibles comme dualité et le tisser l'un dans l'autre des deux comme troisième, alors on perçoit ce trois dans un, l'un dans les trois et apprend à reconnaître comment l'être humain lui-même peut se placer dans cette activité des mondes : trois en un, un en trois.

Cela deviendrait constitution humaine de l'âme, traversant les mondes, constitution humaine de l'âme se liant avec les mondes, quand la pensée-Michael pouvait ainsi s'éveiller comme pensée de fête, que soit vraiment placé au côté de la fête de Pâques, dans la deuxième moitié du mois de septembre, une fête-Michael, quand à la pensée de résurrection du dieu après la mort pouvait être ajoutée la pensée de résurrection de l'humain devant la mort par la force-Michaël. Ainsi que l'humain trouverait par la force de la résurrection du Christ, la force de mourir dans le Christ, cela signifie accueillir dans son âme durant la vie terrestre, le Christ ressuscité, afin qu'il puisse mourir en lui, ce qui signifie, puisse mourir non mort mais vivant.

236

Une telle conscience intérieure pourrait provenir de l'inspirant qui viendrait d'un service-Michaël. On peut très bien considérer comment quelque chose de tel soit devenu fort éloigné à notre époque matérialiste, qui est devenue si identique à un temps devenu si prosaïque [055] let bornée. Certes, on peut aussi ne rien attendre de cela quand ça reste mort, abstrait. Mais quand avec le même enthousiasme avec lequel ont été une fois instituées des fêtes dans le monde, alors qu'on avait la force de façonner des fêtes, quand à nouveau se passe quelque chose de tel, alors cela ouvrera comme inspirant. Mais alors cela ouvrera aussi inspirant pour toute



notre vie spirituelle et toute notre vie sociale. Alors se tiendra dans la vie ce que nous avons besoin : pas un esprit abstrait d'un côté, une nature dépourvue d'esprit de l'autre côté, mais une nature trans-spiritualisée, un esprit formant naturellement, qui sont une chose et qui aussi à nouveau tisseront religion, science et art en une chose, parce qu'elles comprendront à saisir la triade au sens de la pensée-Michaël en religion, science et art, afin qu'elles puissent être unifiées de manière correcte dans la pensée de Pâques, dans le former anthroposophique ; qui peut œuvrer religieusement, artistiquement, conformément à la connaissance, qu'aussi à nouveau religieux peut différencier, conformément à la connaissance. Ainsi qu'en fait l'impulsion anthroposophique consisterait à éprouver, au temps de Pâques, l'unité de la science, de la religion et de l'art ; au temps de Michaël, éprouver comment les trois – qui ont une mère, mère de Pâques – deviennent comme les trois sœurs et se tiennent côte à côte, mais se complètent réciproquement. Et sur toute vie humaine pourrait œuvrer inspirante la pensée-Michaël, qui devrait devenir festivement vivifiante dans le cours de l'année.

On devrait se pénétrer absolument de ces choses, qui appartiennent à l'ésotérisme réel, ou au moins tout d'abord, à la mesure de la connaissance. Et quand une fois le temps pouvait venir, où il y aurait des personnalités effectivement agissantes, ainsi quelque chose de tel pourraient effectivement

237

devenir une impulsion qui, l'humanité étant ce qu'elle est, serait seule à même de mettre des forces de renouveau à la place des forces de déclin.

238

QU'EST-CE QUE LA SCIENCE COMPREND DE L'ORGANISME?

239

240

La science ne voit que la dégradation/déconstruction

La science de la nature voit seulement l'histoire de la décrépitude.

Source [GA 182] pp. 130-132,3/1986,30.06.1918, Hambourg

Trad. F. G. - v. 02/20241207

À différents endroits, j'ai mentionné à maintes reprises que c'est un fait intéressant que de l'école Haeckel, c'est-à-dire d'un élève de Haeckel, Oscar Hertwig, un livre a été écrit, un excellent livre : "Le devenir des organismes, une réfutation de la théorie du hasard de Darwin".

Oscar Hertwig a indiqué les différents côtés sombres du darwinisme. J'ai beaucoup fait l'éloge de ce livre. Mais sur le terrain de notre mouvement spirituel scientifique, vous devez vous habituer à l'absence totale d'autorité. Car récemment, un autre livre du même Oscar Hertwig a été publié : "Pour la défense du darwinisme éthique, social et politique". Maintenant, vous n'avez pas la permission de dire : eh



bien, le Steiner a fait l'éloge du Hertwig, alors nous étudions maintenant aussi son récent livre dans ce sens - parce qu'alors vous allez vivre une déception. La déception que je dois dire : tandis que l'un des livres est tout à fait un excellent livre, ce dernier est du plus dilettante, du plus absurde dont on ne puisse jamais parler sur les chapitres en question. Donc si vous voulez donc purement dire : le Steiner l'a loué, afin que nous puissions nous aussi l'accepter à nouveau comme évangile - alors vous n'êtes jamais sûr que je ne sois pas à nouveau obligé de réfuter ce qui se passe sur le même terrain avec les prédicats opposés.

241

La foi en l'autorité ne doit pas s'épanouir dans nos rangs, mais seulement dans notre propre regard, notre propre opinion. Mais en fait de quoi cela provient-il ? Cela provient de ce que Hertwig est un excellent naturaliste/chercheur de la nature ; mais les concepts de la recherche sur la nature ne doivent pas être introduits dans la vie sociale. Si l'on fait cela, alors on ne trouvera partout que le mort, le déperissant de l'histoire comme, par exemple chez Gibbon, qui a écrit l'excellente histoire de la chute de l'Empire romain. C'est un secret - je l'ai aussi déjà décrit - du devenir historique, que si l'on veut regarder ce devenir historique avec les concepts qui sont valables en science de la nature, on ne trouvera jamais ce qui pousse et éclot, mais seulement ce qui passe dans le cadavre. Seuls les signes de dégradation de la vie historique se rencontrent si l'on veut utiliser les concepts qui sont bien applicables en science de la nature. Les humains le présentaient parfois. C'est pourquoi Treitschke a dit que les forces motrices de l'histoire étaient les passions et les stupidités des humains. Ce n'est pas comme ça. Ce sont des forces inconscientes qui montent à rebours là dans le devenir historique.

C'est pourquoi ceci est vrai : si l'on veut faire entrer la décadence dans la vie publique, donc aussi dans la vie pratique, alors on met les universitaires et les théoriciens dans les parlements. Ces gens ne mitonneront que des lois qui donnent des signes de décomposition, parce qu'avec ce qui vaut aujourd'hui comme scientifique, seuls les signes de décomposition peuvent être trouvés dans l'histoire. Ces choses doivent entrer dans la conscience des humains. C'est de loin le plus nécessaire que la plupart des humains croient et que doit être saisi quand on pense honnêtement et sincèrement avec ce qui doit conduire l'humanité hors de cette période catastrophique actuelle. Il ne s'agit pas de continuer à dormir

242

à travers les événements importants qui entrent inconsciemment dans la vie humaine, auxquels les humains n'auront pas grandis avec leur conscience s'ils ne veulent pas les éclairer avec la science de l'esprit. Mais là, il s'agit justement que l'on saisisse la vie dans sa réalité, que l'on regarde vraiment dans le vrai façonnement de la vie.

243

La science ignore le démantèlement

Voir à ce sujet, ci-dessus, sous la rubrique « Organisme ne signifie pas seulement construction, mais aussi déconstruction » et la sous-rubrique « Construction et décons-



truction dans la nature », la citation « Mort comme résumé de petits mourir » à la page 199 : Weismann n'y remarque la dégradation/déconstruction que lorsqu'elle a conduit à la mort (à un cadavre).

244

QU'EST-CE QUE LES ALLEMANDS COMPRENNENT DE L'UNITÉ ?

245

246

Les Allemands, hélas, ne comprennent rien à l'unité

Les états sociaux (classes) s'opposent dans l'empire allemand.

Source [GA 185a] p. 080-082, 2/1963, 15.11.1918, Dornach - Discours devant les membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. - v. 03 /202411207

Dans l'Empire britannique, tout se développa ainsi que Noblesse, bourgeoisie, prolétariat allaient ensemble, convergeaient toujours d'après une tendance commune. Une bonne vieille noblesse est là, mais elle comprit à s'équilibrer avec les exigences de la bourgeoisie, le matériel et financier de l'essence de la bourgeoisie. On n'est pas seulement noble, on devient aussi noble cossu, humain riche au sens moderne. On peut en même temps avoir ses revenus (NDT « Revenu » en français dans le texte) de l'industrie et être vieux noble reconnu. Mais on administre le tout ainsi que le prolétariat dans ses entreprises ne dévie pas trop de ce que les autres veulent. Cela va toujours d'une manière quelconque ensemble.

À l'intérieur de la nouvelle formation d'État allemande, tout divergea (...). Là, vous avez l'industrie formée en grande industrie, qui a son propre courant, là, la vieille noblesse en régime des hobereaux prussiens – les deux convergeaient volontiers ensemble, mais ce fut aussi ensuite ! -, le prolétariat, lequel devint toujours plus l'opposant de la bourgeoisie se donna tout de suite pour tâche de prendre la lutte de classe contre la bourgeoisie dans le sens le plus éminent.

247

Tout cela se développa hors l'un l'autre. Qui a étudié les événements historiques dans ce rapport, celui-là trouve tout de suite cela d'une manière extraordinairement intéressante. En plus, tout ça dans un cadre que cela devait désagréger. Car ce qui, comme l'ainsi nommée Allemagne – comme dit, qui n'a jamais existé juridico-étatique – a été construite, portait l'empreinte bismarckienne, l'empreinte d'un homme, auquel l'industrie moderne n'est pas devenue objective, qui ne la connaissait pas, qui ne comptait jamais avec, dont le cadre, qu'il construisait, était construit à l'exclusion du devenir de la grande industrie. Maintenant tout l'américanisme de la grande industrie se développa là-dedans et éclata le cadre. Il était déjà éclaté en soi, bien avant que ne survienne cette catastrophe guerrière.

248



Heureusement, les Allemands ne comprennent rien à l'unité .

Aux allemands n'est pas imposé de former l'unité politique

Source BGA 185a] p. 101-102, 2/1963, 16.11.1918, Conférence de Dornach devant des membres de la Société anthroposophique

Trad. F. G. - v.03/20241207

Il manque une compréhension de l'essence entièrement a-nationale des Allemands, qui furent le levain pour l'Europe, mais qui n'ont absolument jamais eu une quelconque essence nationale ou quoique ce soit de national agressif. Cela ne tient pas au caractère de base allemand, il est greffé de différents côtés. Cet Allemand n'avait rien de particulier à faire, ni avec la maison Habsbourg, de laquelle il était sous le joug, ni avec l'autre maison régnante, et il n'est aucune raison, de confondre l'essence allemande avec. Mais cela se passe dans le monde, et cela se passe, on peut le dire avec une certaine exaltation. Cela arrive aussi de peuples, auxquels véritablement ne s'oppose pas d'obstacle, de se sentir comme unité, peut être seulement avec quelques éclats, qui leur ont été arrachés. Mais on devrait ne pas oublier la chose principale : ce qui est peuple allemand, ne fut jamais en fait disposé à former une quelconque unité. Les toutes meilleures particularités se perdraient, si les Allemands voulaient vivre comme s'ils formaient une unité abstraite, une unité de peuple (NDT ou unité populaire - « Volkseinheit »). Naturellement à l'intérieur du peuple allemand, sous les influences de nombreuses impulsions européennes ont aussi vécu inorganiques – par exemple jamais chez Goethe, mais chez d'autres – certaines aspirations à l'unité, comme elles le furent en Italie.

249

Elles furent fortes de 1848 jusque dans les années cinquante, soixante. Mais cela allait toujours en parallèle avant tout avec une nostalgie de l'essence allemande, à se couler dans le monde. Et cela a été atteint dans un déploiement très particulier (...).

On n'a naturellement pas la permission d'oublier que toutes les autres choses possibles, qui ne viennent pas du peuple allemand (NDT Volkstum = « règne », culture du peuple), ont joué là-dedans. Je ne veux pas du tout rentrer dans la niaiserie, qui confond la culture allemande (NDT Deutschtum) avec quelque chose qui est aussi peu allemand que possible, avec l'« Alldeutschtum » (NDT : all = tout, le « tout-allemand » donc), comme il est devenu habituel de le nommer. Seulement, c'est justement une niaiserie de vouloir mesurer l'essence allemande à l'« Alldeutschtum ». On ne peut dire cela autrement. Mais si quand même des aspirations ont émergé une fois quelconque, que quelque chose comme cela doive venir à réalisation comme une unité allemande, ce qui donc sans cela ne serait pas resté longtemps actif – oui, étudiez une fois l'histoire de 1866 à 1870, ce qui en France a été dit cette fois-là de l'aspiration à l'unité allemande ! On ne pouvait la supporter, on ne voulait en aucun cas l'avoir.

Ce sont déjà des choses, qui laissent émerger la question : pourquoi se dispute-t-on tellement sur l'essence allemande ? – Et là est une source de non-véracité dans le monde, qui est tout à fait terrible, et dont le point de départ sera de non-véracité



agissante. Mais ce qu'est l'essence allemande et ce qui fut d'une certaine manière articulé/membré inorganique depuis 1871, cela aura encore sa tâche dans le monde, bien que cela est aussi aujourd'hui une horreur pour beaucoup d'humains, de parler de la tâche de l'essence Allemande.

250

LISTES DE LITTÉRATURES

251

On trouvera d'abord la liste des volumes utilisés de l'édition générale de Rudolf Steiner (en abrégé GA). Le cas échéant, les autres sources sont énumérées ci-après.

RUDOLF STEINER ÉDITION COMPLÈTE

[GA 21] Rudolf Steiner. GA 21 - Des énigmes de l'âme. Anthropologie et anthroposophie, Max Dessoir sur l'anthroposophie, Franz Brentano (une nécrologie). Extensions sous forme d'esquisses. Dornach : Rudolf Steiner Verlag ⁶ 1983 [1917] (voir p. 23)

[GA 23] Rudolf Steiner. GA 23 - Les points essentiels de la question sociale dans les nécessités vitales du présent et de l'avenir. Dornach : Rudolf Steiner Verlag ⁶ 1976 [1919] (voir p. 39, 41)

[GA 24] Rudolf Steiner. GA 24 - Essais sur la triarticulation de l'organisme social et sur la situation actuelle de 1915 à 1921. Dornach : Rudolf Steiner Verlag ² 1982 [1917-1921] (voir p. 48)

[GA 72] Rudolf Steiner. GA 72 - Liberté - Immortalité - Vie sociale
- De la relation entre le psycho-spirituel et le corporel de l'être humain. Dornach : Rudolf Steiner Verlag ¹ 1990 [1917-1918] (voir p. 129, 136, 139)

[GA 73] Rudolf Steiner. GA 73 - Le complément des sciences actuelles par l'anthroposophie. Dornach : Rudolf Steiner Verlag ² 1987 [1917- 1918] (voir p. 127, 186, 189, 212)

[GA 83] Rudolf Steiner. GA 83 - L'opposition entre l'Occident et l'Orient - Voies vers leur compréhension par l'anthroposophie. Dornach, Allemagne : Rudolf Steiner Verlag ³ 1981 [1922] (voir p. 204)

[GA 174b] Rudolf Steiner. GA 174b - Les dessous spirituels de la Première Guerre mondiale. Dornach : Rudolf Steiner Verlag ¹ 1974 [1914-1921] (voir p. 114)

[GA 175] Rudolf Steiner. GA 175 - Eléments pour une connaissance du mystère du Golgotha Métamorphose cosmique et humaine. Dornach : Rudolf Steiner Verlag ² 1982 [1917] (voir p. 108)

252

[GA 177] Rudolf Steiner. GA 177 - Les fondements spirituels du monde extérieur. La chute des esprits des ténèbres. Dornach : Rudolf Steiner Verlag ⁶ 1999 [1917] (voir p. 118)

[GA 181] Rudolf Steiner. GA 181 - Mort de la terre et vie du monde. Les dons de vie



anthroposophiques. Nécessités de la conscience pour le présent et l'avenir. Dornach, Allemagne : Rudolf Steiner Verlag³ 1991 [1918] (voir p.146)

[GA 182] Rudolf Steiner. GA 182 - La mort comme transformation de la vie. Dornach : Rudolf Steiner Verlag³ 1986 [1918] (voir p. 241)

[GA 185] Rudolf Steiner. GA 185 - Symptomatologie historique. Dornach : Rudolf Steiner Verlag³ 1982 [1918] (voir p. 181)

[GA 185a] Rudolf Steiner. GA 185a - Documents sur l'histoire du développement pour la formation d'un jugement social. Dornach : Rudolf Steiner Verlag² 1963 [1918] (voir p. 247, 249)

[GA 188] Rudolf Steiner. GA 188 - Le Goetheanisme~ une pensée de la transformation et de la résurrection. Science humaine et science sociale. Dornach : Rudolf Steiner Verlag² 1967 [1919] (voir p. 62, 149-150, 175)

[GA 189] Rudolf Steiner. GA 189 - La question sociale comme question de conscience. Dornach, Allemagne : Rudolf Steiner Verlag³ 1980 [1919] (voir p. 69)

[GA 190] Rudolf Steiner. GA 190 - Impulsions du passé et de l'avenir dans les événements sociaux. Dornach : Rudolf Steiner Verlag³ 1980 [1919] (voir p. 71)

[GA 191] Rudolf Steiner. GA 191 - La compréhension sociale à partir de la connaissance en sciences humaines. Dornach : Rudolf Steiner Verlag³ 1989 [1919] (voir p. 207)

[GA 192] Rudolf Steiner. GA 192 - Traitement des questions sociales et pédagogiques par la science de l'esprit. Dornach : Rudolf Steiner Verlag² 1991 [1919] (voir p. 75,151, 191)

[GA 194] Rudolf Steiner. GA 194 - La mission de Michaël. La révélation des véritables secrets de l'être humain. Dornach : Rudolf Steiner Verlag³ 1983 [1919] (voir p. 193)

254

nouvelle science économique, tome I. Dornach : Rudolf Steiner Verlag⁵ 1979 [1922] (voir p. 169, 173, 214, 218)

[GA 341] Rudolf Steiner. GA 341 - Séminaire d'économie nationale. Tâche d'une nouvelle science économique, tome II. Dornach : Rudolf Steiner Verlag³ 1986 [1922] (voir p. 170-171, 218)

AUTRES SOURCES

[1] Christof Lindenau. La triarticulation sociale : le chemin vers une société apprenante. Un projet d'impulsion sociale anthroposophique. Stuttgart : Verlag Freies Geistesleben¹ 1983 (voir p. 18).

[2] Woodrow Wilson. La nouvelle liberté. New York et Garden City : Double-day, Page and Company¹ 1913 (voir p. 18).

[3] Herbert Witzennann. Sozialorganik - Ideen zu einer Neugestaltung der Wirtschaft (Organisme social - Idées pour une nouvelle organisation de l'économie).

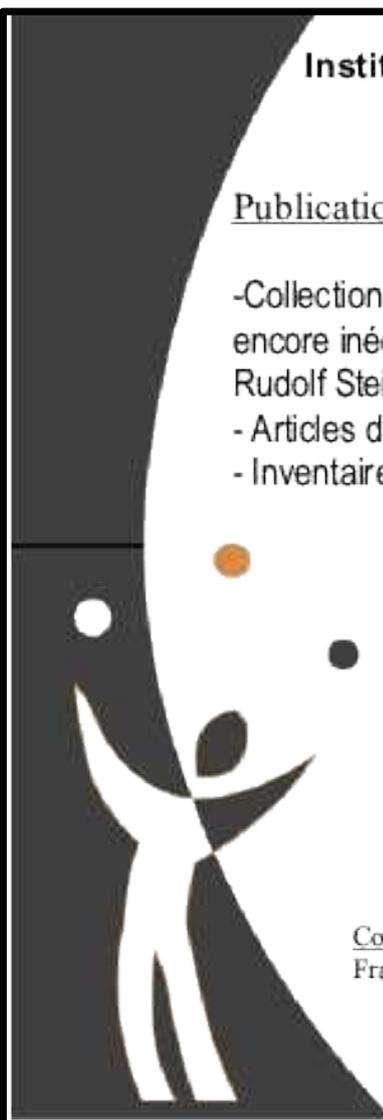




Institut pour une tri-articulation sociale

chez François Germani
13 route de Fessenheim
F-67117 Quatzenheim
francois@triarticulation.fr
Tel. 00 33 950 263 598
www.triarticulation.fr

Institut für soziale Dreigliederung
Liegnitzer Strasse 15
D-10999 Berlin
sylvain.coiplet@dreigliederung.org
Tel. 00 49 30 - 68 07 96 89 43
www.dreigliederung.de



**Institut pour une triarticulation
de l'organisme social**
Atelier francophone

Publications sur Internet :

- Collections thématiques de passages encore inédits en français de l'œuvre de Rudolf Steiner
- Articles d'auteurs germanophones
- Inventaire des contributions en français

Autres activités sur demande :

- Orientation, conseil personnalisé de lecture sur questions spécifiques
- Introduction ou approfondissement par petits groupes en conférences téléphoniques
- Séminaires

Soumettez-nous vos projets pour des collaborations fructueuses.

Contact :
François Germani +33 (0)950 263 598
francois@triarticulation.fr

www.triarticulation.fr

Design : Sylvain Coiplet

Le catalogue de nos publications en fichiers pdf imprimables à la demande :
www.triarticulation.fr/AM/

Informations diverses -
Choix de traduction -
Glossaire et lexiques -
Droits de propriétés sont dans notre LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT téléchargeable sur :
www.triarticulation.fr/AS/Com/
La présente brochure vous est vendue au coût des frais nécessaires à la fabrication de la prochaine. Les besoins des collaborateurs travaillant aux contenus et aux prochains projets restent à financer par des dons.

Vous pouvez nous soutenir : Titulaire du compte : Institut für Dreigliederung
IBAN : DE80430609671136056200 BIC : GENODEM1GLS

Formulaire de don en ligne : www.dreigliederung.de/institut/spenden

L'Institut étant d'intérêt général à Berlin, vous pouvez déduire vos dons de l'impôt suivant les conventions en vigueur (voir/www.triarticulation.fr/Soutien.html).

Donnez nous vos coordonnées afin que nous puissions vous adresser votre reçu fiscal.

A l'époque de Rudolf Steiner, il était absolument courant de parler d'un « organisme social », aussi et tout de suite dans la science sociale donnant la mesure à l'époque. Le professeur et président américain Woodrow Wilson en était un exemple typique. Aujourd'hui, cela n'arrive par contre qu'exceptionnellement. Parmi ces exceptions, appartiennent des contemporains qui aiment parler comme Rudolf Steiner le faisait à l'époque, sans se douter des dégâts qu'ils peuvent causer.

Ainsi circulent de nombreuses conceptions erronées. On ne se rend simplement pas compte qu'en transposant sans plus des approches valables en science de la nature, dans le vivant, à des constructions sociales, en science sociale, en plus de passer politiquement pour des conservateurs, voir pire, on travaille aussi à faire de l'être humain un être purement « biologique » sous une couverture verbale spiritualiste.

Le présent travail tente de commencer à montrer en quoi.

Sylvain Coiplet, né en Touraine, choisi l'Allemagne pour s'intéresser à la triarticulation sociale. Il fréquente d'abord l'un ou l'autre groupe parmi les plus sérieux. Puis fonde sur Berlin, avec quelques partenaires, l'Institut qui hébergera sa recherche : *distinguer l'apport de R. Steiner des différentes constructions postérieures qu'il a suscité*. La progression de l'édition complète et sa maîtrise du numérique naissant, l'y aide.

Peu bavard, il commence par un site internet où cohabitent introduction générale, collections thématiques d'extraits de l'œuvre, billets d'actualités tant sur le fond que les initiatives en cours.

Puis viendra un service d'édition, d'abord artisanal, puis quasi professionnel.

Il est largement reconnu aujourd'hui dans le mouvement.

Après traduction de l'essentiel du travail « internet », voici le deuxième volume éditable complet.

